

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

#### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

#### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/





# LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.



## LET TRES

DU M A RQUIS

### DE ROSELLE.

Par madame E. D. B.
NOUVELLE ÉDITION.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouvent

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire; grand'salle du Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXV.



## LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.

#### LETTRE PREMIERE.

DE la Comtesse de Saint - Sever au Marquis de Roselle.

A Paris, 18 novembre.



A tendre amitié qui nous unit, mon cher frere, & que vous avez toujours crue, comme moi, nécefsaire à notre bonheur, m'est

si précieuse, que le moindre refroidissement me causeroit un mortel chagrin. Je tâcherai de ne m'y jamais exposer. I. Partie.

Vous êtes fûr de mon cœur, je connois le vôtre; je ne devrois pas craindre d'être indiscrette en vous conjurant de m'expliquer votre conduite. Vous avez quitté l'appartement que je vous avois choisi près de moi; vous êtes allé vous loger dans un quartier éloigné : je ne vous vois plus aussi souvent que je vous voyois; je ne sais.... mais je crains.... je m'alarme peut-être à tort.... serois-je. assez heureuse pour que mes craintes ne fussent point fondées! M'aimez-vous toujours, mon frere? Rassurez mon cœur, ce cœur que dans tous les temps vous avez trouvé si tendre. Peut-être les avis que je vous donnois vous ontils déplu; mais songez que je suis votre sœur; plus que votre sœur: vous n'avez plus de pere ni de mere, vous entrez dans le monde : le Corps où vous êtes vous livre à une foule de jeunes gens qui vous entraîneront dans les plaisirs & les dargers qui les suivent. Un homme de vingt ans qui se trouve comme vous abandonné lui-même, jetté dans le tourbillon du monde & des séductions, a besoin de conseils; il ne doit pas rougir d'en recevoir, d'en demander. Avez-vous de vrais amis ? A votre âge en choifit-

on de folides? On en trouve de chauds, d'ardents, il en faudroit de fages. Vous n'avez qu'une amie, mon frere, une amie tendre & sincere, qui a plus d'expérience que vous, qui doit vous être chere; la négligerezvous? Je vous ai parlé de mariage, ma proposition vous auroit-elle fait quelque peine! Je n'ai point prétendu vous gêner ; l'amitié , la vraie tendresse ne sont point impérieuses, elles proposent & n'exigent point. J'ai cru pouvoir vous parler d'un établiffement honorable & avantageux; je vous l'avoue, je voudrois vous voir marié; vous le devez à votre nom, vous avez le cœur sensible, l'ame honnête, vous seriez heureux d'être lié par le devoir à ane femme aimable & digne de vous. Mon frere, je vous regarde comme mon fils; ne me le pardonneriez-vous pas ? J'ai balancé long-temps à vous écrire, j'aurois préféré une explica-tion tête-à tête; vous l'avez évitée, je m'en suis appercue; répondez-moi. ouvrez-moi votre cœur : mon ami, mon frere, mon fils, ne craignez rien, soyez sur que vous ne pourriez jamais m'empêcher de vous aimer.

#### LETTRE II.

Du Marquis de Roselle à madame de Saint-Sever.

. A Paris, 18 novembre.

Uels foupçons, ma fœur! vous pouvez douter que vous ne me foyez toujours infiniment chere! Revenez, je vous conjure, de cette idée offensante pour moi. Je vous chéris. je vous estime, je dirois presque, je vous respecte; mais cette expression vous déplairoit. Votre amitié, l'intérêt que vous prenez à moi, me pénetrent de reconnoissance; mais, ma chere sœur, ne vous affligez point, ne vous étonnez pas si je ne vous vois plus aussi souvent que je le voudrois : des liaisons nouvelles, occasionnées par un état nouveau, m'arrachent à vous malgré moi. Vos conseils, excellents pour régler les mœurs, ne pourroient à présent servir seuls de regle à ma conduite. Il me faut des amis, degiommes au fait des usages, des guides dans le monde; souffrez que je les cherche. Les principes les plus vertueux & les

plus solides ne me feroient point éviter un ridicule. Vous pardonnez tout hors les vices, le monde pardonne tout hors les ridicules. Votre société est estimable, mais trop resserrée; vous vivez, pour ainsi dire, en famille avec un petit nombre d'amis qui n'ont que des vertus. J'en fais grand cas, mais leur société ne peut me suffire. Je suis dans le monde, il faut que je voie le monde. Je reçois avec reconnoissance la propofition que vous me faites de me marier; mais je vous conjure, ma sœur, de ne pas me presser là-dessus. Plus ce lien me paroît respectable, & plus il m'effraie. Je suis si jeune! Vous me rendriez malheureux, & vous rendriez malheureuse la femme qui s'uniroit à moi. Il faudroit, pour que je pusse songer à me marier, que j'aimasse. Le sentiment ne se commande point. Adieu, ma chere sœur, soyez sûre de ma tendre amitié; ne me soupçonnez plus de refroidissement : pardonnezmoi mes absences involontaires, &, je vous en conjure, ne me parlez point de mariage.

#### LETTRE III.

De madame de Saint-Seyer à madame de Narton.

A Paris, 19 novembre.

E n'ai pu y tenir davantage, ma chere amie, j'ai écrit à mon frere. Je vous envoie sa réponse, elle est polie, elle est amicale : elle n'est pas tendre. Il me donne des raisons; mais il ne me rassure pas. Mes gens ont découvert qu'il avoit des liaisons secrettes, je vous l'ai déjà dit. Il se cache, mon amie, il est coupable. Qu'il voie le monde, j'y consens, mais que ce soit avec moi qu'il vive. Bon Dieu, qu'il me cause d'inquiétudes! Que je voudrois faire revenir ce temps heureux, où, dans l'âge de l'innocence, il n'avoit de confiance qu'en moi! Hélas! vous savez, ma chere, s'il mérite d'être aimé. D'ailleurs ce frere est aujourd'hui toute ma famille. Il n'a pu profiter des exemples d'un pere, qui nous fut enlevé si jeune en Iralie à la tête de son Régiment; moi-même à peine ai-je pu le connoître. Ma mere, en

mourant, vous vous en souvenez, me recommanda ce fils, ce cher objet de ses tendres soins. » Servez de pere & » de mere à votre frere, me dit-elle, » je le laisse entre vos mains & entre » celles de votre mari; guidez tous » deux sa jeunesse. Il sera susceptible » de grandes passions, tâchez de le » préferver des grands malheurs qu'el-» les entrainent. « Ces dernieres paroles d'une mere respectable & tendre-ment aimée, sont une loi gravée dans mon cœur; je ne m'en écarterai jamais. Je ressens une double satisfaction quand je songe que j'obéis à ma mere en veillant au bonheur de son fils. Cette même idée redouble anjourd'hui mon inquiétude. Le moyen sûr de prévenir les maux que je crains, seroit un mariage agréable & avantageux; je ne perds point de vue ce projet. J'ai envie de lui faire faire connoissance avec mesdemoiselles de Saint-Albin. L'ainée lui conviendroit; mais que je crains ces liaisons dont je vous ai parlé! Je n'appréhende pas qu'il se lie avec des hommes perdus de réputation : il a des sentiments, mais on peut l'abuser. Vous connoissez les faux principes des jeunes gens. Ils croient que la société des

(8) femmes les plus viles ne les déshonore point, & que pourvu qu'ils ne se montrent pas en public avec elles, il leur est permis de les voir familiérement. Est-il rien de plus inconféquent ! Mais l'inconséquence est l'effer naturel du vice.

Dois-je chercher à appronfondir ce que mon frere veut que j'ignore? Doisje me livrer à une dangereuse sécufité F J'attends de votre amitié & de vorre expérience les conseils que je vous demande. Adieu, ma tendre amie.

#### LETTRE IV.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

#### A Pasis, 20 novembre.

'Entre dans vos peines, ma chere Comtesse; je partage vos inquiétudes, & j'avoue que le petit air de mystere que je remarque dans la lettre de votre frere me fait de la peine. Vous avez raison, on ne se cache point quand on n'a pas besoin de se cacher. Craignez, & ne vous effrayez pas. Il ne faut pas se flatter que votre frere ne

donne point dans les erreurs de son âge: tant d'exemples l'y entraîneront! Et c'est en vain que votre sagesse se révolte de tout ce qui n'est pas aussi pur que vous-même; mais il a l'ame honnête, il en reviendra. Vous l'avez jufqu'à présent gardé à vue, il n'est plus enfant, il ne faut plus le traiter comme s'il l'étoit. Observez-le; mais ayez l'air de vous reposer de sa conduite sur luimême. Votre frère est dans le monde; c'est pour lui un pays étranger, il doit y être tout étonné. Le premier coup d'œil du monde est enchanteur pour fon âge. Il suivra le torrent, il ménera d'abord une vie dissipée, il nouera des intrigues, il aura des passions, il fera des fautes. Son esprit, son heureux naturel, l'éducation qu'il a reçue, votre prudence me font espérer qu'il n'ira point jusqu'au vice, ou du moins qu'il en sortira bientôt; il est trop fait pour la vertu. Lorsqu'une fois on a pris du goût pour les plaisirs & pour le monde, il n'y a que l'expérience qui en désabuse; les leçons, si elles ne sont adroitement déguisées, n'y peuvent rien. Sans l'expérience, il y a une foule de vérités que l'on n'est pas même en état d'entendre.

( 10 )
Je ferai de mon mieux auprès du Marquis. Je ne le vois presque pas ; mais je saurai ce qu'il fait par M. de Ferval, qui est en relation de plaisirs avec lui. Ne vous alarmez point avant le temps; tranquillisez-vous, ma chere Comtesse, j'espere vous apprendre bientôt de fes nouvelles : en attendant tâchez de l'attirer chez vous; procurez-lui des plaisirs honnêtes, c'est le seul moyen de le dégoûter de ceux qui ne le sont pas. Amusez-le, montrez-lui toute votre tendresse; qu'elle prenne vis-à-vis de lui le ton de la confiance. Marquez Ini tonjours l'estime, c'est un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes. Ne lui faites point appercevoir sur ses démar-ches une inquiétude & une curiosité fatigantes: paroissez ignorer, & ne point chercher à savoir tout ce qu'il ne veut pas que vous fachiez. Cette adresse est très nécessaire avec les jeunes gens; ils ne peuvent souffrir la dépendance, ni tout ce qui en a l'air. Leurs goûts dominants sont pour la liberté & pour les plaisirs. Des parents rendres doivent paroître s'y prêter; cette complaisance assure leur pouvoir

& n'y peut jamais nuire. Qu'on est puissant quand on est aimé! Votre frere vous aime, fon cœur & son caractere m'assureroient presque que ce n'est point le goût de la liberté qui vous l'arrache, & c'est sur cela que mon espérance est fondée, & mes soupçons auffi.

Si c'étoit une passion...... Vous vous en appercevrez bientôt; s'il est vivement affecté, il voudra cacher quelque temps fon amour. Les amants aiment le mystere, vous le verrez distrait, rêveur, inquiet; si l'objet en est digne, il ne pourra tarder à vous ouvrir son cœur; il voudra vous faire partager ses sentiments; vous deviendrez sa confidente, il ne vous aura jamais tant aimée. Si malheureusement il s'étoit attaché à quelque femme méprisa-ble, il mettroit tout en usage pour se dérober à vos regards; loin de vous chercher il vous éviteroit; ce seroit alors, ma chere, qu'il faudroit redoubler l'art pour cacher des soins qui deviendroient nécessaires. Cette crainte est peut-être sans aucun fondement, ne vous y livrez point. L'intérêt que je prends à vous me fait tout prévoir.

Je crois que vous ferez bien de sup-

primer les conseils, à moins que le Marquis ne vous en demande; le moindre mal qu'ils puissent produire, lorsqu'ils ne sont pas demandes, c'est d'ennuyer; & dès qu'ils ennuient, ils deviennent inutiles. Les vôtres pourroient même devenir dangereux; ils éloigneroient encore le Marquis; il ne pourroit s'empêcher de les prendre pour des leçons, & des leçons ne plaisent jamais. D'ailleurs rien n'est plus à craindre que l'habitude d'entendre la vérité, sans attention, ou dans le dessein formel de ne pas la suivre, ou ce qui est plus fâcheux encore, dans l'envie de l'éluder, de la retourner, de l'ajuster à ses intérêts & à ses penchants; voilà, ma chere, ce qui ne manque pas d'arriver aux jeunes gens entraînés par des passions vives, & que des parents peu habiles accablent d'avis dans un temps où souvent ils ne sont pas capables de les écouter, encore moins de les suivre. Il ne faut point prodiguer la vérité, il faut la réserver pour les occasions décisives, la présenter alors dans toute sa force ; voilà comment elle peut opérer les plus grands effets.

Je ne vous conseille point non plus de parler de mariage à votre frere; vous voyez ce qu'il vous dit. Sa résistance ne me surprend pas; c'est une suite du goût pour l'indépendance. Presque tous nos jeunes gens pensent comme lui; tous les parents vertueux doivent penser comme vous. Votre dessein est raisonnable, mais ne le montrez point trop. Si votre frere est éloigné de votre idée, vous l'en éloigneriez davantage, & vous l'éloigneriez de vous. Pour l'engager à un mariage, il faudroit que l'amour nous aidât. Nous n'aurions alors qu'à laisser aller son cœur. Tâchez de lui faire connoître de jeunes personnes aimables, j'approuve sort cette idée.

Ce que je ne puis me lasser de vous recommander, Madame, c'est de ne pas lui témoigner de la curiosité sur sa conduite. Ne le mettez jamais dans le cas de dissimuler, vous l'accoutumeriez à la fausseté; la nécessité l'y forceroit d'abord: il lui en coûteroit de vous tromper; bientôt le mensonge lui deviendroit familier, il s'en feroit un jeu, & tout seroit perdu; conservez précieusement sa candeur, je voudrois même qu'il sensit, par votre réserve, la crainte que vous auriez de l'engager à trahir la vérité; cela ne pourroit que lui donner plus d'horreur pour

ce vice, dans lequel une sévérité maladroite a plongé tant de jeunes gens. La contrainte, encore une fois, fait naître d'abord la dissimulation, celleci la fausseté, qui entraîne nécessairement la bassesse, & c'est alors qu'il n'y a plus d'espérance. Voilà, ma chere Cointesse, les réflexions que votre situation m'a fait faire. Pesezles. Je vous trace la route que je suivrois à votre place : comptez sur tous mes soins; mon jeune ami pourra nous fervir. Adieu, mon amie; vos intérêts sont les miens, vous n'en doutez pas.

#### LETTRE V.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, 24 novembre.

A justesse de vos réflexions, ma tendre amie, a rectifié mes idées. Je sentois la nécessité de procurer des plaifirs à mon frere; mais vous m'avez fait envisager le danger de mes conseils: je me rends, je les supprimerai. Il m'en coûtera, mais je

m'observerai désormais. J'ai déjà commencé : il est venu me voir aujourd'hui, je l'ai trouvé rêveur, sérieux, & un peu contraint; je lui ai montré tout le plaisir que j'avois à le voir, il en a paru touché; je l'ai prié de venir souper chez moi après-demain, il me l'a promis d'assez bonne grace; & d'après sa promesse je me suis assurée de madame & de mesdemoiselles de Saint-Albin. Il y a long-temps que j'avois projeté de ménager cette entrevue: vous connoissez ces Demoiselles, elles ont de la beauté; elles fortent d'un couvent où elles ont reçu la meilleure éducation; la plus grande modestie ne prend rien sur leurs talents; leur mere n'a rien épargné pour les rendre aimables; elles font fort riches, & d'une naissance distinguée; ce sont enfin des partis excellents. Jaurois beaucoup de joie, Madame, si mon frere pouvoit s'attacher à l'ainée. Je veux donner à ce souper un petit air de fête. J'y ai invité plufieurs amis aimables, de jeunes gens, des gens d'esprit. J'engagerai mesdemoiselles de Saint - Albin à chanter. J'ai fait tout préparer pour un petit bal après le souper : enfin je ne négligerai rien de ce qui pourra contribuer à y répandre de l'agrément & du plaifir. Je vous rendrai compte de l'effet qu'auront produit mes soins. Mon mari badine de mes préparatifs. Il ne croit point que mesdemoiselles de Saint-Albin plaisent à mon frere; il leur trouve l'air sec & haut. Je ne les vois pas ainsi; elles sont comme toutes les jeunes personnes bien élevées. Adieu, ma digne amie; est-il besoin de vous affurer de mon amitié? Jugez-en par ma consiance.

#### LETTRE VI.

De madame de Saint - Sever à madame de Narton.

A Paris, 27 novembre.

M On frere n'a point répondu à mon attente, sa politesse n'a pu masquer son ennui. Le souper, le bal, tout a été froid & triste; on ne s'est séparé qu'à quatre heures du matin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour animer cette sête, pour y faire naître le plaisir, je n'ai pu réussir. Ah! que je crains que vos soupçons ne soient trop

trop bien fondés! Les plaisirs décents n'ennuient point, quand on n'a pas le malheur d'en connoître d'autres. Je suis bien inquiete, Madame; mais j'ai su dissimuler; il ne s'en est point apperçu. Je continuerai d'agir de même, je ne me découragerai point; je l'éclairerai, je le servirai, sans le contraindre. Voilà, ma chere amie; tout ce que la fatigue que ce bal m'a causée me permet de vous dire. Adieu: je vous aime de tout mon cœur.

#### LETTRE VII.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever

A Paris, 28 novembre.

Ous ne devez être ni découragée ni furprise, ma chere Comtesse; je prévoyois, avec M. de Saint-Sever, l'esser que ce souper produiroit. Mesdemoiselles de Saint-Albin sont belles, elles ont reçu ce qu'on appelle la meilleure éducation. Mais... Madame, elles ne conviennent point du tout à votre frere. Je ne les gou-L. Partie. ( 18 ) te pas, elles ne m'ont point réconciliée avec la méthode que l'on suit pour former nos jeunes personnes. Si j'avois eu une fille à élever j'aurois pris une route bien différente. Ce n'est point par les préceptes arides, & par les notions fausses & outrées qu'on donne dans les couvents, qu'une jeune personne peut être insensiblement préparée à vivre dans le monde, à y remplir un jour les devoirs d'épouse & de mere. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que le Marquis puisse aimer & aimer constamment une femme avec tant d'apprêt & fi peu de naturel.

M. de Ferval a interrompu ma lettre. Nous avons besoin de courage & de vigilance, ma chere amie; avec cela nous tirerons votre frere de tous les périls. Le mal n'est pas grand; dès qu'il est connu, nous trouverons le remede. La foule entraîne le Marquis, nous l'arrêterons. Voilà le monde; on fait rougir un jeune homme de vingt ans d'être sage; on lui persuade que c'est un ridicule de n'avoir point d'intrigues, il en forme bon gré, malgré. Le goût des filles d'Opéra est à la mode. Ces fem-

mes-là sont d'un accès facile; elles sont séduisantes; & ce qui n'est qu'un goût, qu'un ton pour des gens ac-coutumes à l'intrigue, peut être une passion dans un jeune homme neuf & sans expérience. Il est vrai que ces créatures sont pour la plupart trop méprisables pour qu'il soit à craindre qu'on ne puisse pas désabuser une ame bien née. L'amour éleve ou avilit l'ame, suivant l'objet qui l'inspire. Votre frere rougira du sien, il le com-battra, nous l'aiderons à le vaincre. Ne vous effrayez pas, ma chere Comtesse, nous avons déjà un moyen de lui desfiller les yeux sur sa chere Léonor. C'est une fille d'Opéra très-jolie & très-artificieuse. La conduite de cette fille annonce des vues dangereuses; elle use certainement du manege des rigueurs pour enchaîner le Marquis. Tous ses amants ont été renvoyés., excepté, à ce que l'on croit, un M. de la Roche, Financier riche & vieux, qui l'entretient sourdement, & qui a des raisons de cacher ses liaisons avec elle. On est persuadé qu'elle profite du secret, auquel il est obligé, pour le recevoir à certaines heures. Votre frere ne se doute pas de cette intri(20)

gue; il se croit l'unique amant de Léonor. C'est elle sans doute qui l'a engagé à s'éloigner de vous; c'est elle, n'en doutez point. Dissimulez, feignez avec lui d'ignorer ses démarches. Ferval, dont je connois le zele & l'activité, ne négligera rien pour se mettre au sait de tous les détails, & de la suite de cette inclination. Ne vous alarmez pas, ma chere Comtesse, laissez agir nos soins, redoublez vos caresses, cachez vos craintes, & comptez sur moi.

#### L E T T R E VIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 29 novembre.

Vous me défespérez, fille adorable; vous n'avez jamais été fi passionnément aimée, vous me l'avez avoué. Par quelle fatalité l'amant le plus tendre s'attire-t-il vos resus? Quel crime ai-je donc commis? Quel crime? Hélas! celui de t'aimer avec idolâtrie. Coupable! moi! un si tendre amant peut-il l'être? Tu veux m'interdire jusqu'au plaisir de te voir!

Beux jours, deux jours vont se passer sans que je puisse espérer.... Me hairois-tu? Grand Dieu! Ah! Léonor, Léonor, il faut bien t'accuser de cruauté; car quels peuvent être les motifs? Daigne au moins me les confier. Si c'étoit ...... Quelle affreuse idée!..... Mon ame la repousse loin d'elle, & tremble de s'y livrer. Explique-toi . . . . Cache moi plutôt..... Non, je veux tout savoir. Serois je condamné à te hair?..... Je t'outrage sans doute; ah! pardonne, pardonne, chere amante, des transports dont je ne suis pas le maitre; tu sais si j'aimerois mieux mourir que te déplaire? N'acheve pas de me désespérer; daigne m'écrire, me répondre ; mêle quelques confolations à tes rigueurs : que la pitié dédommage l'amour,... Adieu. L'agitation l'attendrissement la crainte se choquent dans mon ame, & confondent toutes mes idées. Dieu! quel état! permets que j'aille te voir aujourd'hui, chere Léonor, ne me refuse pas cette grace ..... Tu ne pourras .... je vole à toi

#### LETTRE IX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 29 novembre.

Ue votre amour me touche, mon cher Marquis; mais que vos soupçons m'humilient! Quoi! vous ne me pardonnerez pas de mériter de vous un peu d'estime? Vos vertus m'en ont tant inspiré pour vous, elles ont porté tant de luniere dans mon ame, que vous devriez, loin de vous plaindre, respecter leur ouvrage. Oui, cher Marquis, c'est à vous que je dois le défir, le goût de la vertu. Vous l'avez fait éclorre dans un cœur où la nature en avoit mis le germe. Les rigueurs du fort, la barbarie de mes parents, qui des l'enfarce m'ont fait embrasser un état si dangereux; les séductions dont j'ai malheureusement été entourée, n'ont pu l'arracher de mon cœur, ce germe précieux. Hélas! la diffipation, les exemples, & plus que tout cela, l'indigence, l'affreuse indigence, m'ont tenu trop long-temps fur les yeux le

bandeau fatal que vous avez fait tomber. Que vous avez tort de vous plaindre de mon cœur! C'est lui qui me fait oublier l'outrage de vos soupcons. J'espere assez de votre complaifance pout croire que vous ne viendrez pas aujourd'hui chez moi. Pourrai-je même vous recevoir quelqu'autre jour sans danger? Adieu, mon cher Marquis: que ne me connoissez-vous mieux!

#### LETTRE X.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 30 novembre.

Je la vis hier, cher Valville: elle remit le calme dans mon cœur; je suis sûr de son amour. Ses resus sont si tendres que je les trouverois aimables si jétois moins passionné. Son ame est remplie de délicatesse. C'est son amour, c'est sa vertu qui me rend malheureux; à ce prix je consens à l'être... Non, j'espere vaincre sa résistance; j'en triompherai par ma tendresse, ce triomphe augmentera mes plaisirs. Que les soupçons que

[e te communiquai l'autre jour étoient injustes! Que je me les reproche! Qu'elle les a bien effacés, sans chercher à se justifier! Reviens, cher ami, des préventions que mon amour. jaloux & irrité ta pu donner contre elle. Que tu la comoiffois mal! Tu la confondois avec fes pareilles! ...... Non, elle est digne de mon cœur, elle le remplit : ce n'est plus une intrigue, c'est un attachement ... Un attachement ! Pour Léonor ! Oui, je ne m'en dédis point .... Je souffre....li n'est que toi dans le monde à qui je puisse ouvrir mon cœur. Permets ces épanchements, j'en ai besoin. Je crains que ma sœur ne s'apperçoive de ma passion : c'est une femme estimable; elle m'a servi de mere, je lui dois beaucoup; elle m'est chere, mais elle est aussi remplie de préjugés que de vertus; je la connois, elle me croiroit perdu fi elle favoit que je suis attaché à la femme la plus aimable. Une fille d'Opéra! Ah! c'en seroit assez pour la désoler. Il faut que je m'observe beaucoup, à cause d'elle, vis-à-vis même de mes gens.

Sa fantailie est de me marier. Juge f j'y puis penser! je soupai chez elle

il y a deux jours; elle m'en avoit prié trois jours auparavant. Il m'auroit été facile de m'appercevoir de ses projets; M. de Saint-Sever ne laissa point ce travail à ma pénétration. Il me prit à l'écart, dès que j'entrai, & me vanta d'un air mystérieux la beauté, l'esprit, & sur-tout la fortune de mademoiselle de Saint-Albin. Je vis dèslors de quoi il étoit question. Le cercle étoit déjà formé quand j'arrivai : on me présenta à madame & à mesdemoiselles de Saint - Albin. La compagnie, assez nombreuse, étoit composée de femmes auxquelles j'accorderois volontiers le titre d'estimables mais elles prétendent à celui de jolies; d'hommes sensés, qui s'efforcent d'être agréables; de froids savants qui se donnent pour de beaux esprits; de jeunes gens timides & empesés. Juge par ce détail de l'effet de l'ensemble. La conversation languissoit, on proposa le jeu. Je fais un brelan, je gagne, & je meurs d'ennui. Mademoiselle de Saint-Albin étoit de cette partie. Elle & sa sœur sont belles, il faut en convenir; mais quel air froid! A peine leur ai-je entendu dire un mot; encore, lorsqu'elles I. Partie.

(26)
le prononçoient, elles regardoient leur maman. On leur a voulu donner des talents; l'ainée chante, la cadette joue du clavessin'. Elles nous régalerent d'une cantate, qu'à leur maintien j'aurois prise pour le Stabat du Pergolese. Ces beautes sortent du Couvent. Je les aurois crues muettes si je n'avois remarqué que, tandis que la mere jouoit & ne les voyoit pas, elles se mirent dans un coin à caqueter tout bas avec une autre jeune personne de leur âge. Je prêtai l'oreille, & j'entendis des discours si plats, débités avec une si prodigieuse. volubilité, que je leur laissai vîte le champ libre. On se mit à table, & l'on me fit le cadeau fingulier de me placer auprès de mesdemoiselles de S. Albin: je ne pus jamais en obtenir un mot. Quand je leur faisois une question, elles me répondoient d'un air fec & froid, oui, Monsieur, non, Monsieur, & Madame leur mere prenoit la parole à leur place, quand la réponse pouvoit aller au-delà du monosyllabe. Le souper finit; & ma sœur qui vouloit absolument me faire trouver cette soirée charmante, fit danser. Il nous vint béaucoup de monde ; c'é-

toit un petit bal très-paré, très-illuminé. On dansoit décemment, on ne parloit qu'aux meres; les filles avoient l'air de statues à ressorts. Enfin, je ne crois pas que jamais la triftesse & l'ennui aient pris avec moins de grace le masque de la gaieté. Il fallut pourtant tenir bon, & rester jusqu'à quatre heures du matin. J'étois excéde; ma sœur s'en apperçut, j'en eus du regret ; j'étois le héros de la fête, je m'y prêtai le plus qu'il me fut possible. Juge, cher ami, d'après les projets de ma fœur, quels assauts j'aurois à soutenir si elle savoit ce qui se passe dans mon cœur! Vois combien je dois m'observer! Voudrois-tu te charger de faire l'emplette de la voiture que je veux donner à · Léonor? Tu me rendrois un service essentiel. Je ne puis prendre moi-même ces soins sans me trahir. Adieu. cher Valville, je t'embrasse de tout mon cœur.

#### LETTRE XI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 1er décembre.

E te croyois un peu raisonnable, Marquis; d'honneur, je le croyois. Tu avois reçu des leçons d'un maître affez habile, cu n'en a pas trop profité. Allons, je vois bien qu'il faut te tenir la lisiere. Ah! fiez-vous à ces cœurs neufs; ils sentent un si presfant besoin d'aimer, que leur raison ne sauroit tenir contre quelques agréments. Leur railon! Je m'énonce mal; la raison n'est que l'expérience du monde, on ne l'a point à ton âge; c'est un aveugle mouvement qui vous entraîne. Je saurai demain au juste l'état de ton cœur. Vous autres grands enfants, vous êtes sujets à prendre vos premieres palpitations pour de l'amour. Je prévois qu'il ne sera pas aisé de te corriger de la mauvaise éducation que l'on ta donnée. On n'a fongé qu'à faire de toi un homme à grands sentiments & à beaux procédés; sottise! On ne gagne rien à

valoir mieux que ceux avec qui l'on vit; & en bonne philosophie, le vrai mérite est d'avoir celui qui est généralement recherché. Je t'avois mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde & te mettre en réputation, & voilà que tu te prends de belle passion pour elle; c'est un enfantillage. Il faut que tu faches qu'il n'est question aujourd'hui que d'être aimable; & pour l'être, qu'est-il befoin d'amour? Ce sentiment nous rend tels tout au plus aux yeux de la personne que l'on aime. On ne demande que de la galanterie; la galanterie est l'amour du sexe en général. Elle est dans la nature; les semmes ne se ressemblent-elles pas toutes affez pour nous faire passer légérement de l'une à l'autre? On est revenu de ces goûts exclusifs. Au lieu de s'étouffer le cœur d'une grosse passion, on met en mille goûts divers & passagers la monnoie d'un grand sentiment; petite maison, brillants équipages, petits soupers, maîtresses, aventures galantes, tous ces menus plaisirs font une assez bonne somme de bonheur pour un honnête homme. Quant à l'article des maîtresses, pour bien débuter dans le

monde on prend à ses gages une Lais en réputation, mais on ne se met pas à ses ordres; on l'aime autant qu'il le faut pour jouir, & l'on n'y tient pas affez pour ne pas s'en délivrer

quand il convient.

Tu es bien bon, Marquis, de croire à la vertu des femmes. Tu serois bien sot de croire à celle d'une fille d'Opéra. Léonor joue vis-à-vis de toi la fille honnête, elle fait son métier. La fine mouche! elle sait à quels filets le prennent ces bonnes gens qui voudroient estimer ce qu'ils aiment; laisse-la faire, elle répandra dans toute sa maison une odeur de sainteté. Bon garçon! & tu donnes tête baissée dans le panneau! Comme elle te meneroit loin, si un homme expert en femmes ne venoit à ton secours! Tu as besoin d'un Directeur; si j'en connoissois de plus capable que moi, je t'aime assez pour t'adresser à lui; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai, & Léonor est à toi dans peu de jours, c'est Valville qui t'en répond.

Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de passion qui ne sied pas du tout. Parle amour d'un

ton léger. Laisse entrevoir à la nymphe des dispositions prochaines à la générosité; des dispositions, entends-tu? il n'est pas temps encore de penser à l'équipage que su me demandes. Quels arrangements avez-vous donc pris ensemble pour cela? Veux-tu que Léonor rétracte bientôt ses rigueurs; parois t'en consoler avec une autre, pique sa jalousie, amorce sa vanité, inquiete son avidité ( car elle doit en avoir ) en reprenant gaiement l'air d'un homme devenu libre; & si tu veux bien revenir à elle, que ce soit sans empressement. Veux-tu voir bientôt à quoi tient sa vertu prétendue ; prends le ton du monde, de ces gens que ta sœur appelle libertins : ne parois estimer ni une semme, ni ses faveurs, tire sur les bégeules à sentiments; familiarise-toi avec elle, libre hardi, entreprenant, & le reste. Fais ce que je te dis, la fyrene se jettera dans tes filets; si tu fais autrement, tu t'empêtreras dans les fiens à ne pas, t'en tirer le cœur net. Je te le prédis, tu seras la fable du public; & d'entrée de jeu, tu perdras par cette sottile mille bonnes fortunes : penses bien.

Et songe aussi à sortir une bonne fois de la tutele de ta sœur. Eternellement sous la férule! Oh! mon ami. Eh! comment te formeroit-elle pour le monde, elle qui ne connoit & n'aime que des vertus de nos vieilles grand meres? Elle feroit de toi un bon Gaulois, un bon Chrétien. Après? Tu serois, si tu veux, le dernier des Romains. Aprés ? En serois-tu plus aimé, mieux récompensé, plus fêté, plus heureux? Mon ami, autres temps, autres mœurs; c'est le meilleur de nos vieux proverbes. La vertu de nos jours, c'est l'honneur, non pas l'honneur de ces preux Chevaliers qui couroient comme des fous les grandes aventures; non, mais celui du galant homme, qui ne s'avilit point par des lâchetes. La vieille vertu seroit dans la bonne compagnie comme un sauvage transplante dans une ville civilisée: tout l'effraieroit, elle effraieroit tout.

Laisse-la toute à ta sœur, si elle en veut ( dans sa solitude elle est à plusieurs siecles de nous ) & à sa sotte compagnie. Je l'ai bien reconnue à dépeint. Elle a cru t'amuser, je gage. **( 33 )** 

Ces gens-là se persuadent bien qu'ils s'en amusent eux-mêmes, j'en réponds. pour M. de Saint-Sever, il est de cette espece d'hommes qui se trouvent bien par-tout, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de s'ennuyer; bon homme au demeurant, droit, brouillon par désœnvrement ou par un zele toujours gauche, vrai personnage de Comédie. J'ai vu quelque part les demoiselles de Saint-Albin; jolies statues, il ne leur manque que la parole : c'est assez bon pour femme, & je serois, pour cette fois fans plus, de l'avis de ta sœur, si tu te croyois assez vieux pour te masier. La femme qu'il est le moins nécessaire de trouver aimable, c'est la sienne. Quand on se marie, on épouse le bien d'une fille, & l'on met en liberté sa personne; voilà ce que j'appelle se tirer honnêtement du sacrement. Mademoifelle de Saint-Albin est une fille de condition, riche, elle peut être ta femme sans inconvénients; mais ce ne sera pas si tôt. Tu n'as pas seulement encore une maîtresse, comment penserois- tu présentement à prendre une femme ? Et Léonor . . . . . Mais quelle heure est-il ? . . . . . Sepan heures & demie. Adieu, mon ami, je

m'en fuis. J'avois un rendez-vous à fix heures, je me proposois d'y être à sept, en voilà huit bientôt. A demain-

## LETTRE XIL

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, 29 novembre.

h! comment puis-je me tranquilliser, chere amie ? je vois mon frere exposé aux plus affreux dangers. Je n'ose lui parler ..... Qu'il me sera difficile de me taire ! Dans quel labyrinthe est-il donc ? Si des conseils vertueux & tendres deviennent dangereux, quelle ressource nous reste-t-il? Mon mari, qui n'est pas aussi effrayé que moi, prétend guérir mon frere. Il connoît ce M. de la Roche dont vous me parlez; il croit que cet homme pourra nous aider à désabuser le Marquis. D'où M. de Ferval tient-il les choses qu'il vous a dites ? Sans donte que ce jeune homme vous est bien connu, & que nous pouvons sans risque nous en rapporter à lui. Assurez-le de toute ma reconnoissance, animez son zele, engagez-le à nous continuer ses soins. Adieur, ma chere amie : je ne compte que sur vous ; soutenez-moi.

# LETTRE XIII.

De madame de Narion à madame de Saint-Sever.

A Paris, 30 novembre.

E connois vos inquiérudes, ma tendre amie, & vous favez fi je les partage. Il ne faut pourtant pas vous livrer à toute votre sensibilité, le mal n'est point sans remede. Le zele de Ferval n'a pas besoin d'être animé, c'est un jeune homme tout de feir. Sa mere est mon amie. Je l'ai vu au berceau. Il se trouve slatté de votre confiance & de la mienne : il est charmé de m'être utile, & de vois que je fais affez de cas de son esprit & de son cœur pour l'employer dans une affaire de cette nature. Il en est tout occupé, je puis vous en répondre. Elevé par la plus respectacle des meres, il a les mœurs pures, l'ame belle, le cœur chaud. Son extrême vivacité, qu'on pourroit prendre pour de l'étourderie, n'empê( 36 ) che pas qu'il n'ait une adresse infinie pour se mettre au fait des détails de mille aventures fecrettes; # fait toutes les intrigues, je lui connoissois ce talent: d'ailleurs il est lié avec votre frere, il ne lui sera pas suspect. C'est par mille petits détours qu'il est parvenu à trouver la voie la plus sûre de savoir tout ce qu'il est important que nous fachions.

Il a gagné, je ne fais comment, la femme de chambre : cette fille lui a donné hier encore de nouveaux éclaircisfements. Le Marquis a confié à Léonor les désirs que vous aviez de le voir marié; c'est depuis cette confidence qu'elle a redoublé de réserve avec Iui ; à peine peut-il obtenir d'être recu chez elle. Voilà le manege qu'elle emploie à présent. C'est un M. de Valville, ami de votre frere, qui lui a fait faire la connoissance de Léonor, il y a déjà quelque temps. Il commença par lui donner la fantaisse d'avoir une maitresse, en l'assurant qu'il n'étoit pas convenable qu'un homme comme lui fût sans intrigue. D'après cette raison de convenance, le Marquis chercha, & Valville fit tomber le choix sur celleci, dont il a été lui-même l'amant il y

a trois ans. C'est une anecdote qu'on a tenue cachée à votre frere. Il aime cette fille éperduement ; il lui fait des présents magnifiques; elle les reçoit avec une décence, ou plutôt une adresse admirable. Enfin, Madame, il est dans l'ivresse, dans le délire; je vous en avertis, non pour vous effrayer, mais pour vous faire sentir combien il faut de ménagement & d'art pour le guérir de ce fol amour. Si vous vouliez m'en croire, vous éviteriez de lui parler de rien qui pût avoir rapport à sa situation. Soyez fur vos gardes, votre amitié pourroit vous trahir. Il est très-essentiel qu'il ne se doute point que vous sachiez cette intrigue. Ce seroit à la fois l'aigrir & l'humilier, & ces deux fentiments me paroîtroient également dangereux. Je voudrois bien obtenit de M. de Saint-Sever qu'il voulût aussi s'en rapporter à nous; je vous recommande, ma chere Comtesse, de l'empêcher de parler & d'agir. Je connois son zele & sa tendresse pour vous; je crains qu'il ne s'y livre avec plus d'ardeur que de précaution. Dans les occasions délicates nulle démarche n'est indifférente.

Je ne sais si vous connoissez Val-

ville; il passe sa vie dans le grand monde, il en a les graces & les principes; il se croit irréprochable sur l'honneur, & n'en a que de fausses idées : l'espece de vertu qu'il s'est faite, tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il méprise; il traite tout de préjugés, & n'a que des préjugés; il se croit honnête homme, & n'est qu'un homme du grand air; il pense mal des femmes, paroît les respecter, n'en estime aucune, s'amuse avec toutes, badine avec l'amour. se fait par décence un devoir de l'amitié; hait la débauche, cherche le plaisir, le trouve rarement; son goût est délicat, son ame foible, son cœur froid & gâté : esclave des usages les plus extravagants, il traite gravement les choses frivoles, légèrement les sérieuses, & n'a nulle idée, de tendresse & de sentiment. Voilà ma chere Comtesse, une esquisse du portrait de l'ami de votre frere. Que ce portrait ne vous effraie pas, cet homme pourra nous fervir beaucoup; son cœur n'est pas fait pour traiter l'amour en passion. Il ne combattra celui du Marquis que par le ridicule; mais il le combattra fortement. Le

vice agit plus adroitement que la vertu; & les faux préceptes feront une impression plus profonde que vos principes d'honnêteté. Ne doutez pas que Valville, qui s'affiche pour l'ami, pour le Mentor de votre frere, qui l'annonce dans le monde, qui craindroit que le ridicule de cetattachement ne rejaillit sur lui, s'il étoit connu, ne se serve de l'ascendant que dix ans de plus & beaucoup d'expérience lui donnent pour arracher le Marquis aux dangereux liens dans lesquels il l'a lui-même engagé. Léonor le craint & voudroit l'éloigner; mais elle n'a encore osé montrer ce défir . & votre frere ne s'en apperçoit pas. Je vous le répete, c'est un très-grand bonheur dans cette circonstance qu'il ait tant de confiance & d'amitié pour Valville. Voilà, ma chere Comtesse, le détail exact & certain de l'état des choses. Soyez sure que je serai bien informée, & que je ne vous laisserai rien ignorer. Adieu, remettez-vous, & comptez sur la plus tendre des amies.



### LETTRE XIV.

Du Marquis de Roselle à Valville.

A Paris, 2 décembre.

Ue tu connois peu l'amour, cher Valville! Pardonne; ta lettre m'a révolté. Eh! questce donc pour toi que ce sentiment, si tu peux ainsi l'assujettir aux circonstances? Ah! que mon cœur est différent du tien ; je brûle, je meurs pour Léonor, & je chéris mes tourments. Sa vertu, qui me désespere, m'est pourtant précieuse & respectable. Que j'aille feindre de ne la plus aimer, parce que je dois la trouverdigne de mon estime! Valville, as-tu bien pu me donner ce conseil? Eh! comment le pourrois-je suivre? Non, non, ma tendresse, mes soins peuvent seuls fléchir son cœur; quel triomphe, cher ami! Ne regarde point en arrière, oublie les égarements de cette fille estimable aujourd'hui; & tu verras que sa vertú est plus difficile à vaincre que celle d'une femme qui n'a jamais éprouvé de séductions.

(41)

ductions. Elle me permit hier d'entrer chez elle; quel mêlange admirable d'amour, de modestie, de sagesse & d'agréments! Il faudroit avoir une ame de fer pour ne pas être touché : je lui dois de la reconnoissance; ses moindres bontés sont des sacrifices; ses graces & sa franchise temperent seules la sévérité de sa réserve; enfin c'est un être adorable.... Ah! mon ami, dans quel état est mon cœur! Elle m'a réduit au point de ne lui demander rien; mon respect égale mes défirs. Que deviendra tout cela !-Je ne sais; mais si je cessois bientot d'espérer, je cesserois bientôt de vivre. Tu m'as refusé le service que je te demandois, ton amitié fait ton excuse & m'interdit les reproches. Je prendrai moi-même ces soins : ménage Léonor dans tes réponfes, tu dois ces égards à notre amitié : garde-toi sur-tout de me proposer d'autres maîtresses. Adieu, cher Valville, songe que mon cœur n'est ouvert qu'à toi.

I. Partie.

#### LETTRE X V.

De M. de Valville au Marquis.

A Paris, 2 décembre.

E t'aime & je te plains, mon cher Marquis; mais je ne flatterai jamais une passion extravagante. De grace, ne fais tes confidences qu'à moi. Tu ne pourrois jamais effacer le ridicule que cet amour te donneroit. Tu ne veux pas. que j'attaque la vertu de ta maîtresse; allons, soit, je la respecte, je bannis les souvenirs en la faveur. Mais, mon ami, quand elle seroit la femme la plus décente, crois tu que je t'approuvasse davantage? C'est chez toi une frénésie que l'amour : l'amour ! faches qu'il ne doit être qu'un amusement, qu'un préservatif contre l'ennui. Il faut en intrigues amoureuses, comme en toutes autres affaires, former un plan d'abord, & ne s'en point écarter, à moins que les circonstances ne varient. On prend une fille comme Léonor, on la garde tant qu'elle amuse, on l'entretient décemment; & on la quitte quand on ne Paime plus, ou quand elle devient im(43.)

pertinente; cela ne demande pas plus de façon. Il faut un peu plus d'égards pour les femmes d'un certain état : ce n'est guere qu'à mon âge qu'on en vientlà. Les alentours de ces Dames sont plus gênants. S'infinuer dans l'esprit d'un mari, s'assurer de ses gens, conserver Fair de décence, sont des choses difficiles; l'usage du monde peut seul les apprendre; aussi n'ai-je pas voulu te faire commencer par-là. Léonor étoit ce qu'il te falloit d'abord; mais tu perds la tête. Reviens à toi, cher Marquis, c'est une sievre chaude qu'il faut éteindre. Avec tant d'envie de mériter de la confidération, tu dois craindre singuliérement le ridicule; songe à celui que tu te donnerois si ton aventure étoit sue. Je te jure le secret; mais ne va pas te trahir. Adieu, Marquis, pardonne-moi ma franchise comme je te pardonne tes erreurs.



D 2

#### LETTRE XVI.

De madame de Narton à la Comtesse.

A Paris, 20 décembre.

LE suis extrêmement fâchée d'être J forcée de partir pour aller à Varennes, l'une de mes terres en Lorraine, & de vous quitter, ma chere amie, dans les inquiétudes où vous êtes. Une affaire imprévue & indispensable presse mon départ, & je ne sais trop quand il me sera possible de revenir. Les chagrins que vous donne votre frere redoublent mon affliction; j'aurois fait ici pour vous & pour lui tout ce que j'aurois pu : mon zele ne se refroidira certainement point par l'abfence, & peut-être sera-t-il plus efficace. Je n'aurois pu agir moi-même, c'est M. de Ferval qui nous auroit servies; il nous servira comme si j'étois présente. Je suis voisine de madame de Ferval sa mere; elle s'unira à moi pour engager son fils à redoubler d'attention sur la conduite de votre frere. Il m'a promis de m'écrire exactement, je vous enverrai ses lettres, si elles

yous peuvent être de quelqu'utilité. Adieu, ma chere Comtesse; j'ai le cœue déchiré de m'éloigner de vous.

#### LETTRE XVIL

De la Comtesse à madame de Narton.

A Paris, 25 décembre.

Ue les affaires qui vous éloignent sont venues mal-à-propos, chere amie, & que vous m'étiez nécessaire, ne fût-ce que pour me consoler! Depuis votre départ je n'ai plus entendu parler de mon frere; il y a quatre jours que j'ignore ce qu'il devient. Mon mari a été chez M. de la Roche; je n'ai pu l'empêcher de se livrer à fon zele. Je n'augure rien de fâcheux de cette visite, il veut luimême vous en rendre compte; je vous avone que je n'ai pas l'esprit assez libre pour faire de tels récits : tout cela m'étonne si fort que je me crois dans un autre monde. Ne m'oubliez pas, chere amie, donnez-moi des nouvelles de mon frere des que vous en saurez, & des vôtres, je vous en prie.

### LETTRE XVIII.

Du Comee de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 25 décembre.

E me suis réservé, Madame, le plaisir de vous faire moi-même le détail de ma visite; ma femme prend la chose assez sérieusement pour nons deux. Ce n'est pas que je trouve ses, craintes déplacées tout-à-fait, le manege de la belle est trop adroit pour qu'on ne doive pas s'en défier; mais notre Marquis n'a pas perdu raison, à ce que j'espere; il ne s'agit que de lever le bandeau qui lui couvre les yeux. J'ai pour cela été trouver M. de la Roche; c'est une ancienne connoissance, je l'ai vu autrefois-commencer sa carriere: ce souvenir n'est pas extrêmement flatteur pour lai; mais je me suis bien gardé d'en rapporter les circonstances fâcheuses; au contraire jai pris le ton de vieille amitié, ce qui n'a paru lui faire un plaisir extrême, parce que nous étions en présence d'un jeune Duc qui venoit sans doute lui

emprunter de l'argent. Il a donc été charmé de l'espece de relief qu'il a cru que cela lui alloit donner. Quand le Duc a été sorti, j'ai prétexté une affaire, pour donner un motif à ma visite; j'ai ensuite vanté son hôtel, son jardin, ses meubles, &c. Il m'a promené partout, & j'ai trouvé le moyen de me mettre très-bien dans son esprit. Il m'a demandé ce que j'avois fait depuis vingt ans que je ne l'avois vu; je lui ai raconté mon mariage, & tout doucement l'ai amené la conversation sur le compte de mon beau-frère; je lui ait dit ses amours avec une fille d'Opéra: ce sont les plus aimables, a-t-il répondu; elles sont un peu cheres, mais aussi... Ah! lui ai-je dit, je ne crois pas qu'il lui en coûte beaucoup. On m'a affuré que cette fille étoit entrenue par un homme extrêmement riche & de beaucoup d'esprit; cet homme l'aime éperduement & elle le trompe. Oh! le fot! le sot, s'est-il écrié! peut on ainsi se laisser duper? Et vous assurez qu'il a de l'esprit 2 On dit qu'il en a prodigieusement, & c'est ce qui m'étonne. Mais quelle est cette fille, a-t-il demandé avec vivacité? On la nomme, je crois, Léonor; oui, Léonor. Il a

(48)
rougi jusqu'au fond des yeux, & m'a dit,
après deux minutes de silence, qu'il ne la connoissoit point. J'ai beaucoup insisté sur le malheur de celui qu'elle trompoit; j'ai dit que c'étoit sans doute une belle ame; j'ai peint le bonheur du Marquis des couleurs les plus propres à piquer cet homme, & enfin j'en suis venu à bout. Soit dépit, rage, ou foiblesse, il m'a tout avoué. Je suis ce malheureux, m'a-t-il dit; je sais me rendre justice; à cet âge il faut être généreux, aussi l'ai-je été. Je lui don-ne 1500 liv. par mois; tous ses meubles sont mes présents, & 40000 liv. de pierreries pardessus le marché. Je lui ai demandé de la fidélité ; j'en ai exigé du secret ; j'ai une femme vieille & dévote, des enfants de trente ans, deux gendres de qualité qui comptent fur tous mes soins à augmenter ma for-tune: nous avons d'ailleurs affaire aujourd'hui à un homme dont l'austérité ne s'accommode pas de nos plaifirs, tout cela m'oblige à la discrétion; je me flattois qu'on ignoroit ma soiblesfe. La misérable ! elle se servoit de mes précautions même pour me tromper. Depuis un mois je n'ai pu la voir que deux fois; & c'étoit, disoit-elle, parce qu'elle

qu'elle savoit que ma famille nous épioit. Vous êtes galant homme, Monsieur, a-t-il ajouté; vous connoissez le monde, ainsi je ne me repens pas de yous avoir avoué mon secret. D'ailleurs quel ménagement puis-je garder aujourd'hui? Je suis trop outré. Me voilà revenu pour jamais de ces malheureuses créatures, je ne veux plus avoir de pareilles intrigues; mais je veux me venger, & voir cette coquine abominable replongée dans la misere d'où mon imbécillité l'avoit fait sortir. Depuis un an que je l'ai, voyez ce qu'elle m'a coûté; je ne me le par-donnerai jamais! Des torrents d'injures ont succédé à cette réflexion; je l'ai encouragé à la vengeance, je l'ai plaint, je l'ai embrassé, & lui ai promis le secret; nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde, & le l'ai laissé dans les dispositions où je le voulois. C'est un vice qui va en châtier un autre ; il me semble qu'il n'en peut rien résulter que de bon. Adieu, Madame: vous voyez que dans cette affaire il y a des aspects assez plaisants; je vous chéris & vous respecte de toute mon ame.

I. Partie.

E

#### LETTRE XIX.

De Leonor au Marquis.

A Paris, 14 décembre.

Vez-vous besoin d'être généreux pour être aimable? Reprenez, cher Marquis, reprenez, je vous en conjure, des dons trop magnifiques. vous ne me soupçonnez pas d'ingratitude; mais ne paroissez pas, par de tels dons, me soupçonner d'une avidité méprisable, qui n'est pas dans mon cœur. Hélas! vous jugez de mes sentiments par ceux de mes semblables ! préjugé cruel! C'est à la vertu à m'en défendre! Votre estime ne le devoit-elle pas aussi ? Je vous renvoie l'écrin que vous mîtes hier sur ma toilette; je vous supplie de le reprendre & d'être fûr que ma reconnoissance égale votre générosité.

### LETTRE X X.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 14 décembre.

A H! c'en est trop! Refuser jusqu'à mes présents! C'est m'annonce

mon malheur par un mépris qui m'outrage..... Je ne le reprendrai point..... Vous me haissez! je le vois, je le sens...... Léonor, au nom de cet amour dont je suis pénétré, daigne ne me pas désespérer ainsi! Accepte au moins ces foibles gages de ma tendresse! chere & trop vertueuse amante, rends-moi plus de justice à ton tour. Hélas! songe que ces dons que je t'offre avec tant de plaisir, sont les seuls soulagements de ma douleur : m'envierois-tu cette consolation! Moi te soupconner d'avidité! Ah! Léonor! est-il possible que tu juges si mal d'un cœur tout à toi, qui ne respire que pour toi? Si tu étois assez cruelle pour me renvoyer encore cet écrin...... Ah! garde-toi de me réduire au désespoir.

### LETTRE X X L

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 décembres

Ous l'exigez, mon cher Marquis; je me rends, j'accepte ce superhe présent; daignez pourtant ne vous point informer de l'usage que j'en veux faire, & permettez que je ne conserve que la bague. Que vous me rendez heureuse! Je puis donc faire du bien!

#### LETTRE XXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 17 décembre.

·Ue deviens-tu donc, cher Marquis? Depuis huit jours je n'ai point eu de tes nouvelles. N'astu point montré mes billets à ta belle? Si tu avois poussé la foiblesse jusques-là, je ne m'étonnerois plus de ton filence. Ecoute donc, mon ami; ma foi, cela passe la plaisanterie, & c'est très sérieusement que je t'avertis que tu te perds. Quand cette fantaisie sera passée, tu en seras au désespoir. Voilà un sujet perpétuel d'épigrammes contre toi. Ces sortes de notes sont désagréables. Si ta maîtresse étoit une Vestale, tu pourrois trouver quelques Bourgeoises, éprises de l'Astrée, qui t'admireroient; mais l'adorateur de mademoiselle Léonor n'aura pas même la ressource d'être plaint. On ne peut se trouver chez toi. Viens me voir demain. Il faut te faire changer d'air. J'ai dessein de te présenter chez la jeune Marquise d'Asterre; ce sera une diversion agréable & nécessaire. Le ton de la bonne compagnie, l'habitude de la voir, les comparaisons que tu seras en état de faire, t'ouvriront les yeuz. Adieu, mon cher; à demain, n'est-ce pas ?

### LETTRE XXIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 18 décembre.

D'imagines pas, Valville, à quel point tu m'affliges; tu ne veux point sentir quel outrage c'est pour un amant que d'insulter l'objet qu'il aime. Il faut toute mon amitié pour t'excuser. Je ne t'avois jamais vu injuste. Que t'a fair Léonor? Peut-on condamner austi légérement! Son état est vil, je l'avoue; mais l'a-t-elle choisi? Les suites inévitables de cet état, les séductions qu'il entraîne, & qu'elle a épronvées, les imprudences qu'elles lui ont fait commettre, ses fautes peut-être, ne peuvent-elles être excusées

ne Marquife. En quoi ce prétendu bon

gir la rend-il supérieure à ma chere Léonor ? Je ne veux point de diver-

Léonor ? Je ne veux point de diverfion à mes chagrins. Je les aime, & . Léonor seule peut les adoucir.

## LETTRE XXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 26 décembre.

A H! cher Marquis, c'en est fait, ne me revoyez plus, n'exigez plus que je vous voie. L'état affreux où la barbarie d'un homme bas & cruel me réduit, ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte. Ce misérable, que pour mon malheur j'ai connu dès mon enfance, cet hypocrite, ce lâche séducteur, ce la Roche, dont peutêtre déià vous savez les fureurs, ce monstre, qui, sous l'ombre de la pitié, du désir de m'amener à la vertu par les secours de l'opulence, de la religion même, m'a fait accepter des bienfaits .... Ah! je vivrai trop peu pour en rougir assez. Ses intentions étoient criminelles, je m'en suis apperçue; mais j'avois trop craint de m'en appercevoir, ses secours m'étoient né-E 4

(56) cessaires; ce n'a été que par degrés qu'il est parvenu à me demander l'infame prix de ses dons. La haine, la vertu, que sais-je! l'amour peut-être, tous ces sentiments, plus viss alors que la crainte de l'indigence, m'ont fait rejetter avec un mépris plein d'horreur ses propositions affreuses. La rage dans cette ame de fer & de boue, a bientôt succédé à l'amour. Il a su que vous m'étiez attaché; la jalousie s'est emparée de son cœur : que d'outrages il m'a faite! Il ma chasse ignominieusement de l'appartement que j'occupois ; il s'est emparé de mes pierreries, de mes bijoux; il a tout pris. Ces pertes, très-considérables, ne me causent point de regrets; tout ce que je tiendrois d'un tel monstre me seroit odieux; mais l'éclat indécent des infultes qu'il m'a faites m'humilie & me déchire le cœur. Hélas! fi, dans mon état, on pouvoit se flatter de conserver encore quelqu'ombre de considération, le misérable me l'auroit ravie. Adieu, trop cher & trop tendre Marquis : plaignez une malheureuse victime des rigueurs de la fortune, mais cessez de la voir. Si j'ai pu mériter de vous quelque estime, daignez me

(57)
conserver un sentiment si précieux, &
je mourrai contente.

## LETTRE XXV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 26 décembre.

Ue me dis-tu, chere amante? O ciel! quelle audace! toi mourir, toi... Je vole à ton secours! Eh! que ne m'apprenois tu?... Mais est-il temps de faire ces réslexions? ce monstre n'échappera pas.... Ma divine amie, au nom de ma tendresse, ne te laisse point accabler. Les outrages de cet homme abominable sont les éloges de ta vertu; qu'ils te tiennent lieu de réputation. Dans deux heures au plus tard je suis à toi : les moments me sont chers .... calme-toi, je n'ai jamais senti tant d'amour & de sureur.



### LETTREXXVI.

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris, 2 janvier.

I-je besoin d'encouragement Madame? Je servirai le Marquis de Roselle de tout mon pouvoir; mais fa passion est d'une violence qui m'esfraie. L'éclat qu'a fait M. de la Roche n'a servi qu'à l'enflammer davantage. Is vient de donner à Léonor un logement superbe, des meubles magnifiques, une garde-robe, des bijoux, un équipage, & une pension plus forte que celle que la Roche lui faisoit. Il a vendu, pour fournir à cette dépense, sa terre de Picardie. Il s'est brouillé avec M. de Saint-Sever. Il veut peignarder la Roche, qui s'est tenu caché depuis qu'il a fu cette menace. Voilà, Madame, ce qui s'est passé depuis quatre jours. M. de Saint Sever a bien dérangé nos affaires. Tâchez, je vous en conjure, qu'il ne s'en mêle plus. Je ne perds pas l'espérance, fa l'on veut me laisser faire. Mon Valet de chambre ( car ce sont-là les res(59)
forts que je me trouve obligé d'employer ) est toujours dans la plus étroite liaison avec la Suivante de Léonor: c'est par ces penits moyens que j'espere parvenir au but. Je me trouverai le plus heureux des hommes si je puis réussir, & vous convaincre par mon zele de tout mon respect.

## LETTRE XXVII.

Dè madame de Saint-Sever à madame de Narion.

A Paris, 6 janvier.

Ue j'ai de chagrins, ma tendre amie! Vous savez l'effet que l'éclat de M. de la Roche a produit. Mon frere vint hier ici. Mon mari ne put's empêcher de lui parler de la vente de sa terre, & de lui dire avec trop de vivacité peut-être, ce qu'il pensoit de fa conduite. Il ne lui parla pourtant point de Léonor, il me l'avoit promis; mais il lui représenta le tort qu'il se faifoit par des dépenses aussi considérables. Le Marquis voulut fortir sans daigner presque lui répondre: M. de Saint-Sever le retint, & continua de

lui répéter ce qu'il s'ennuyoit d'entendre. Il n'y put tenir; ce frere que j'avois toujours vu si doux, si tendre pour moi, si complaisant pour mon mari, devint fier, & presque brusque. Je n'ai plus besoin de précepteur, lui dit-il, & personne n'a le droit de diriger mes actions : mon censeur ne peut être mon ami. Il partit en colere, je n'osai le rappeller. M. de Saint-Sever étoit trop animé & le Marquis aussi; peut-être ne le reverrons nous plus, il va nous éviter. Que de sujets d'inquiétudes! Mon mari est furieux contre lui. Adieu, ma tendre amie; mes malheurs augmentent chaque jour.

### LETTRE XXVIII.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 9 janvier.

Vos larmes. Puisse au moins le mal-

heur de la tentative de M. de Saint-Sever le rendre plus circonspect! Employez, ma chere, tout l'ascendant que vous avez sur lui pour l'engager à réprimer son zele & sa colere. Eh! peut-on se fâcher sérieusement contre un malheureux tyrannise par la plus violente des passions? Ce n'est plus kui qui pense, qui parle, qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire, comme un de ces hommes dont la nature nous offre le triste spectacle pour nous humilier. Votre frere est à peu près dans cet affreux état; mais il en sortira, & son repentir alors expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui.

Pour l'amener à ce point désiré, il faut les plus grands ménagements. Que M. de Saint-Sever vous console en partageant votre affliction: qu'il prenne toujours l'intérêt le plus tendre à votre frere; mais dites-lui, je vous prie, que je le conjure de se reposer sur M. de Ferval des soins qu'il faut prendre. Dites lui que je prévis tout ce qui arriveroit de sa démarche, dès qu'il m'en eur envoyé le détail. Il ne faut point essiyer d'arracher le trait dont l'ame de votre frere est blessée; il faus

(62) chercher à le détacher doucement; il faut opposer l'art à l'adresse : le cœur des honnêtes gens est plus difficile à guérir que leur esprit. Ce n'est pas ici un travers, c'est une foiblesse. Ferval met tout en œuvre pour vous servir. Il ne néglige pas les plus petits moyens. La liaison d'un de ses gens avec la Femme de chambre de Léonor le met à portée de savoir beaucoup de choses, & d'arranger ses démarches suivant les circonstances. Je ne doute pas que vous ne le voyiez souvent. Il ne m'a point confié ses desseins. Peutêtre ne vous les dira-t-il pas non-plus. Il sent combien en général les considences sont dangereuses, & n'en veut faire à personne. Laissons-le agir. Sa mere excite son zele, comme s'il pouvoit être plus vif. Les lettres qu'elle lui écrit, ne sont pleines que de vous, du Marquis, & de toute cette malheureuse aventure, qui l'intéresse singulièrement. Elle & sa famille composent ma société; je n'en cherche point d'autres.

Il y avoit long-temps que je ne l'avois vue; j'ai retrouvé son esprit, ses vertus, son caraffere, comme je les avois laissés; mais re que je n'ai pas reconnu, ce font ses trois filles; l'une de dix-huit ans, l'autre de seize, l'autre de quinze. Peignez-vous trois Nymphes, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soient les plus aimables personnes que j'aie jamais vues. Elles n'ont de l'enfance que la candeur & les graces. Elles ont de la raison; mais une raison charmante, simple comme leur cœur, & qui vous donne l'idée de la belle nature. Si j'écrivois un roman, je ne pourrois m'empêcher de comparer leur raison naissante à la douce lumiere des premiers rayons d'un beau jour. Voilà, chere amie, ce qui m'entoure, & ce qui rendroit ma vie délicieuse, si l'état où je sais que vous êtes me laissoit la siberté de m'occupper agréablement. Le Marquis ne pourra cesser de vous aimer, j'en suis sûre. S'il marquoit quelque désir de vous revoir, quelque regret de vous avoir affligée; ma chere, il faudroit saisir cette occasion de lui montrer toute votre tendresse; il faudroit en redoubler les témoignages, & surtout éviter toute explication, tout reproche, tout ce qui pourroit enfin i'humilier, ou heurter sa passion. Adieu,

ma tendre amie : que je souffre d'être loin de vous!

### LETTRE XXIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 décembre.

A parole que vous m'ayez don-A paroie que von née, mon cher Marquis, de ne point voir cet abominable la Roche, peut à peine me rassurer. Oubliez jusqu'au nom de cet homme, je vous en conjure. Est-il digne de votre colere. Je le méprise trop pour vouloir être vengée, & je le crains pour vous. Je le crains, c'est une ame vile ; un homme d'honneur n'est point en garde contre les crimes des lâches.... Je frémis à la seule idée . . . Mon cher Marquis . pardonnez moi mes craintes, & renouvellez-moi votre promesse. Daignez aussi m'accorder la grace de mettre des bornes à votre générofité. Suis-je faite pour tant de magnificence ? Non, elle. m'humilie. Est ce là l'extérieur de la vertu? Souffrez que je n'accepte plus vos dons. Que je serois malheureuse

si j'étois la cause de votre ruptureavec madame de Saint-Sever I Elle aura sans doute entendu dire que vous m'aimiez; elle aura su la dépense que je vous ai occasionnée; elle aura été pénétrée de douleur, cette sœur si tendre & si respectable. Rien ne peut lui parler en ma faveur; elle ne connoit pas mon ame: mon état seul doit me rendre odieuse à fes yeux. Son mari est un homme simple honnête : il vous aime; son âge, fes foins lui donnent des droits survous. Il est persuadé que vous allez vous ruiner pour moi; il cherche à vous tetirer de ce danger, pourriez-vous le trouver coupable? D'ailleurs l'envie qu'ils ont de vous marier est raisonnable, & l'attachement que vous avez pour moi met obstacle à leur dessein. Je suis votre amie, je vous dois trop pour ne pas vous en avertir. Eh! quelle autre raison avois-je de vous éloigner? Mon cher Marquis , craignons l'un & l'autre un amour dangereux. Bornons-nous à la simple amitié; si ses plaisirs sont moins viss, ils sont moins suivis de peines. Voyonsnous rarement, je vous en conjure. Cherchez des secours contre votre passion dans le sein de votre famil-1. Partie.

le. Attachez-vous à quelque objet aimable, vertueux, & digne de votre amour; & s'il le faut, pour le repos de vos jours, oubliez-moi.... Adieu, mon cher Marquis; soyez heureux, tous mes vœux seront comblés.

# LETTRE XXX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 28 décembre.

U me ravis, fille divine! être A adorable! Que je puisse t'oublier ! que je le veuilse! plutot mourir mille fois. En ! que m'importe que mes parents défirent de me charger d'un joug affreux? Je ne me ferai point la victime de leurs sentiments. Je renence au mariage, & jy renonee pour jamais. Je ne veux que toi, ma Léonor, tu pourras seule remplir mon cœur. Quels scrupules te faistu fur mes présents ? Ah! je te l'ai déjà dit, ne m'interdis pas cette douceur, cette consolation, la seule qui me foit donnée, & que ma famille me dispute encore! Je ne verrai point la Roche, je te l'ai promis. Je n'au-

rois pu me souller d'un sang si vil que dans les premiers mouvements de ma fureur; n'appréhende rien de la fienne. Que tu es bonne! Que tu es grande! Tu mérite l'hommage de l'univers. Je relis mille fois ta lettre: mais c'est pour admirer tes sentiments, fans m'y rendre, & pour prendre de ses vertus de nouvelles armes contre toi-même.

### LETTRE XXXL

De Valville an Marquis.

A Paris, 8 janvier.

l'Abhorre le rôle de censeur, mon J cher; mais je ne puis m'empêcher de le devenir pour toi- Tes solies font publiques ; elles rejuilifient fur moi. Tu t'affliches, tu vends des terres; to te brouitles avec ta famille > tu choques toutes bienséances; je dois t'en avertir. Il n'est pas nécessaire d'aimer ses parems ; mais il faut vivre décemment avec eux, les voir sarement, mais les voir. Les ruptuses & les éclats font un tort : c'est se manques à soi-même. Il y auroit

de la fottise à se resuser les plaisirs, mais il faut conserver les dehors. On n'a plus d'hypocrisse aujourd'hui, mais on a de la décence. Tu n'en conserves point; tu vas donner tête baissée dans une passion ridicule. Tu te laisses preadre par un faux air devertu; quelle extravagance! Quand cette vertu seroit vraie, il faudroit être bien dupe pour s'attacher à une femme qui l'afficheroit. A quoi cela mene-t-il? Mais celle dont Léonor se pare à tes yeux, est fausse de toute fausseté.

Puisque c'est-là ce qui t'a séduit, s'il le faut, pour te guérir de cette manie, je t'enverrai la liste de tes prédécesseurs. Elle est nombreuse au. moins..... Crois-moi, mon chet, ie connois mieux cette fille que toi.... Tu es le premier, & tu seras l'unique auquel elle fasse éprouver des rigueurs. Sa précendue franchise, dont tu es pénétré, n'est qu'une fausseté raffinée. Dans ces aveux a beaux, elle ne t'a pas tout dit. Mais est-il besoin de te prouver, par des faits, quelle a été la conduite d'une fille d'Opéra? Ce pitre seul l'annonce. L'artifice est trop groffier. Comme je ne te vois

plus, j'ai pris le parti de t'écrire, & de t'informer que tu deviens le sujet universel des plaisanteries. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme de ton âge. Livretoi aux plaisirs, aie des maîtresses, évite les leçons de ta sœur & le verbiage de ton beau-frere, tu seras fort bien; mais observe les bienséances d'usage, le monde l'exige: il n'est plus possible de lui pallier tes torts. Quitte Léonor sans balancer, nous tâcherons de réparer le reste. Adieu, mon ami.

### LETTRE XXXII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 9 janvier.

En est trop, Monsieur, vous me poussez à bout. Joindre la calomnie à l'outrage.... Vous ignorez ce que c'est que l'amour. Je croyois que vous respecteriez l'amitié. Votre cœur n'est pas fait pour les sentiments tendres; j'en exige dans mes amis. Ce seul titre vous a pu donner le droit de m'accabler de conseils super-

flus & d'avertissements importuns. Supprimez-les & oublie-moi.

#### LETTRE XXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 20 janvier.

Ardonne, pardonne, ma Léonor, un mouvement dont je ne suis pas le maître. Je n'ole te l'avouer.... Tu n'est pas faire pour être soupçonnée; ausii ma curiofité ne vient-elle pas de jalousie; elle prend sa source dans l'intérêt le plus tendre ..... le plus vif..... Ah! ma chere, puise sans témérité te demander la grace de m'apprendre ce que c'est que la lettre que tu reçus hier à ta toilette ? Elle te causa une émotion que tu ne pus me cacher. Tu laissas tomber cette lettre, & je vis tominquiétude, pendant que je la ramassois; je ne fis que regarder le dessus . rallois te la rendre; tu me l'arrachas avec précipitation. Ah! si c'étoit quelqu'événement heureux, tu n'aurois pas eu la cruauté de me le laisser ignoser. Aurois-tu-quelque chagrin que je

(71 )
se pulle favoir? Chere amante, mos cœur t'est ouvert, daignes y verser tes peines. Je te vis hier distraite, rêveuse; tu soupirois .... tur me regardois ... Je ne puis m'empêcher de croire que cette lettre m'intéresse. Je n'ofai faire éclater le défir ardent que j'avois de la voir; mais elle a troublé mon repos, & je te conjure, si les choses qu'elle renserme ne sont pas des secrets déposes dans ton sein, si elle n'intéresse pas d'autres que toi, je te conjure de me dire ..... Ma Léonor, je suis trop tendre pour paroître indiscret ou soupçonneux; je ne m'adresse qu'à toi pour savoir ce que tu as craint de m'apprendre.... Adieu ; si je te suis cher, tu ne me refuseras pas cette preuve de ta confiance.

## LETTRE XXXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 21 janvier.

J Ene puis, mon cher Marquis, vous montrer cette lettre. L'honneur me le défend. Le secret d'autrui, dans £72)

aucun cas, n'est en mon pouvoir. Daignez ne pas me presser davantage. C'est une affaire importante...., Vous ne pouvez la savoir; ne vous inquiétez pas, ce n'est point un malheur: dans d'autres circonstances, c'auroit peut-être été pour moi un événement heureux. Voilà tout ce que la prudence, l'honneur, & même la reconnoissance me permettent de vous dire. Adieu, mon cher Marquis; vous ne pourriez sans injustice me faire un crime de ma réserve.

# LETTRE XXXV

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris, 25 janvier.

J'Ai gagné bien peu de terrein, Madame, depuis quinze jours; mais je vis hier, par l'entremise de mon Valet de chambre, Marton, Suivante de Léonor: je vais vous répéter notre conversation, avec tout le verbiage indispensable vis-à-vis d'une Marton. Cette fille débuta, comma de raison, par les protestations d'une fidélité à toute épreuve pour sa mai-tresse.

(73)

tresse. Elle me dit qu'elle ne ressembloit point à toutes les femmes de son espece; qu'elle avoit de l'honneur. Je savois par cœur ce préambule; je l'écoutai pourtant, & j'y répondis avec quelques louis. Ma réponse lui plut, quoiqu'elle fit quelque semblant de s'en défendre. Je vois, me ditelle, Monsieur, que vous êtes un honnête homme, & que ce n'est que par un bon motif que vous voulez savoir...... Dis-moi tout ce qui se passe, lui dis-je, & tu n'auras point à t'en repentir. Hélas! dit-elle, Monfieur, j'appartiens à qui me fait gager ma vie; si c'est vous qui avez cette charité, c'est vous que je servirai. Après avoir ainsi arrangé son honneur, sa conscience & son intérêt, elle me dit que sa maîtresse étoit fort discrette, & ne lui avoit jamais rien confié J'ai bisq quelques soupçons, ajouta-t-elle, mais je ne puis vous rien dire de positif. Je sui demandai quels étoient à peu près ses soupcons. Eh! mais, dit-elle, je ne sais..... elle a bien surement des desseins. Il est certain qu'elle ne voit plus personne que M. le Marquis. Elle voyoit, devant le dernier éclat, M. de 1. Partis.

(74) la Roche de temps en temps; & c'étoit pour être libre de le recevoir encore qu'elle ne voyoit M. de Roselle qu'aux heures qu'elle lui marquoit : mais depuis ce qui s'est passé, nous ne voyons plus de Messieurs au logis. C'est de bonne foi qu'elle prie M. le Marquis de cesser de lui faire des présents. Dans les commencements elle les recevoit avec joie; mais je sais bien que quand on lui apporta l'autre jour le magnifique nécessaire qu'il lui a donné, elle en sut réellement fâchée. J'ai compris, par quelques mots qu'elle a dits devant moi qu'elle a dessein de quitter l'Opéra. Elle parle de vertu, de décence, que sais-je moi? Enfin, Monsieur, il y a quelque chose là-dessous; je ne vois pas ce que c'est, mais on ne peut changer si facilement du noir au blanc. Mais, ma chere Marton, est-il possible qu'elle ne donne sa confiance à personne? Je ne dis pas çà, répondit-elle; mademoiselle Juliette....... oui, mademoiselle Juliette pourroit savoir....... Quelle est, lui dis-je, cette mademoiselle Juliette? C'est une Demoiselle, comment vous dirai-je...... une Demoiselle...... comme ma maitresse. Elle est à la campagne, à dix lienes d'ici, chez un Monsieur fort siche, avec lequel elle vit. C'est la meilleure amie de ma maîtresse; elles s'écrivent souvent..... Je ne connois même qu'elle qui lui écrive; & c'ek ce qui me donne encore plus d'envie de savoir de qui vient une lettre que ma maîtresse reçut il y a trois jours d'une autre main que de mademoiselle Juliette..... Ah! que je voudrois bien connoître l'objet de cette lettre, qui n'a pas été écrite ni recue sans deffein! On ne m'a rien dit : mais j'ai bien vu qu'il y avoit quelque chose. Elle engagea M. le Marquis à venir chez elle à midi : elle ne l'avoit jamais reçu à cette heure là; c'est ordinairement celle où le Facteur rend les lettres. C'est toujours à moi qu'il les remet; elle me donna dès le matin l'ordre de le faire entres chez elle. Il arriva effectivement pendant que M. de Roselle étoit ici, & zemit à ma maîtresse une lettre qu'elle lut avec des façons...... Elle la laisse tomber; elle l'arracha avec inquiétude des mains de M. le Marquis, qui Favoit ramassée..... Tenez, Monsieur, il y avoir quelque chose ...... Elle at-G 2

tendoit surement cette lettre...... Je ne sais encore ce que c'est, mais elle a quelque dessein. Aujourd'hui j'ai trouvé son secrétaire entr'ouvert, je l'ai refermé, & lui en ai rendu la clef. De quoi vous mêlez vous, m'at-elle dit? Je suis sortie, elle a r'ouvert le secrétaire, mais avec précaution. Je la guettois sans qu'elle me vit, & j'ai bien remarqué que cela n'a pas été fait sans dessein. Comment. ai-je ajouté, ta maîtresse est-elle avec le Marquis à présent? Oh! Monsieur, il l'adore, & je crois, Dieu me pardonne, qu'il a pour elle du respect; car il me semble que c'est sinsi que j'ai entendu appeller une inaction timide & un air déconcerté. Il n'auroit pas plus d'égards pour une Duchesse, & une Duchesse n'autoit pas plus l'air d'une femme comme il faut, que mademoiselle Léonor quand elle est avec lui. Il n'y a pas long-temps que je suis avec elle 3 elle a renvoyé celle qui étoit avant moi, parce que peut-être elle savoit des choses...... Quel est, lui ai-je dit, à peu près le caractere de ta maîtresse à Monsieur, elle n'est pas mauvaise; elle est assez douce à servir; quand elle a de l'argent, elle est libérale; elle ne sait point disputer ni marchander; elle a bien de l'esprit, à ce que l'on dit ; au reste , elle ne me parle presque pas. Depuis quelque temps elle est rêveuse, inquiete, agitée, quand elle est seule; mais elle prend un air riant & agréable, dès qu'elle voit arriver M. le Marquis. Ne croistu pas qu'elle lui accorde . . . . Oh! non, Monsieur, rien du tout, j'en suis bien fûre. Eh! sans cela ... Je m'y connois; j'en ai fervi plufieurs; quand on est pauvre, l'argent de ces Demoiselles est aussi bon que celui d'autres personnes. Je suis honnête. Monsieur. & cela me suffit. J'aime réellement mademoiselle Léonor; elle est ma maîtresse, & je sais mon devoir. Il faut que ce soit vous, Monsieur, pour que je dise .....Tu m'as promis . . . . Oh! oui, c'est par bonne intention, je le vois; ainsi je n'y crois pas de mal, & vous aurez soin de moi. Je t'en répons, ma chere Marton. Une nouvelle libéralité l'a engagée à de nouvelles confidences. J'ai su d'elle, qu'il y a quelques jours le Marquis envoya des diamants magnifiques à Léonor, qu'elle les refusa d'a-

bord, & ne les reçut que pour céder aux instances redoublées qu'il luifit : qu'après en avoir vendu pour 6000 liv., elle envoya chercher de pauvres gens, auxquels elle donna cent écus. ( Ils l'ont dit secrétement à Marton. ) Čes gens revinrent le lendemain pendant que le Marquis y étoit. Ils se jetterent aux pieds de Léonor; ils lui firent de si pathétiques remerciements que Roselle est persuadé qu'elle leur a tout donné. Elle feignit d'être au désespoir qu'ils sussent venus dans ce moment-là; elle jouaparfaitement la générosité, la modestie, & acheva de pénétrer le Marquis de la beauté de son ame. Elle a encore envoyé depuis dix louis à ces gens-là, afin qu'ils lui soient dévoués. Elle a d'ailleurs eu l'adresse de ne point spécifier la somme qu'elle leur a donnée; ce n'est que la grandeur des remerciements qui l'a exagérée; ainsi nous ne pouvons tirer aucun parti de cette aventure. Elle nous montre seulement à quel caractere nous avons affaire. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu savoir. J'ai fort envie de voir Juliete; je vais m'informer de ses alentours. Je voudrois bien aussi sa(79.)

voir ce que c'est que cette lettre ; je ne vous laisserai rien ignorer. Mais, de grace, ne parlez point de tout ceci à madame de Saint-Sever : vous connoissez son mari, il est toujours fort en colere; il dit que si tout le monde avoit agi comme lui, le Marquis ne tionneroit pas tant de chagrins à sa famille; que fa sœur l'a gâte, &c.; qu'il l'abandonne; qu'il ne veut plus se mêler de ses affaires : mais il s'en mêleroit demain, s'il le pouvoit, & tant pis pour ses affaires. Madame de Saint-Sever ne pourroit peut-être lui cacher une partie de ce qu'elle sauroit; il est plus prudent de ne lui en rien dire, & je vous demande cette grace. Adieu, Madame; permettez-vous que ma mere partage ici avec vous les affurances de mon tendre respect, & que j'embraffe mes sœurs ?



G 4

## LETTRE XXXVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 23 janvier.

Omment t'avouer mon crime, chere amante? Mais aussi comment retenir les mouvements que cette lettre .... Ton secrétaire entr'ouvert, j'étois seul dans ta chambre, j'ai reconnu le dessus, j'ai lu ... Pardonne, ta réserve augmentoit ma curiosité. Juge, ma Léonor, juge, si tu le peux, de mon inquiétude, de mes craintes.... Accepteras-tu ? La réponse que tu fis hier me rassure .... Mais, grand Dieu! quelle épreuve! Si tu ne m'aimes pas avec passion, je suis perdu. Dis-moi, dis-moi, que tu refuses.... Dois-je empêcher ton bonheur? Je m'opposerois à ta sortune! Mais puis-je consentir à te perdre? Je suis au désespoir, je te renvoie cette lettre fatale! Fatale! Puis-je appeller ainsi un hommage si parfait qu'on rend à ta vertu! Je succombe; adieu, adieu, Léonor, je ne sais ni ce que je désire, ni ce que je crains; mais l'agitation où je

(81)

suis, mais ce que je sens, déchire mon cœur. Je suis dans un état déplorable. Dis-moi, de grace, quel est cet homme si grand, si vertueux, si digne.... Il peut disposer de sa main. Qu'il est heureux!

#### LETTRE XXXVII.

Trouvée dans le fecrétaire de Léonor.

A Tours, 11 janvier.

Es mépris dont vous avez accablé mon amour, Mademoiselle, après m'avoir ôté toute espérance, m'ont dessilé les yeux. Je croyois être tendre, j'étois cruel, j'étois injuste; vous m'avez banni pour jamais de votre présence, je l'ai mérité. Depuis un an que je ne vous ai vue, quels jours, quels jours affreux j'ai passés dans ma retraite! Ah! j'ai bien expié le crime de n'avoir pas rendu justice à votre sagesse. Aveugle que j'étois, je ne découvrois pas la cause de vos resus! Je les prenois pour des caprices, pour de la haine: Je ne croyois point vous offenser. Vous l'avouerai-je, Mademoiselle? Votre état, les préjugés

qu'il entraîne, ne me laissoient pas me me l'idée de votre vertu. Votre beauté m'avoit séduit, mes désirs étoient brûlants; je vous aurois sacrifié toute ma fortune, mais je n'aurois sacrifié qu'elle. Quel sacrifice pour vous étoit-ce là ! J'ai suivi vos démarches, Mademoiselle; elles vous affurent mon respect & mon repentir. Heureux fi vous daignez me pardonner une offense involontaire, dont je rougis! Je connois le principe admirable qui vous a fait agir-L'affreuse idée d'être hai ne me tourmente plus. Mes mœurs se sont épurées, votre cœur pourra s'attendrir. Ce n'est plus un séducteur qui se présente à vos yeux, c'est un honnête homme, plus sensible encore à vos vertus qu'à vos attraits, qui vous conjure d'accepter, avec l'offre de sa main, un hommage plus digne de vous, & le seu l qu'il puisse vous rendre. Oui, Mademoiselle, voilà ce que peuvent mon amour & vos vertus; ma résolution est prise. Je puis disposer de ma main; je méprise les prejugés ; je veux être heureux, & ne puis l'être qu'avec vous. Un nom illustre seroit trop à charge, s'il étoit un obstacle à mon bonheur; une fortune considérable n'est qu'un

motif de plus pour ne consulter que son cœur. Ah! Mademoiselle, ne consultez que le vôtre pour assurer mon bonheur, & mon destin sera digne d'envie.

### LETTRE XXXVIII.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 22 janvier.

Ous avez manqué essentiellement. Monsieur, à l'honnêteté & à l'amour. Je vous avois refusé mon secret. le secret d'antrui, & vous me le dérobez d'une maniere indigne. Où est donc la vertu, où est donc le véritable amour, s'ils ne sont pas dans le cœur de ceux qui en parlent si dignement le langage? Je ne cherche point à démêler les motifs de cette action; ils seroient peutêtre trop offensants pour moi; j'aime mieux quevous ayez seul à rougir. J'avois sans doute commis une imprudence en laissant mon secrétaire ouvert ? mais ce ne devoit pas en être une vis à vis de vous. Les précautions ne sont point faites pour se garantir comre les bonnêtes gens ; notre sûreté est dans

leur honnéteté même. Et l'amour ? l'amour, dont la premiere loi est de respecter ce qu'on aime, ne vous a pas retenu la main! Je ne vous reconnois plus, Marquis, vous n'êtes plus l'homme qui m'a inspiré des sentiments si purs... Si je le croyois .... Non, je ne le crois pas .... Vous avez donc vos moments de foiblesse.... Je ne sais pourquoi je suis disposée à vous pardonner celle-là; peut-être mon amour-propre est-il secretement flatté de vous paroître digne de quelque estime. Peut-être estce lui qui va vous ouvrir entiérement mon cœur. Vous m'avez surpris un secret, je veux bien ne vous pas celer mes résolutions. Vous devez avoir des remords. Je vous épargne des reproches; je vous pardonne, pour calmer votre ame, & je vais rassurer votre cœur.

L'idée que je me suis faite du mariage est trop belle, trop sainte, pour que je puisse le regarder comme une espece de marché. Je suis dans un état bien vil, ma naissance est bien obscure, je dois redouter l'indigence. Le sort qu'on m'offroit eût essacé ma honte & terminé mes malheurs; mais toutes ces considérations n'ont pu m'engager à (85)

jurer un amour que je ne sentois point, & que je n'aurois jamais pu sentir. La probité a fait taire l'ambition; je serai pauvre, je serai peut-être méprisée; mais à mes propres yeux je ne serai point méprisable, je n'aurai trompé personne. Voilà, mon cher Marquis, quels sont mes sentiments. Ma réponse est faite, ne vous informez point quel est cer homme honnête & malheureux; je ne puis l'aimer; mais je lui dois une reconnoissance éternelle, & un secret inviolable.

## LETTRE X X X I X.

De madame de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 28 janvier.

Adame de Narton m'a communiqué votre lettre, mon cher fils; je connois votre cœur, je ne doutois point de votre zele. Nous fommes charmées de votre ardeur: elle est estimable. Le service que vous voulez rendre est grand, & digne d'un cœur vertueux. Mais, mon cher Ferval, tâchez de n'employer, dans une ehose si honnête, que des moyens hon-



nêres. Il est toujours fâcheux de recourir à ceux qui ne le sont pas ; j'ai voulu moi-même vous en avertir. Léonor, je le sais, ne mérite point d'égards; mais on lui doit de la justice, parce que c'est une dette universelle, dont rien ne peut nous affranchir; & c'est y manquer que de corrompre des Domestiques. Je sais que les circonstances où vous vous trouvez semblent autorifer cette ruse. Mais, mon cher fils, redoublez de soins, & ne vous livrez qu'à ceux que vous ne pourrez vous reprocher. Peut-être trouvezvous ma délicatesse outrée; je désire que non; cette délicatesse, mon fils, n'est que de la probité; si vous pouviez trouver le moyen de voir Juliette...... Que sais-je?...... Je ne puis vous tracer de plan. Rien n'est plus honorable pour vous que la confiance de madame de Narton & de madame de Saint-Sever. Je suis bien sûre qu'elle ne peut être mieux placée. Les dangers où vous voyez qu'un attachement aveugle entraîne le Marquis, doivent redoubler votre horreur pour le vice; les démarches que vous faites pour le retirer de cet abyme sont autant d'engagements pour vous à la vertu. Adieu, mon cher( 87 ) enfant. Madame de Narton vous affure de son amitié; vos sœurs vous embrassent : vous savez combien vous m'êtes cher.

#### LETTRE XL

De M. de Ferval à madame de Ferval.

A Paris, 31 janvier.

E n'ai pas moins de répugnance que vous, ma respectable mere, à me servir des moyens que j'emploie; mais le genre de certe affaire, & les intérêts qu'on me confie, exigent que j'en faise usage. Soyez sûre que s'il s'agissoit de ma fortune, je ne vondrois pas m'abaisser au point. d'avoir recours à de telles voies. Je désirerois de toute mon ame n'en avoir pas besoin: mais sans le secours de Marton, aurois-je pu jamais voir les deux billets de Juliette que j'ai copiés! Je n'en ai pu garder les originaux; voyezseulement, par ces lettres, combien les autres jetteroient de clarté. sur toutes les démarches de Léonor: vous allez connoître ses desseins, & s'il est possible à présent de garder quelques ménagements. Le vice auroit trop

( 88 ) à s'applaudir, si la vertu n'osoit employer, pour le combattre, que des moyens avoués par la régularité la plus austere. Il est des occasions où l'honnêteté de la fin excuse les moyens,

& peut-être même les légitimes.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir depuis huit jours. Le Marquis ne voit plus personne. Il passe sa vie à regretter les instants trop courts où Léonor lui a permis de la voir, ou à désirer qu'ils se renouvellent, pour les regret-ter encore; son ame n'est plus remplie que de cet objet. Il est brouillé avec Valville. C'est un grand triomphe pour Léonor; aussi en est-elle charmée. Je me hâte de finir, ma chere maman, pour vous laisser lire mademoiselle Juliette. Oserai-je vous supplier d'offrir mes hommages respectueux à madame de Narton? Mes sœurs savent si je les aime; je leur enverrai les airs nou raux qu'elles me demandent. Permentez, ma tendre mere, que je vous renouvelle les affurances de mon respect & de toute ma tendresse.

LETTRE

#### LETTRE XLI.

De Juliette à Léonor, contenue dans la précédente.

18 décembre.

On amant est dune espece bien étrange, ma chere! Tu t'y prends fort bien, mais son amour est-il d'une trempe à résister à l'ennui des resus? Voilà ce qui m'inquiette. Accepte tous ses dons; mets y toute la décence que tu voudras; mais, crois-moi, accepte, accepte; c'est toujours autant de pris. Je suis au désespoir de ne pouvoir t'envoyer ce petit drôle de Bizac. Il est dans ce pays-ci attaché au char d'une veuve, vieille, riche & folle; elle en est éperdue. Il ne peut la quitter sans risquer de perdre le fruit de ses soins; sa fortune en dépend. Quel dommage! Cet adroit Gascon auroit joué d'après nature le rival malheureux, vertueux, respedueux, généreux, &c. Trouve moi d'autres moyens de te servir. Ton aventure est unique. Je n'ai jamais eu l'esprit de subjuguer ainsi des cœurs tout neufs. Mon vieil amant est un homme I. Partie.

(90)

épouvantable, jaloux, tyrannique, ennuyeux & maussade. Depuis trois mois que je suis ici, je seche sur pied; mais il me fait de gros présents, & je prends patience. Il faut bien faire des fonds pour cet hiver. J'ai grande envie de voir ton petit Marquis. Qu'il est plaisant avec son respect! Où a-t-il pris ce mot-là? Il doit te paroître étrange. Le pauvre garçon! Tiens, je l'aime à la folie : il est si sot! Tu lui donneras de l'esprit; il est bien juste qu'il paie son apprentissage. Il commence par être dupe, il pourra finir par être frippon. C'est le cours du monde. Adieu, petite coquine. Je n'ai point communiqué ton secret à Bizac, dès que j'ai vu qu'il ne t'y pourroit servir. Je suis folle, mais je suis discrette. Adieu, ma chere : je t'embrasse.

# LETTRE XLII.

De Juliette à Léonor, contenue, comme la précédente, dans celle M. de Ferval.

A Saint-Firmin, ab janvier.

TEs projets m'étonnent. Toi, ma cheré, devenir une femme de qua-

lité! Vouloir épouser! ... A tout prendre, tu fais fort bien; que risques-tu? Entre nous pourtant, là, comment pourrois-tu jouer le triste rôle d'une honnête femme ? C'est du haut comique. Voyons comment tu t'en tireras. Je t'aime de viser ainsi au grand. Tu vas être, si tu réuffis, le modele & l'héroine du corps. Que fait-on? l'exemple.... Eh! mais oui, il y a tant de têtes qui font, pour ainsi dire, à attendre qu'on leur apprenne à faire des folies. Avec le temps, ces choses extraordinaires deviennent si communes, qu'elles ne font plus fensation; c'est tout comme pour la laideur. N'y a-t-il pas des moments où mon vieux finge m'amuse? Hs font courts à la vérité, ces moments; mais que faire à cela? Tont le monde n'est pas né, comme toi, pour les grandes aventures. Voilà ce que c'est que de réunir la beauté, l'esprit & le courage. Je connois déjà tes talents; avec cela, tu m'étonnes encore. Allons pousse ta pointe, je te servirai de mon mieux. Tes intérêts sont les miens. J'ai copié avec soin la lettre dont tu m'as envoyé le modele ; je la fais mettre à la poste de Tours par une occasion sûre. Je ne l'ai point voulu mettre à notre H 2

(92)

poste d'ici près, l'éloignement de Tours, la grandeur de la ville, tout cela dépaisera mieux le lecteur. Cette lettre t'arrivera sûrement jeudi à midi, fais sur cela tes arrangements. J'espere que tu m'apprendras l'effet de ce petit manege. Je voudrois pourtant à ta place être sûre de quelque chose avant de quitter l'Opéra. Car enfin cette sœur, ce Valville, tous ces gens-là peuvent arrêter les progrès de la pasfion du Marquis. Songe donc ce que c'est pour lui que de t'épouser. Ne crains rien de ma part, je te le répete, je n'ai voulu rien dire à Bizac ; il est tout occupé de sa veuve; il en a déjà tiré plus de vingt mille francs : cela vaut mieux que la protection de la Roche. A propos de la Roche, une entrevue du Marquis avet lui eût démonté toutes tes batteries. Tu as prudemment prévu cet accidemt. Adieu, ma chere; n'oublieras-tu point ta pauvre Juliette quand tu seras madame la Marquise?



#### LETTRE X LIII.

De madame de Narton à Ferval.

A Varennes, 6 fevrier.

T Ous voyons clair à présent, Monfieur; mais cette clarté est affreuse. Pauvre madame de Saint-Sever! .... Que deviendroit-elle si elle savoit? .... Je me garderai bien de lui laisser entrevoir ce danger. Sa douleur trahiroit son secret; son mari acheveroit de tout perdre. Mettez tout en œuvre pour prévenir le triomphe du vice, & élevez-vous un peu au-desfus des scrupules de madame votre mere, que ie me ferois un devoir, en toute autre occasion, de respecter moi - même. Quelle témérité dans les projets de cette malheureuse Léonor! Vous ne pouvez prendre de plan fixe, les circonstances doivent vous déterminer : vous profiterez de tout, j'en suis bien fûre. Les plus chers intérêts d'une famille respectable sont dans vos mains.

Quel honneur à votre âge de mériter affez d'estime pour être chargé d'une assaire aussi délicate! Allez de temps en (94)

temps, je vous en supplie, consoler ma malheureuse amie. Je vous le répete, je ne lui manderai rien. Adieu, Monsieur; je n'oublierai jamais toute la reconnoissance que je dois à votre zele.

## LETTRE XLIV.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, 20 fevrier.

E n'ai point vu mon frere, ma chere amie, depuis ce qui s'est passe il y aura bientôt deux mois. J'ai su par ses gens qu'il ne voit plus personne. Il a été plus souvent qu'à l'ordinaire chez cette fille depuis huir jours. On ignore ce qui se passa hier entreux; mais le Marquis revint chez lui dans une agitation singuliere. Il a passé la nuit à se promener à grands pas duns sa cham-Bre ; il a écrir à Léonor ce matin ; la réponfe qu'il en a reçue l'a plongé dans le trouble; ses Domessiques difent que quand mon frere entra hier chez cette créature, elle étoit à de--mi étendue Air une chaise longue.

(95 ) dans un déshabillé galant, &c. L'efpece de désespoir qu'il ne put cacher à ses gens hier au soir, en sortant de chez elle, leur sit penser que Léonor étoit malade. Ils s'en sont informés. ce matin, sa Femme de chambre leur a dit qu'elle se portoit bien. S'il se pouvoit, ma chere, que quelque méfintelligence conduisît à une rupture !... Je n'ose m'en flatter.

Vous savez sans doute que mademoiselle de Saint-Albin vient d'épouser le Baron d'Orbi. Ce mariage a encore augmenté mes chagrins. Je n'ai pur m'empêcher de la regretter pour mon malheureux frere; mais it ne faut pluspenser qu'à le retirer de l'abyme où il est. Je suis bien reconnoissante des spins de M. de Ferval. Je crains un peu pourtant qu'il ne soit rebuté par les obstacles. Espere-t-il quelque suc-cès? Il est étonnant qu'il ne sache presque rien des démarches de monfrere: je les sais mieux que lui. D'après ce que vous me dites de sa mere & de fes sœurs, je vous trouve très heureuse d'être à portée de voir souvent cette charmante famille. Adieu, ma tendre amie; priez madame de Ferval: de se joindre à nous pour engager son

(96)
fils à ne point se lasser de nous servir.
Il est aimable, il a mille attentions pour moi; mais je crains qu'il ne suive pas cette affaire d'assez près. Ne communiquez point cette crainte à sa mere.

#### LETTRE XLV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 19 fevrier.

U finis donc, cruelle, par me défendre de te voir ? Malheureux que je suis! Eh! quel crime ai-je commis, que celui de t'aimer avec trop de violence? Mais peut-on t'aimer autrement? Tu me défends de te voir! Ah! si tu voulois reconnoître ainsi ma tendresse & mes soins, devois- tu, barbare, laisser croitre ma passion jusqu'à ce point terrible où je sens que je n'en fuis plus le maître? Peux-tu croire, adorable fille, que je t'aie manqué de respect? Non, ma chere. Hier dans cet instant fatal où l'emportement de mon amour...... ne vis-tu pas la honte, le repentir & l'accablement affreux où tes reproches me plongerent? J'adore

dore ta vertu, qui me met au déselpoir. Je té jure, par ce qu'il y a au monde de plus sacré, de ne jamais offenser cette pudeur respectable; mais laisse-moi jouir du seul bonheur qui me reste, de celui de te voir. Songe, ma divine amante, songe que mes jours en dépendent. Hélas! je t'ai tout lacrifié; tu as exigé ma rupture avec Valville, elle est faite. Je ne vois plus ma sœur, ma digne & tendre lœur! Que je suis malheureux! fatale passion! liens terribles! Pardonne, pardonne, chere Léonor, cer amour peut faire encore le charme de ma vie; daigne m'aimer, me revoir, joublierai le reste du monde. Eh! que peut-il pour mon bonheur?

#### LETTRE X L V L

De Léonor au Marquis,

A Paris, 20 fevrier.

(98) dis & ce sera aussi la derniere. Je sie vous verrai plus; c'est un grand sacrifice, mais je le dois à la vertu. Après cette malheureuse épreuve, puis-je, sans une témérité criminelle, compter sur la retenue que vous me promettez? Elle cst impossible; croyez; mon cher Marquis, croyez qu'il m'en coûte de vous éloigner de moi, d'arracher de mon cœur .... Oubliez cet amour fatal; étouffez cette passion dangereuse; vivez heureux, & songez, fi je vous fus chere, que l'honneur est le seul bien qui me reste; ne me l'enviez pas. Reprenez tous vos dons, je ne puis en garder aucun; mais mon cœur en conservera la plus vive reconnoissance. Un rayon de lumiere éclaire mon ame.... Ne vous informez point de ce que je vais devenir. Je quitte l'Opéra; que je ne l'ai-je quitté plutôt! Enveloppée dans mon innocence & dans mon obscurité; sans fortune, mais fans remords, je subfisterai par mon travail, sans avoir besoir. des perfides présents des hommes. La difficulté que je trouverai peutêtre à contracter l'habitude d'une vie obscure & laborieuse, fera une premiere expiation des fautes que l'état où l'on m'avoit mile m'a pu faire commettre. Ma conscience est pure, laissez-moi bannir de mon cœur une image trop chérie; remportez sur le vôtre un pareil triomphe. Adieu.

### LETTRE XLVII.

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris, 20 fevrier.

l'Ai su , Madame, que le Marquis étoit sorti hier au soir de chez Léonor avec l'air du désespoir. J'ai tant fait que j'ai vu Marton aujourd'hui. pour savoir s'il y avoit lieu d'augurer une rupture, & quelle étoit la cause du chagrin du Marquis. Voici ce que j'ai appris de cette fille. Depuis l'événement du secrétaire ouvert, m'at-elle dit. M. de Roselle est venu bien plus souvent; il passoit presque tous les jours avec Mademoiselle: il me semble que son amour a redoublé; de son côté elle ne m'a jamais paru si jolie. Elle a pris beaucoup plus de soin encore de sa parure; nous n'en finissons pas: un mouchoir à mettre étoit une affaire d'un gros quart-d'heure. Il falloit

des façons .... mis très-modestement d'un côté, dérangé de l'autre comme par hazard; il n'étoit jamais assez bien. D'autres fois on remettoit à faire sa toilette à l'heure où M. le Marquis arriveroit. C'étoit alors des minauderies, des mal-adresses méditées, qui, attendez que je m'en souvienne, qui donnoient à la volupté même les charmes de la modestie. J'ai retenu cette phrase de M. de Roselle. Il l'a dite à l'occasion d'un mantelet qui tomba hier matin. Je savois le désordre de l'habillement de Mademoiselle, j'étois derriere sa chaise, je m'aperçus que par sa mapiere d'être assise sur le bas de ce mantelet, qui n'étoit pas noué, il alloit glisfer, & la livrer en désordre aux regards du Marquis: je voulus le relever tout doucement, & le remettre sur ses épaules; elle s'en apperçut, & se retournant avec vivacité, tandis que je le tenois, elle le sit tomber tout-à-fait. Il me resta dans la main; elle se leva, dir que cela étoit horrible, parut vouloir fe cacher modestement avec ses mains; mais leur laissa faire bien mal leur office, chercha beaucoup des yeux quelque mouchoir. J'avois beau lui présenter ce mantelet, elle me grondoit. En-

fin revenant comme d'une distraction ? eh! mon Dieu, dit-elle! j'en cherche un autre, rendez-moi done celui-là: & tâchez d'être plus adroite. Je vous affure, Monsieur, a continué Marton qu'elle le sit exprés, & que cela étoit prémédité. Le Marquis la regardoit pendant ce désordre avec des yeux.... Elle se plaignit ensuite de mal à la tête, & dit qu'elle avoit besoin de repos: le Marquis sortit; elle sit alors une toilette recherchée, dans le négligé le plus galant. Une coëffure agréable, renouée d'un ruban couleur de rose, un manteau de lie de dentelle. doublé de taffetas couleur de rose aussi, un jupponassorti, un corset appétissant, qui marque la taille sans avoir l'air de la serrer.... Elle étoit jolie comme l'amour, c'étoit la plus belle brune du monde: jamais ses grands yeux noirs n'ont été plus brillants que dans l'air de langueur que je lui vis prendre devant son miroir. Cet ajustement relevoit l'éclat de son tein & la beauté de ses sourcils. Un air de tendresse, répandu sur sa physionomie, la rendois charmante. Je ne sais si vous connoissez son souris. Une très-belle jambe paroissoit avec avantage dans cet ha-

billement. Cette toilete dura très-longà temps; quand elle fut faite, Mademoifelle se pencha sur un lit de repos, appuyée sur une pile de carreaux; ses bras & ses mains n'ont jamais paru avec tant de graces que dans cette attitude. Elle fit fermer les rideaux des fenêtres & je sortis. Le Marquis ne tardaspas à rentrer. Je ne sais ce qui se passa; mais tout-à-coup j'entendis sonner à coups redoublés; j'arrive, je trouve le Marquis à ses pieds dans une espece de suffocation & d'égarement. Elle me dit de rester dans l'antichambre ; je l'entendis se lever, & dire au Marquis de sortir; au reste je ne sais quelle fut leur conversation. Elle parloit d'outrages, de surprises; le Marquis étouffoit : je n'entendis que ses sanglots. Il sortit au bout d'un quart-d'heure. En passant dans l'antichambre, il avoit son mouchoir sur ses yeux; je l'entendis prononcer, en levant un bras en haut, & en étendant sa main : malheureux que je suis! Est-il possible! Il partit. Mamaîtresse me parut fort intriguée, fort inquiete : elle écrivit une lettre ; ce que je sais bien certainement, c'est qu'elle a quitté l'Opéra d'aujourd'hui; c'est une chose très-sûre. M. le Mar-

quis a envoyé chez elle ce matin; elle étoit dans son cabinet. Je l'ai considérée dans le moment où elle lisoit sa lettre, sans qu'elle me vît; elle a seconé la tête deux ou trois fois pendant cette lecture, avec un air agité; elle a dit, en achevant : oh! il faudra qu'il y vienne; il y viendra. Elle a relu cette lettre, & & m'a demandé son écritoire. Elle a été long-temps à faire réponse, très-longtemps. Je crois même qu'elle a recommencé plusieurs fois sa lettre. Enfin elle l'a envoyée. Voilà, Monfieur, tout ce que je sais de cette aventure. Je ne suis pas assez sotte pour ne pas bien voir que...... Allez, allez, elle ne fait rien sans y songer. Et le mal de tête d'hier, & la toilette..... Marton, après cette longue histoire, entamoit un commentaire qu'elle jugeoit très-propre à m'éclairer. J'ai arrêté son verbiage par des preuves solides de ma satisfaction & de ma reconnoissance, comme j'avois fait pour l'engager à parler. Oh! Monfieur, m'a-t-elle dit en me remerciant, vous me trouverez toujours une fille d'honneur; je ne sais ce que c'est que de tromper personne. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qui résulteroit de cette aventure, dont vous

voyez le fond.

Avouons que cette Léonor est une adroite créature. Le Marquis me fait une extrême pitié. Je crains...... Je verrai Juliette un de ces jours, elle doit venir incessamment ici. J'ai su que ce Bizac est une espece de Chevalier d'industrie, d'une figure agréable. Léonor l'a favorisé, uniquement parce qu'elle l'a aimé. Il n'avoit pas le premier sou; elle le présenta à la Roche comme son parent; il lui donna un petit emploi, qu'il lui a ôté depuis sa rupture avec elle. Ce petit homme s'est fait aimer d'une vieille folle qu'il ruine; c'est toujours un des meisseurs amis de Léonor. Mais Juliette seule est fa confidente. Vous voyez, Madame, qu'on ne peut être mieux informé. Je n'ai point tenté de voir le Marquis aujourd'hui; à quoi bon? Je suis fûr qu'il est plus passionné que jamais. Je tâche de rassurer madame de Saint-Sever, & je lui cache tout ce qui pourroit redoubler son chagrin; sa tendresse & son inquiétude touchent. C'est une femme vraiment estimable. Il ne manque à son mari qu'un peu de discrétion &... d'esprit, pour

(105) Etre un très-galant homme; mais ie le redoute extrêmement dans cette affaire. Adieu, Madame, j'espere toujours que vous n'aurez pas à vous reprocher la confiance dont vous m'avez honoré.

#### LETTRE XLVIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 22 fevrier.

Uel monfire assez barbare pourroit résister à tant de traits? Je rougirois de moi fi je n'étois pas vaincu. Fille adorable, je te suis cher! C'est pour moi que tu as dédaigné le fort le plus heureux! C'est pour mor? Et je pourrois te voir plongée dans la misere! Ce seroit-là le prix !..... Ta vertu plus forte que ton amour me bannit à jamais..... Je l'ai trop mérité. Léonor, ma Léonor, daigne oublier... Que le don de ma main répare mes coupables transports; daigne l'accepter; fais le charme de ma vie... Des nœuds secrets, mais légitimes, scellepont l'union de nos cœurs: vertueux dans le sein des plaisirs, nous jouirons

( 106 )

du bonheur le plus pur ... Pardonne, chere amante, les précautions que je dois à mon nom, à ma famille, aux préjugés. Malheureux préjugés! eux seuls m'ont retenu... Que ne puis-je t'avouer pour mon épouse à la face de l'univers !... Et ce seroit le plus beau triomphe de la vertu; mais les hommages & la tendresse de ton époux te tiendront lieu du rang & des honneurs qui te seroient dûs...Je suis dans une agitation affreuse; ma Léonor, ne me fera-t-il pas permis aujourd'hui de te voir?... Je ne te parle point du sort que je t'assurerai; j'offenserois ta délicatesse. O! ma chere, ta vertu, ta beauté, mon amour, mon respect & ma reconnoissance, voilà tes droits; pourrois je jamais remplir toute l'étendue des dévoirs qu'ils m'imposent?



# LETTREXLIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 23 fevrier.

E sens, comme je le dois, mon J cher Marquis, le prix immense du facrifice que vous me voulez faire. La reconnoissance pénetre mon cœur, mais elle ne l'avengle pas. Je ne puis acceptet votre offre généreuse; je vous dois ce refus. Le sort, trop cruel peut-être, ne m'a point fait naître pour vous. Vous ne pourriez jamais, je le sens, avouer un pareil mariage. La distance qui est entre nous, l'état que j'avois eu le malheur d'embrasser, tout enfin s'y oppose. Eh! comment s'exposer aux dangers inévitables d'une union secrete? Ah! cher Marquis, je préfere l'indigence, la misere même, à l'humiliation. Celle que j'éprouverois, de sentir qu'en moi l'on mépriseroit votre femme, me feroit affreuse; le secret que vous seriez forcé de garder autoriseroit ce mépris. Vous prouveriez que vous auriez à rougir de pa(.108)

reils nœuds; mon avilissement rejailliroit fur vous. Vos parents, vos amis, le public, ignorant ou feignant d'ignorer ce mariage, vous lanceroient des traits d'autant plus piquants que vous n'auriez point d'arme pour les repousfer. Quelle amertume sur votre vie & sur la mienne! Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Renonces, mon cher Marquis, à des projets impossibles; oubliez cer amour fatal, effacez en jusqu'au souvenir ; ne nous voyons jamais. Ja-mais! l'ai-je Bien pu prononcer ? Sort cruel . . . . Je ne mériterois pas les sentiments dont vous m'honorez, si je n'agissois pas ainsi. Quelle dignité vous me donnez à mes propres regards! Je dois refpecter en mor la femme que le Marquis de Roselle a daigné élèver jusqu'à lui. Quel encouragement à la vertu! Adieu pour la derniere fois.



#### LETTRE L.

### Du Marquis à Léonor.

### A Paris, 24 fevrior.

Uoi! barbare, tu peux... Il y va de ma vie.... Je succombe .... Quelles suites effrayantes peuxtu donc envisager? Ma sortune est à tes pieds: je s'assure par mon mariage les deux tiers de mon bien. Ah! tu sais s'il est en mon pouvoir de faire plus... Malheureux que je suis!... Léonor, est-ce bien toi qui as pu tout à l'heure me désendre l'entrée de ta maison? .... Que deviens-je? tout à la fois surieux & soible..., vil jouet des passions & des préjugés... Quel état, juste Ciel! Ah! Léonor; au nom de ta vertu même, sauve-moi du désespoir.

# LETTRELL

### De Léonor au Marquis.

A Paris, 24 fevrier.

C'En est fait, mon cher Roselle, dussé-je en mourir de douteur, dustiez-vous me hair, ma résolution est prise. Souffrez que je vous donne un exemple de courage. Je n'accepterai jamais la main d'un homme qui rougiroit d'être à moi. Je trouve la misere, la mort même, moins affreuse que cet avilissement. Ne vous prenez qu'au fort des malheurs qui nous accablent. Si j'étois née .... Ecartez même jusqu'à cette supposition. Bannissez jusqu'à mon image; vous ne me reverrez plus. Je suis morre pour vous, & vous vivrez éternellement dans mon cœur .... Qu'aije dit! malheureuse! Si vous m'avez trouvé quelques vertus, si je me suis rendue digne de votre estirespectez des malheurs que vous avez causés. Cessez de vouloir

(111)

troubler mon repos. Je respecte le vôtre .... N'attendez point d'autre réponse. L'adversité m'à rendue forte, imitez-moi. Eh! quelle comparaison de votre sort au mien! Votre rang, votre fortune, votre âge, tout vous annonce l'avenir le plus brillant; & moi, sans ressources, sans biens .... Je ne veux point vous présenter ce tableau. Adieu, cher & trop tendre Marquis. Je ne vous écrirai plus ; je craindrois pour moi-même un attendrissement que je dois combattre. Malheureuse que je suis! Le pourrai-je? Pour vous, l'honneur que vous aurez d'avoir vaincu votre passion, d'avoir su respecter vos devoirs, d'avoir sacrifié à votre nom ce que vous croyiez votre bonheur; cet honneur que tant d'efforts vous assurent, vous dédommagera bientôt du sacrifice.



### LETTRE LIL

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, 28 fevrier.

On frere est très-mal, ma chere amie; on craint pour sa vie.... Je viens de le voir.... Grand Dieu! soutenez-moi.... Je succombe, ma chere. M. de Ferval vous donnera de nos nouvelles.

#### LETTRE LIIL

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris, 2 mars.

Vous savez déjà, Madame, l'extrêmité où s'est trouvé notre cher Roselle. Léonor, quatre jours après la scene dont je vous ai parlé, lui sit resuser sa porte. Il revint sussoqué; il lui écrivit. La réponse qu'il reçut d'elle ( je n'en sais pas le sujet) acheva de le désespérer. Il tomba sans connoissance, tout son sang porté à la tête

tête & le col enflé. Malgré la saignée. qu'on lui fit sur le champ, une fievre ardente le retient au lit depuis trois jours; on l'a déjà saigné quatre fois. Hier matin il eut un accès violent. Il nomme Léonor à chaque instant dans fon transport; il croit la voir, lui parler; il prend pour elle tout ce qui approche de lui. Ces redoublements sont longs. Je retournai hier au soir chez lui, je le trouvai plus tranquille; l'accès étoit passé, il n'avoit presque pas de fievre; mais son abattement étoit affreux : j'en fus pénétré. Je vis des larmes rouler dans ses yeux. Je m'approchai, il me remercia des preuves que je lui donnois de mon amitié; il me pria de continuer à venir chaque jour, & de ne pas l'abandonner. Je lui promis que je ne le quitterois point. Je saisis ce moment pour lui parler de sa sœur. Ne voudriezvous pas la voir, lui dis je ? Il soupira tristement, & se cacha le visage dans ses convertures. J'allai avertir tout de suite madame de Saint-Sever de la maladie de son frère, mais avec tout les ménagements que je pus garder. Elle partit dans le même instant pour Faller voir. Ils se regarderent avec at-I. Partie.

tendrissement, pleurerent l'un & l'autre, & ne se dirent presque rien. Le Médecin craignit que l'émotion causée au malade par cette entrevue n'ent des suites fâcheuses, il sit retirer la pauvre madame de Saint-Sever. Elle est revenue-ce matin; elle a été spectatrice du transport de son frere. Il ne l'a reconnue qu'à la fin de ce terrible accès. Elle ne veut point le quitter. Il est un peu mieux ce soir. Je vous en donnerai des nouvelles chaque jour.

3 mars.

Il a encore été très-mal cette nuit. Madame de Saint-Sever, après avoir demandé au Médecin ce qu'il auguroit, a cru devoir elle-même faire songer son frere à se préparer à la mort; cette digne sœur, rassemblant toutes ses forces, s'est approchée du lit à la fin de l'accès, & lui a pris la main. Je suis bien mal, je crois, ma sœur, a-t-il dit. Votre état n'est pas désespéré, mon frere, il s'en faut bien; votre jeunesse, la bonté de votre tempérament, sont de grandes ressources. Mais votre maladie est dangereuse, elle peut changer, d'un moment à l'autre; le moindre trouble, la moindre agita-

(119)
tion.... J'en ai beaucoup, ma sœur; je ne suis pas tranquille. Une entiere soumission aux volontés de l'Etre suprême, mon frere, une grande con-fiance en sa bonté, une conscience pure.... La mienne ne me reproche que des foiblessess.... Mais, ma fœur, croyez-vous?... Je crois, mon cher ami, que Dieu vous rendra à nos vœux; mais que ce n'est qu'en hui que vous trouverez cette tranquil-lité dont vous avez besoin. Vous n'êtes point mourant, mais vous êtes malade. Ah! je ne regretterois point la vie... Il faut, mon frere, savoir la quitter avec force quand Dieu l'ordonne. Cette parfaite résignation aux décrets de la Providence est nécesfaire; un Chrétien doit l'avoir. Ah ! ma sœur, d'autres causes.... Ne vous occupez que des choses du Ciel, mon cher ami; détournez vos regards de tous autres objets. Eh! le puis-je? Oui, vous le pourrez avec le secours d'en-haut. Transportez-vous dans un monde nouveau. Ma sœur, croyezvous que je meure? Le croyez-vous? Répondez-moi. J'espere que vous ne mourrez pas; mais Dieu le sait. Suis-je en danger? Yous y avez été, yous K 2

y pouvez retomber encore. La voloni té de Dieu soit faite; mais j'ai beaucoup de choses à arranger. Je vous prie.... Ma sœur, vous serez mon exécutrice; c'est à vous que je confierai mes volontés. Ah! mon cher ami, kespere... oui... le Ciel me préservera du malheur de les exécuter; comptez.... J'y compte. Une: soiblesse, qui lui ôta la connoissance, interrompit leur entretien. Il fut trèsmal. U revint à lui, peu à peu au bout d'une demi-heure; mais, dans un assoumissement & un accablement extrêmes. Madame de Saint-Sever ferma ses rideaux, & a passé le reste de la nuit à fon chever, fans lui parler. Il a dormi deux heures; le redoublement a été bien moindre. Ce matin les Médecins le trouvent beaucoup mieux. Je n'ai pu m'empêcher de dire à madame de Saint-Sever combien je l'avois admirée. Hélas ! Monsieur, m'a-t elle dit, qu'il en coûte dans ces terribles occasions! Mais peut-on se resuser à ces triftes devoirs ? C'étoit à moi de préparer mon frere; des annonces faites avec plus. d'appareil l'auroient effrayé, il se seroit cru mort; & cet effroi, joint à la foiblesse que lui donne

sarmaladie, n'auroit servi qu'à abattre son ame, au lieu de la soutenir. On ne peut trop tôt faire songer un malade à recourir à Dieu : mais il faut éviten de lui donner des terreurs, aussi pernicieuses peut-être pour l'ame que poun le corps. Il faut le préparer, lui faire favoir son état : mais c'est à des amis chéris à se charger de lui dire cette effrayante vérité; la tendresse & la con-- fiance sont-elles jamais aussi nécessaires? Le Marquis a voulu à la fin de son accès parler d'affaire à sa sœur. & mettre ordre à sa conscience. Vous ôtes mieux, a-t-elle dit, il vous faux du repos; tranquillisez-vous, mon cher, n'appréhendez rien, je suis toujours. auprès de vous. Si je retombois en danger... Je m'en appercevrois, mon ami, & je vous en avertirois. Vousme le promettez? Oui, je vous le promets. J'aurois un legs confidérable à faire. Mon frere peut-il écrire sans danger, Monsieur, a-t-elle dit au Médecin? Il a répondu qu'il seroit trèsimprudent, de lui permettre cette agitation. Hé bien, a dit Roselle, je vous. dirai... si je meurs... je n'ai pas besoin de testament avec vous... Mais M. de. Saint-Sever? Je vous réponds de luis

comme de moi. Mais peut-être, ma fœur, l'objet de ma générosité ne vous en paroîtra pas digne. Ah! mon frere, si j'étois assez malheureuse pour avoir ce triste devoir à remplir, ce ne seroit point l'objet de vos dons, quel qu'il sut, que je verrois, ce seroit vous. Je saurois respecter.... Elle n'a pu retenir ses larmes, ni étousser ses sanglots. Le Marquis, levant avec peine la tête, l'a regardée dans cet état. Il lui a ferré tendrement la main: ils ont cessé de parler; & peu à peu il s'est assoup. J'ai engagé madame de Saint-Sever à prositer de cet intervalle pour prendre un peu de repos.

4 mars.

Le mieux continue; le Médecin espere beaucoup. La fievre diminue; le sommeil d'hier sut suivi d'un réveil doux. Le redoublement de cette nuit s'est pourtant encore fait sentir; mais le transport n'a pas été si violent. Il nomme toujours Léonor; je n'ai pu distinguer que ce mot, & ceux-ci: la religion, l'honneur, l'amour; quelquesois, ma sœur... ma chere sœur... pardonnez... la veru... Il s'agitoit beaucoup en prononçant ces

paroles. L'accès n'a pas duré. Il a été fort tranquille ce matin. M. de Saint-Sever ne bouge pas de l'antichambre. Il veut absolument entrer: mais comme nous craignons tout ce qui pourroit causer quelques émotions au malade, & qu'il n'a pas revu son beau-frere depuis ce qui se passa entr'eux il y a six semaines, nous n'avons encore ofé l'introduire; c'est même un surcroit d'embarras pour sa femme & pour moi. Elle soutient toute cette fatigue avec une force & un courage étonnant; elle est exactement la garde de son frere.

« mars.

Ne vous l'ai-je pas toujours dit, Madame, que M. de Saint-Sever ne favoit que déranger & faire mal en voulant faire bien? Le malade avoit passé une assez bonne nuit; le redoublement a été plus court & moins violent que celui d'hier. Le Marquis dormoit profondément ce matin à huit heures. Madame de Saint-Sever & moi nous dormions aussi dans tout l'accablement où jettent plusieurs nuits de veille. M. de Saint-Sever a profité de ce moment de liberté pour entrer. Il a écarté les gens , s'est jetté

à corps perdu sur le pauvre Roselle, qu'il a réveillé en surfaut. Eh! bons jour, mon ami; est ce que tu ne voudrois plus me voir? Je t'aime comme mon fils... Il pleuroit. Le Marquis, tout étonné, ne savoit qui lui parloit; le bruit que nous avons entendu nous a fait accourrir. Quoi! Monfieur - l'auriez-vous éveillé, a dit madame de Saint-Sever? Est ce qu'il dormoit? Eh! fans doute. Je suis fâché d'avoir simal pris mon temps; aussi pourquoi: m'avez-vous empêché d'entrer dans d'autres moments? Mon enfant, a-t-il dit au Marquis, ne me sais pas mauvais gré; je n'y pouvois tenir davantage. Je vous remercie de votre amitié, a répondu le malade. Tu me parois bien foible. On te gouverne mal-Si tu voulois t'en fier à moi.... de bons. restaurants, de vieux vin de Bourgogne...... Que proposez vous, mon cher, a dit la Comtesse? la fievre. n'est point encore passée..... Je ne propose rien, mais..... Enfin, tu as été bien mal, on t'a cru mort; ma foi je l'ai pensé aussi : voilà une terrible secousse, mon ami. Hé bien, feronsnous encore des folies? L'ai sur le coeur que tu m'aies su mauvais gré ...... Petit.

Petit mutin, que je t'embrasse encore. Les fignes que lui faisoit madame de Saint-Sever pour l'empêcher de pousser trop loin cette conversation n'auroient pu l'arrêter. L'arrivée du Médecin l'a seule interrompu. Seroitil plus mal, a-t-il demandé en entrant, effravé sans doute de nous voir tous auprès du lit? Il a trouvé un peu d'émotion au malade, & l'auroit jugé moins bien s'il n'avoit appris l'évene-ment de son réveil. Il nous a fait retirer tous. M. de Saint-Sever prétend que c'est un ignorant, & vouloit nous amener deux ou trois Charlatans qu'il protege. Sa femme l'a prié de laisser faire le Médecin ordinaire. Le Comte s'en est allé, en disant que, puisqu'où. ne vouloit pas l'en croire, il ne s'en mêleroit plus. Roselle a réellement été beaucoup moins tranquille depuis ce réveil. Le redoublement a été plus fort; il est mieux à présent : l'accès est fini, mais l'accablement est toujours extrêmé.

6 mars.

Nous n'avons plus, graces au Ciel, à craindre pour sa vie; il n'a plus de fievre; une petite émotion, cette nuit; ... L. Partie.

( 122 ) a seule marqué l'heure de l'accès. Le Médecin assure que c'est le dernier: mais je crois que la convalescence sera longue. Sa langeur, sa mélancolie ne font qu'augmenter. Il a fait appeller son Valet de chambre tantôt. Il a voulu qu'on le laissat seul. J'ai su que c'étoit pour demander si Léonor avoit été instruite de son danger. On lui a dit que Marton étoit venue tous les jours; il a recommandé qu'on la luifit parler. Je saurai ce qu'il lui di-

Elle vient d'arriver ; il l'a vue : nous nous sommes retirés à sa priere. Voici ce que Marton m'a répété. » Je ne » puis écrire à votre maîtresse; mais » dites-lui que j'ai bien expié ........ » qu'elle seule m'attache à la vie, & » que si je reviens..... Priez-la de m'é-» crire une ligne, un mot...... Elle » ne voudroit pas me venir voir?..... » Au moins qu'elle m'écrive. Adieu, Marton. " De profonds soupirs ont interrompu souvent ce discours. Il m'a paru extrêmement rêveur depuis ce moment, nous avons été deux heures auprès de lui sans qu'il nous ait rien dit. A la fin . s'adressant à madame de Saint Sever, il lui a demandé:

si elle n'étoit pas excédée. Elle l'a voulu rassurer. Reposez-vous, ma sœur, ie vous en conjure; je ne suis plus en danger, retournez cette nuit chez vous. Mais continuez-moi vos soins pendant le jour. Elle vouloit rester encore, mais il l'a priée avec instance de s'aller reposer. Il a exigé la même chose de moi. Nous allons le quitter ce soir. Je ne vous écrirai plus chaque jour comme j'ai fait jusqu'ici; mais je vous informerai de tout ce qui pourra vous intéresser, & sur-tout des progrès de la guérison. Adieu, Madame; la reconnoissance de madame de Saint-Sever me confond; de grace ne me parlez plus de la vôtre.

# LETTRE LIV.

De M. de Ferval à madame de Narton.

A' Paris, 8 mars.

L danger, Madame; depuis trois jours la fievre a cessé, les Médecins le trouvent dans la meilleure convalescence; mais son esprit & son cœur ne sont pas guéris. Madame de Saint-

(124) Sever passe encore les journées entieres auprès de lui. Il me paroît rêveur, triste & contraint. Je crois que son ame est déchirée par quelque violent combat. Je tremble d'en avoir deviné la cause. Il regarde sa sœur de temps en temps ; il soupire & baisse les yeux, D'autres fois il s'agite. Il s'anime par ses réflexions; & au mouvement de ses levres je juge qu'il parle seul. Nous ne pouvons le retirer de ses profondes réveries. Je sais qu'il a reçu ce matin un billet de Léonor. Il l'a relu bien des fois, & l'a mis sous son chevet. Je l'ai trouvé moins triste depuis, mais plus distrait encore. Ne soyez pas inquiete de sa santé, Madame ; je suis moi-même pleinement rassuré. Les soins que j'ai eu le bonheur de lui rendre m'en ont, je crois, fait un ami fincere, & je sens qu'ils m'ont attaché plus fortement à lui.



### LETTRE LV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 8 mars.

Uelle épreuve pour ma tendresse , mon cher Marquis! Ah! je n'aurois pu vous survivre. Je me suis presque reproché des résolutions... un sacrifice. La vertu, l'honneur devroient-ils donc causer des remords?... l'ai tremblé pour votre vie. Le Ciel vous l'a rendue, puisse-t-elle être fortunée! Vous savez s'il m'est possible de vous aller voir. Ecartez ce désir, cher Roselle: songez à quel combat vous me livrez. Adieu. Si vous vivez, si vous êtes steureux, je ne serai pas tout-à-fait malheureuse.

#### LETTRE LVI.

Du Marquis a Léonor.

A Paris, II mars.

J'Étois encore si foible il y a trois jours, que je ne te pus répondre, L 3

chere & tendre amie. Je profite du premier instant où je puis tenir la plume pour te remercier. L'aspect horrible de la mort m'a fait voir tous les objets dans leur vrai point de vue... Dans ces moments les préjugés disparoissent, l'orgueil s'anéantit. Je ne livrerai plus de combats à ta vertu, je brûle de te voir; mais la bienséance exige que tu ne viennes pas... Adieu, chere idole de mon ame, chere moitié de moi-même. L'accablement où je suis encore ne me permet pas de me livrer plus long-temps au plaisir de t'écrire.

#### LETTRE LVII.

De M. de Ferval à madame de Narton

A Paris, 15 mars.

Ly a quatre jours, Madame; ses forces reviennent. Valville est venu tantôt à sa porte. Le Marquis m'a prié de faire ensorte qu'il n'entrât point. Je suis descendu, & je lui ai dit que Roselle ne recevoit encore personne. Il ne m'en a point paru persuade;

mais il a pris ce refus en souriant. Je ne sais point me facher contre un frénétique, m'a-t-il dit; je vois que son cerveau est entrepris; quelle extravagance! Il m'a demandé si le Marquis n'étoit pas toujours passionné pour Léonor. Je lui ai dit que je n'étois point son confident; mais que je ne croyois pas que son amour fût ralenti, & que j'en avois un véritable chagrin. Il est honteux que cette fantaisse dure si long temps, a-t-il dit; j'en rougis pour lui, cela est d'une sottise .... Adieu, Monsieur, j'attendrai que cette folie soit passée pour le revoir ; je ne sais point forcer les barrieres. D'ailleurs, la chambre d'un malade est un lieu de sup-plice pour moi. Il n'est plus en danger, cela me suffit. Je crois, Madame, que cet homme doit avoir le cœur dur. J'ai trouvé en entrant madame de Saint Sever seule avec son frere. Il avoit l'air tendre & fort agité. J'ai, m'a-t-il dit, mon cher Ferval, des affaires importantes à communiquer à ma sœur; permettez-vous? .... Jevous laisse, ai-je dit, & je suis sorti. Je ne sais point ce qu'il vouloit lui dire; mais je crains ce que je n'ose

(128) même penser. Vous le saurez par madame de Saint-Sever.

### LETTRE LVIIL

De madame de Saine - Sever à madame de Narton.

A Paris, 17 mars.

H! ma secourable amie, quelle scene j'ai à vous décrire; je ne sais si j'en aurai la force, mon ame s'est épuisée dans la crise; elle est encore dans la vive agitation qui suecede à de violents efforts. Je tâcherai pourtant de reprendre mes esprits..... Que j'ai besoin de me fortisser contre ma tendresse & ma compassion pour un frere malheureux.

Nous étions restés seuls le Marquis & moi; il me paroissoit en être bien aise. Je démêlai dans ses regards & dans son embarras qu'il avoit quelque chose à me dire; il n'osoit : des témoignages de ma tendresse aiderent sa confiance & ouvrirent son cœur. C'est une sœur bonne & généreuse que j'embrasse, dit il en jettant ses bras autour de mon col, elle daignera m'é-

couter, je l'espere, & je l'en supplie. Je lui répondis par des caresses assectueuses. J'ai recouvré ma santé, continua-t-il; mais la cause de mon mal n'est pas détruite : elle est dans le fond de mon coeur. J'aime, ce seul mot vous rendra raison de toute ma conduite passée envers vous. Je vous l'ai caché, tant qu'en le découvrant je n'aurois fait que vous accabler de mes peines, & que je me fuis flatté de mettre des bornes à ma passion. Aujourd'hui qu'elle m'a conduit aux portes du tombeau, & qu'il n'est peutêtre qu'un moyen de me rendre à la vie, je dois vous exprimer l'excès de mon amour, pour intéresser votre tendresse. Ah! si je vous parlois des maux que j'ai soufferts! Vous pouvez en juger, ma sœur, par l'état où vous m'avez vu, & dont vos soins généreux viennent de me tirer; achevez votre ouvrage, & permettez que je cesse d'être malheureux, & que je vive encore pour vous. Moi, mon frere! La moitié de m'a vie est à vous, si elle peut contribuer à voire bonheur. La personne que vous aimez est-elle digne de vous ?..... Oui, ma sœur, elle est honnête & vertueuse: l'honnête-

(130) té & la vertu sont les seuses distino tions des ames; avec de tels sentiments elles sont toutes égales, & næ turellement unies. Sur le théatre, ou sur le trône, elles méritent également I hommage de nos cœurs. L'état avilissant auquel le sort a condamné ma Léonor .... Léonor ! O ! mon frere! Hélas! ma sœur, c'est un malheur pour elle que son état; ce n'est pas un crime, ce n'est pas même un en-

gagement au crime.

Quoique prévenue, je n'avois pu m'empêcher de me récrier au nom de Léonor. Cependant pour ne pas rebuter mon frere, je composai mon visage, & je lui dis, d'un air assez tranquille, que le choix seul d'un tel état étoit un titre suffisant de condamnation. Comment, en effet, peuton croire honnête une fille qui prostitue volontairement son nom à la honte? La vertu se tient enveloppée dans l'honneur; & lors même qu'une femme vient de la bannir de son cœur, elle tâche d'en conserver les apparences; il n'y a que le vice qui puisse embrasser par choix l'infamie. Eh! savez-vous, ma sœur, savez-vous comment elle a été réduite à cette extrê-

mité, m'a-t-il dit i il ne faut pas se hâter de juger les malheureux. Respectons les, leurs fautes ne sont souvent que de nouveaux malheurs involontaires. L'indigence les traîne au premier asyle qui se présente; & si, quand ils s'apperçoivent de ce qu'ils ont perdu dans l'opinion publique, ils se renferment dans la vertu qui leur reste, ne méritent-ils pas toute notre indulgence, toute notre compassion? Plaignons-les, plaignonsles, ma sœur, pleurons sur eux avant de les juger...... Je fais, mon frere, qu'envers les malheureux l'indulgence est justice; mais ne vous laissez point abuser par votre sensibilité. Pouvez-vous croire que, si votre Léonor eut été vertueuse, l'Opéra eût été pour elle une ressoure, son unique ressource? La vertu embrassera la misere pour s'affranchir de la honte; elle n'aura point recours à la honte pour fe soustraire à la misere. Léonor pouvoit vivre du travail de ses mains, de ses services, des biensaits des ames charitables. La servitude choisie par besoin eût offert du moins en elle une misere respectable; en présérant l'Opéra, son cœur s'étoit livré d'a-

vance à la corruption & au crime? Pourroient-elles vivre du seul produis de leurs talents, sans celui de leurs charmes ces malheureuses, qui souvent n'ont pour elles que leur beauté, & qui fondent leurs projets de fortune sur les passions dérèglées qu'elles allument? Mais quand leurs intentions seroient pures, continuellement attirées au crime par tous les enchan-rements imaginables de la séduction, est-il possible qu'elles se tiennent attachées à la vertu, qui ne leur offre que des privations & des peines ? Celle qui sera capable d'un attachement si courageux, sera forcée, par sa vertu même, de s'éloigner du danger si pressant de la perdre .... quoi, s'écria-t-il avec l'air d'un homme qui fait effort pour se contenir! il ne pourroit y avoir une fille d'Opéra vermeuse? Le Public, Madame, le Public, qui est méchant & injuste, qui flétrit ces filles avant que leur conduite les ait déshonorées, le Public en nomme!..... Ne nous échaussons pas, lui dis-je, il n'y auroit plus moyen de raisonner; nous oublierions bientôt que nous sommes kere & soeur, & nous laisserions-la ( 133 )

notre objet. Permettez-moi donc de vous dire qu'en général les Actrices qui passent pour honnêtes ne sont pent-être que les plus décentes; que s'il en est qui obtiennent de justes égards, ce seront des filles à talents, qui n'ayant fait que céder à l'impulsion du génie & au défir de se distinguer, pourront ne s'occuper qu'à mériter les suffrages du Public & la confidération flatteuse attachée aux grands succès. Mais il me semble, ( ne vous en offensez point, mon frere,) il me semble que Léonor n'est nommée ni parmi les Actrices que l'on admire, ni parmi celles que l'on ménage . . . Que m'importe, ma sœur, l'opinion publique, si je me suis assuré qu'elle est injuste? Livreriez-vous un innocent à la fureur d'une populace prévenue, que la calomnie auroit soulevée? Je conviens, mon frere, qu'il faut se désier des préjugés du Public; mais il le faut bien plus eneore de nos passions. Vous êtes jeune, droit, honnête, franc. Ces filles habiles à prendre toutes sortes de visages, & à jouer toutes sortes de rôles, savent combien l'hypocrisie peut en imposer à la candeur, 🎎 jusqu'où un masque de vertu peut

mener un cœur comme le vôtre. Tant de gens plus expérimentés, & plus clair-voyants que vous, se sont laissé prendre à leurs maneges; elles ont fait le malheur, la ruine, la honte... Je le sais, m'a t il dit; mais j'ai tant de preuves de la vertu de Léonor, je l'ai trouvée si franche, si noble, si défintéressée: il ne lui manque qu'un état, qu'un nom plus respectable pour être la femme la plus digne de tous les hommages. Qui me blâmeroit de récompenser sa vertu? Des gens qui n'en auroient pas sans doute. Je réparerai vis-à-vis d'elle les torts de la fortune ; je la ferai ce qu'elle doit être, & le Public qui calomnie Léonor, aura des égards pour la Marquise de Roselle.

Il s'arrêta & soupira, comme un homme qui vient de soulager son cœur d'un grand poids. Je l'observois; il me. parut pendant quelques instants ne s'occuper que de ce plaisir; & animé comme il l'étoit, je crus qu'il ne m'écouteroit pas, qu'il ne m'entendroit pas, si je combattois dans ce moment là son dessein. Il avoit d'abord voulu le justifier par une apologie préliminaire. Je n'aurois pas du peutêtre contester si long - temps sur un

point que je pouvois lui passer, sans affoiblir les grands coups que j'avois à lui porter. Mais la vérité & l'indignation m'avoient entraînée. Après un affez long filence, le Marquis revint comme d'une distraction, & me regarda d'un œil qui me demandoit une

réponse. Je l'avois toute prête.

Aurez-vous assez de sang-froid pour m'écouter, & de courage pour m'entendre, lui demandai-je? Je l'espere, me répondit-il, je le dois, je tâcherai; mais, ma sœur, ajouta t-il en me souriant, le préjugé a son ivresse, ses fougues, comme la passion. C'est pour vous, mon frere, que je plaide. Il faut passer quelque chose au zele d'une fœur; mon premier préjugé, dans cetse cause, est pour vous; c'est un préjugé d'entrailles; il commande à tous les autres, & il n'y a que le devoir & vos vrais intérêts dont il ne me prescrive point de me relâcher. Je ménagerai même, autant qu'il me sera possible, l'objet de votre passion. Ah! plût aus Ciel, mon frere, plut au Ciel que cette fille fût telle que vous la voyez, je me reposerois sur elle du soin de votre honneur. Si elle est vertueuse, elle volis ramenera à des sentimets délicats

& honnêtes, qu'une aveugle passion, peut seule vous faire trahir. Si l'hon-seur parloit encore à son ame, elle auroit horreur de vous avilir pour s'élever. Si elle vous aimoit, elle ne consentiroit jamais à vous exposer aux dégoûts, aux chagrins, aux repentirs, aux malheurs qu'entraîne une démarche stérissante. Si elle étoit sage, elle suiroit un état où elle ne sentiroit son élévation que par des amertumes.

Ne vous flattez pas, mon frere votre nom n'est pas assez beau pour effacer toute l'ignominie du nom de Léonor, pour n'en être pas lui-même terni. Vous seriez plus slétri de son nom qu'elle ne seroit honorée du vôtre: & quand le Public auroit quelques égards pour la Marquise de Roselle, espérez-vous qu'il vous ménageroit, ce Public que vous n'auriez pas respecté, ce Public qui sait que votre naissance vous impose le devoir de vivre avec plus de décence & de dignité; ce Public si jaloux de venger l'honneur dont il est le législateur & l'arbitre, qui estime que c'est dans le cœur de vos pareils qu'il doit résider dans toute sa pureté, dans toute sa majesté, & qui frappe d'opprobre tous ceux qui osent

en violer les loix facrées? Vous trouverez sans doute des approbateurs parmi ces frondeurs vains & méprisables, qui toujours opposés au Public, s'élevent contre les opinions les plus Iégitimes, pour être dispensés des devoirs & des bienséances qu'elles imposent : hommes faux & vils, dont l'infolent suffrage est une tache. Vous trouverez des partisans parmi ces amis lâches, ces complaisants intéressés à vous flatter ; vous en trouverez encore parmi ces hommes capricieux & bizarres, qui prennent plaisir à approuver & à défendre les écarts de ceux qui ne les intéressent pas; mais interrogez la conscience de ces gens-là, demandez-leur s'ils feroient de sang-froid la même démarche, s'ils l'approuveroient dans leurs enfants, dans leurs freres; leur ame se soulevera contre cette idée, & i'oserois défier leur bouche de démentir leur sentiment intérieur. Tout ce que vous pourriez attendre de plus consolant, ce seroit la pitié des ames fensibles & indulgentes, la compassion que l'on a pour les malheureux & les insensés: oui, mon frere.....

Il avoit la tête baissée & les yeux à demi-fermés, en homme qui écoute I. Partie.

avec une attention profonde. Comme je m'arrêtois, il me dit en levant la tête, qu'il n'iroit point chercher sa justification & son bonheur dans l'opinion d'autrui, & qu'il auroit pour lui sa bonne conscience, son amour, sa Léonor..... & du vrai honneur, ajouta-t-il vivement, en faisant un geste de fierté, du vrai honneur, Madame; la vertu..... La vertu, m'écriai-je, ( je sentois ma tête s'échauffer & mon ame s'exalter) la vertu, mon frere, votre conscience! vous en attendriez votre consolation & votre repos! Elles vous puniroient tous les jours de votre vie de votre indigne alliance, ou vous les auriez pour jamais abjurées au pied des Autels. Elles vous mettroient tous les jours sous les yeux la bienséance, la justice, la raison, la nature, offensées & violées dans cet odieux sacrifice de vos devoirs. De quel droit, vous citoyen, vous décoré de prérogatives & d'honneurs, de quel droit intervertiriez-vous l'ordre de la fociété, qui, en distinguant les conditions pour le bien de l'Etat, s'est promis à juste titre que ceux qu'elle plaçoit dans un rang honorable, ne seroient ni affez lâches, ni assez ingrats pour en trou-

(139')
bler l'harmonie par leur propre aviliffement? Elle a attaché des devoirs aux -distinctions, & vous en violerez audacieusement les loix, parce que ces loix, qui s'accordent avec la religion & la vertu, ne se sont choisi pour dépositaires que vos cœurs, pour garants que votre délicatesse, pour vengeurs que la honte & le mépris du Public! De quel droit vous, plus particuliérement chargé par votre rang du dépôt auguste des mœurs publiques, dégradez-vous la Nation, en lui ravissant, autant qu'il est en vous, ces mœurs précieuses dont vos aïeux vous avoient transmis l'exemple? Il faut donc que vous cessiez d'être citoyen, & que vous vous déclariez l'ennemi de l'ordre; & cet ordre vous ne l'aurez pas seulement enfreint pour vous-même, vous l'aurez auffi troublé dans les autres; la contagion de votre exemple entraînera une foule de jeunes insensés, séduits par ces malheureuses, qu'un tel succès aura rendu plus entreprenantes. Que répondrez-vous à votre patrie, qui vous reprochera de n'a-voir nourri en vous de son pur sang, qu'un enfant indigne & dénaruré? Que lui répondrez-vous, lorsqu'elle vous M 2

reprochera cet avilissement des ames. cette bassesse devenue plus commune, dont vous aurez été, même sans le vouloir, un des principaux instruments? Que répondrez-vous à tant de familles éplorées & divisées, qui vous ascuseront d'avoir frayé pour leur désolation le chemin du déskonneur? Que répondrez-vous à votre propre famille qui vous demandera pourquoi vous avez flétri son nom? Ce nom n'est point à vous, puisqu'il n'est point à vous seul, & la tache que vous y imprimerez sera un crime contre tous ceux qui le porteront. Ils se verront tous les jours confondus avec vous & vos enfants; ils seront tous punis pour un seul coupable. Cette famille honorée jusqu'à vous, jusqu'à vous fait pour la venger de quiconque oseroit la fetrir, vous n'aurez vécu que pour attacher à son nom une célébrité d'infamie. Et vos enfants!.... Le Marquis de Roselle donneroit à ses enfants Léonor pour mere, Léonor! Et quelle autre mere leur donneroit leur plus cruel ennemi? Vous leur devez un sang pur comme vous l'avez reçu de vos peres. Ce sang s'éleveroit contre vous, si vous le méliez avec un fang vil & corrompu... Vous fremis-



fez.... Jettez les yeux fur ces enfants; malheureux à jamais par leur naissanee, qui portent sur leur front, dans la fociété, un caractere de proscription. Ils sont-là comme des coupables humiliés par le sentiment de leur indigniré. Ils voient fuir devant eux les familles & les honneurs qui venoient audevant de leurs ancêrres. Ils ont tous les jours des sujets de pleurer leur naisfance; tous les jours ils ont à rougir de leur mere; le Public les appelle les enfants de Léonor, comme s'il disoit les enfants de l'opprobre. Ils transmetsent leur honte & leur malheur à leur postérité: cette tache héréditaire est encore empreinte sur le front de leurs petits-fils; & vous ne préféreriez pas la mort à la douleur, au tourment d'être pere à ce prix ?....

Hé bien, mon frere, votre amour, votre Léonor, fusfiroient-ils à votre sélicité; Léonor, qui elle-même ne pourroit jamais être heureuse? Elle est aujourd'hui tout pour vous, parce que vous ne la possedez point, & que dans votre ivresse vous n'avez que le sentiment d'un amour qui désire. Mais si vous la possédiez, vous éprouveriez, en perdant peu à peu de cette ivresse,

qu'il manqueroit de jour en jour quef-que chose à votre bonheur. Vous sentiriez renaître en vous les anciens befoins d'une ame honnête; vous entendriez insensiblement la conscience. l'homeur, la nature, vous redemander leurs premiers droits. L'amour seul ne remplit pas tous nos devoirs, il ne peut faire seul notre bonheur. La passion est une illusion, un état violent de l'ame : elle ne sauroit ni durer, ni nous tromper toujours. Les bouillons de l'âge se calment, les charmes qui vous ont séduit se flétrissent, & le temps arrive où l'on se juge soi-même plus sévérement que n'ont fait les autres, parce qu'on est aigri contre soi par le repentir & les remords. On rougit de ses folles amours, on pleure sur des fautes irréparables, & l'on donneroit la derniere moitié de sa vie pour racheter la premiere. Oh! mon frere, sur quoi vous flatteriez-vous que vous serez toujours amoureux, toujours aimé, toujours heureux ?. Qui vous le garan-tit ? Léonor ? Votre cœur ? Tant de passions ont fini par le désespoir avec de pareils garants!

Le Marquis étoit interdit & immobile; je crus son ame ébranlée, j'infistai, Je suppose, comme vous le voyez, que Léonor a toutes les bonnes qualités qu'elle affecte; qu'elle sent toute la passion qu'elle vous témoigne sans doute; que votre illusion sur les premieres années de sa vie ne se dissipera jamais; qu'elle vivra comme si elle étoit née de votre sang, comme si elle avoit été élevée dans votre famille; qu'elle gouvernera & conduira votre maison avec autant de dignité que de sagesse ; qu'elle sera aussi tendre mere que fidelle épouse; qu'elle pourra donner à vos enfants des principes, des sentiments, des exemples, une éducation qu'elle n'aura point reçue; que... Et moi je suppose, s'écria-t-il tout d'un coup dans une sorte de fureur, qu'une fœur qui aime son frere, le plaint s'il se trompe, & ne l'insulte pas; que le Marquis de Roselle sent mieux ce qui peut le rendre heureux que la Comtesse de Saint-Sever, & qu'il est libre, indépendant, maître de disposer de lui, malgré tous, ceux qui s'y opposeroient. A ces mots il fort brusquement. Je cours à lui, je l'arrête, il résiste. Mon frere..... Je n'ai point de sœur. Il fait un mouvement pour se dégager. Il m'échappoit. O mon pere, m'ecriai-je! ô ma mere! venez à

mon fecours. A ces noms facrés ; il tressaille, s'arrête, & se laisse conduire sur un sopha. Je restai debout devant lui; ses yeux étoient fermés, fa respiration s'embarrassoit dans ses soupirs. Jusques-là pendant notre entretien la chaleur du zele m'avoit faile. tenue & élevée au-deffus de moi-même : j'étois dure, je ne pensois pas qu'il souffrit de mes discours, jexa-\* minois seulement s'il résistoit ou s'il s'ébranloit. Il n'étoit pas alors question de le plaindre, mais de le terrasser, de changer fon cœur. Je frappois, je tonnois sans égards, sans ménagements, sans pitié. Mais ici la tendresse & la sensibilité reprirent tous leurs droits. Je eraignis pour la santé de mon frere; mon attendriffement ouvrit mon cœur aux larmes, j'en arrosai une de ses mains, que je serrois dans mes mains tremblantes. Il ouvrit les yeux, son regard me reprochoit tendrement for état & sollicitoit ma compassion. Il mêla ses pleurs aux miens. O ma sœur, s'écria-t-il! O mon frere, lui dis-je! pardonnez-moi ma cruauté; je suis soujours votre sœur. Oui, vous l'êtes, repliqua til d'une voix entre-coupée; pardonnez, & je suis votre frere. Nous reprimes

igitized by Google

reprimes peu à peu nos esprits; je crus même entrevoir sur son visage un rayon de sérénité. Il me dit d'une voix douce, d'une voix qui eût pénétré l'ame la plus insensible : ma sœur! il accompagnoit ce mot d'un fourrire, (c'étoit le sourire de l'affliction & de la tendresse tout à la sois; ) ma sœur, je crains de vous avoir dit quelque chose d'offensant : je ne le sais pas; mais si cela est, nos larmes viennent de l'effacer. Vous avez vu l'excès de ma passion pour... (il ne nomma point Léonor.) Mon dessein vous le marque assez: vous l'avez combattu; vous le deviez: mais vous raisonniez contre un homme amoureux; il ne pouvoit être persuadé. Je n'ai rien répondu à la plupart de vos raisons, je sentois pourtant dans mon cœur que j'avois quelque chose à vous répondre. Je ne pourrois vous dire quoi : vous ne l'auriez peut-être pas goûté. Il me paroissoit à moi sans replique. Pardonnez-moi, ma sœur, je ne puis renoncer à ma résolution: tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne pas en hâter l'exécution, comme je l'avois projeté, Je penserai à tout ce que vous m'avez dit, & je vous donne ma parole d'hon-I. Partie.

( 146 )

neur que je ne ferai aucune démarcherelative à cet objet, sans vous en informer : étes-vous contente ? Il me semble que c'est assez gagner sur moi. Que ma sœur fasse à son tour quelque chose pour son frere; elle est mon amie, elle aime mon repos, elle se mettra à ma place, elle sentira l'horreur de mon état; & peut-être, a-t-il ajouté en baissant la tête & la voix, peut-être consentira-t-elle à mon bonheur.

Il avoit les yeux remplis de larmes. Je lui répondis de la maniere la plus affectueuse; je le remerciai de la promesse qu'il m'avoit faite: nous nous embrassames tendrement. Le Comte de Saint-Sever entra quelque temps

après.

Que dois-je craindre, que dois-je espérer, ma tendre amie? Nous avons gagné du temps, c'est quelque chose; mais il est si épris de cette créature, si fasciné! Tout est perdu si nous ne le désabusons sur l'idée qu'il a de sa vertu, ou il faudra que des voies rigoureuses.... O ma chere! il en mourroit de douleur. Son honneur ou sa vie, quelle alternative! Soutenezmoi, affermissezmoi. Je l'aime, & s'il prositoit de certains moments où mon

Digitized by Google

eœur est tout à samitié; je le sens, je ne lui réfisterois pas. Comme je désirerois que cette fille n'eût contr'elle que la pauvreté & une naissance obscure, j'irois la chercher & l'amenecois par la main à mon frere. Je fais cas de la naissance, parce que c'est une obligation de plus d'être honnê. te; mais c'est au fond un présent du hazard, souvent inutile au bonheur. & je suis bien loin de mépriser ceux qui n'en ont pas. Rien n'est bas à mes yeux que le vice. Dès qu'une telle femme porteroit le nom de mon frere. respectable par sa vertu, honorable par le nom de son mari, elle deviendroit mon amie, ma compagne. Ma familiarité avec elle seroit pour le Public un témoignage de son mérite; & quand elle seroit aimée & portée par une famille, d'où sa naissance sembloit l'exclure, le Public n'oseroit point ne la pas respecter; il cesseroit bientôt de blamer mon frere. Mais un état infame, une vie scandaleuse! Non, ma chere Comtesse, je serois la derniere des femmes si je donnois les mains à une pareille horreur. Aidez-moi . ô mon amie! Consolez-moi, plaignez+ moi . conseillez-moi.

# LETTRE LIX.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 20 mars,

Uels conseils puis-je vous donner, tendre & sage amie, que vous ne puisiez vous-même au fond de votre cœur? C'est lui, c'est lui seul qui vous a guidée, il vous a bien conduite; mais vos raisons, si solides, si justes, ne pouvoient que glisser sur l'esprit de votre malheureux frere : sa passion l'aveugle. La tendresse que vous lui avez montrée; ce trait de sentiment qui m'a fait répandre des larmes; le souvenir sacré d'un pere & d'une mere que vous lui avez rappellé si pathétiquement : voilà ce qui l'a forcé à vous entendre, à vous promettre de retarder au moins ce mariage affreux, & de ne le pas faire fans Jous en avertir. Continuez, ma chere Comtesse, à le combler des preuves de votre amitié; qu'il voie que dans tout ce qui est juste, honnête, raisonnable, vous serez soujours prête à seconder, à prévenig

'Digitized by Google

(149)

ses désirs; mais qu'il voie aussi à travers vos tendres caresses une fermeté que rien ne pourra vaincre; éludez le plus qu'il vous sera possible tous les discours qui pourroient ramener à ce fatal sujet : que ce soit dans vos yeux, sur votre physionomie qu'il lise l'espece d'horreur que vous causent le nom & l'idée de Léonor. Vous ne pourriez que lui répéter ce que vous lui avezdit; l'impression seroit moindre, l'attendrissement pourroit ne pas toujours finir ces entretiens, & si l'aigreur prenoit la place, tout seroit perdu-Adieu, ma chere amie; vous savez qu'il n'est personne au monde qui partage vos chagrins comme moi-

#### LETTRE LX.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton,

A Paris, 25 mars.

JE vous écris dans le trouble & dans le désespoir, ma tendre amie; M. de Saint-Sever a tout perdu. Sans me consulter, sans me le dire, il sur hier chez Léanor; il la traita horrible, N 3



ment, & finit par la menacer de la faire enfermer. Il vint le soir me raconter cette scene; sur le chagrin qu'il vit que sa démarche me donnoit, il se facha, & me dit qu'il ne l'avoit faite qu'à cause de moi, & pour mettre fin à mes alarmes; qu'il ne pouvoit supporter de me voir en proie aux agitations où j'étois livrée; que le seul moyen de guérir mon frere de cette extravagante passion, étoit de lui en ôter l'objet. Le mal étoit fait, ma chere, les raisonnements auroient été inutiles, je n'en sis point; mais je prévis ce qui est arrivé. Mon frere sort d'ici, je suis encore émue... Bon Dieu! quelle fureur! Il a su par cette misérable les menaces de M. de Saint-Sever. Quels emportements! Sans ma présence, qui même lui étoit importune, je n'ose songer aux excès où la colere l'auroit pu conduire. Mon marî a voulu lui dire tout ce qu'il pensoit & ce qu'il savoit de Léonor; un regard lancé avec indignation a été sa réponse. M. de Saint-Sever a continué de lui parler, & lui a demandé, d'us son ironique, s'il faisoit des préparatifs pour ce beau mariage. Mon frere, furieux, l'a interrompu, & nous a die



qu'il n'avoit plus rien à ménager; que son parti étoit pris; qu'il mettroit cette fille à l'abri de nos persécutions; qu'elle seroit sa semme; que ses préparatifs ne seroient pas longs; & qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'à lui. Mes larmes, qui couloient en abondance, ont paru le toucher. Il m'a regardée avec émotion; il a fait un pas pour s'approcher de moi; & tout de suite, se retournant brusquement, il est sorti, & m'a laissée dans l'état le plus affreux. Ah! chere amie, qui ne succomberoit

#### LETTRE LXI.

à tant de maux!

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Paris, 27 mars.

TE ne puis supporter l'idée de vous causer du chagrin, ma sour; je connois votre ame, je suis sûr que vous n'avez point trempé dans l'horrible projet de votre mari; vos pleurs m'ont pénétré, vous savez si vous m'êtes chere. Je donnerois mon sang pour arrêter le cours de vos larmes, & je ne me pardonne pas de vous en avoir N 4

( I52 );

fait répandre. Si l'état violent où fetois m'eût permis de réfléchir, vous n'auriez point été présente à cette accablante scene. Je vous aime, ma sœur; je sais, & ce que je dois à vos soins, & tout ce que vous devez attendre de moi. Eh! le devoir a-t-il besoin de se faire entendre quand le cœur parle? Mais pourquoi M. de Saint-Sever abuset-il des sentiments que j'ai pour vous, & de l'ascendant que vous avez sur moi? De quel droit ? par quelle autorité?..... Je souffre plus que vous, ma sœur; ma plus grande douleur est d'être forcé de renoncer au bonheur de vous voir...... Ma digne sœur, ma tendre amie, plaignez un frere malheureux, ne condamnez point un penchant invincible...... L'objet en est vertueux. Aimez-moi toujours; pardonnez des emportements que je déteste, que j'aurois dû vous cacher, & ne partagez pas les sentiments de votre mari. Ma sœur, permettezvous que je vous embrasse encore avec la plus tendre amitié?



#### LETTRE LXIE

De madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 27 mars.

Enoncer à me voir ! Ah ! mon frere, l'avez-vous pu prononcer? Hélas! je ne survivrois pas à ce malheur; non, vous ne me le ferez pas éprouver, je m'en fie à votre cœur: vous m'aimez, vous aimez dans votre fœur les parents que nous avons perdus; vous rassemblez pour moi tous les sentiments que vous auriez pour eux. Ne pardonneriez-vous pas à mon mari l'intérêt vif qu'il prend à vous? Son zele, trop ardent peut-être, a fait fon crime. Il sait, mon cher ami, qu'il n'a point de droits sur vous que ceux de la tendresse. Il ne cherche point à en usurper d'autres; mais il est votre frere, votre ami; c'est à ces titres qu'il s'intéresse à vous. Je meurs d'envie de vous voir; si je ne craignois de vous être importune, je volerois chez vous, je vous menerois M. de Saint-Sever: nos regrets, nos larmes, notre tendresse essaceroient pour jamais le souvenir de

( 154 )

ees moments affreux; notre amitié n'en éprouveroit que des transports plus viss: ne vous y dérobez pas, mon frere.

### LETTRE LXIII.

Du Marquis à madame de Saint-Seven

A Paris, 28 mars.

M A chere, ma tendre sœur, je ne puis résister aux expressions de votre tendresse; mais il m'est impossible de prendre sur moi de revoir M. de Saint-Sever. Peut-être sera-t-il bien aise de m'éviter aussi. Puis-je vous trouver seule ce soir? Si vons me se promettez, j'irai chez vous à sept heures. Je n'y pourrai rester qu'un instant; mais je vous aurai vue, je vous aurai renouvellé les assurances de mon éver-nelle amitié.



### LETTRE LXIV.

De la Comtesse à madame de Narton,

A Paris, 29 mars.

H! ma chere, il n'y a plus de A ressources! Je n'avois pas encore perdu l'amitié de mon frere, son cœur l'avoit rappellé; mais il avoit exigé que mon mari s'absentât pendant la visite qu'il me voulut faire hier au soir. Malgré tous les reproches de foiblesse que j'eus à essuyer, j'obtins, je crus du moins avoir obtenu cette complaisance. M. de Saint-Sever m'avoit promis de me laisser seule, j'en avois assuré mon frere. Il sort effectivement. Le Marquis arrive, il m'aborde de l'air le plus tendre. Après nos premiers épanchements, il me demande ma parole qu'on n'attentera point à la liberté de Léonor; qu'on ne lui fera aucune violence; autrement, me dit-il, je serois forcé de manquer à la promesse que je vous ai faite, & je ne pourrois plus retarder.... J'allois lui répondre, M. de Saint-Sever entre d'un air moitié plaisant, moitié faché. Ma surprise ne

put persuader à mon frere que je n'avois pas contribué à le tromper; un feul regard qu'il jetta sur moi me dit tout ce qui se passoit dans son ame: il se leva & voulut sortir. Mon mari l'en empêcha & lui dit qu'il étoit étonné qu'il l'eût fait prier de sortir de chez lui ; qu'il n'étoit point accoutumé à ces procédés-là; que ce qu'il lui avoit dit étoit pour son bien; qu'il ne cefferoit point de lui répéter qu'il se perdoit; que son honneur l'obligeoit d'arrêter les progrès d'une séduction épouvantable; qu'il empêchetoit le déshonneur de la famille; qu'il ne souffriroit point que son beau-frète fit un mariage abominable : je ferai , dit-il , enfermer cette créature, &, s'il en est besoin, ie te ferai interdire. Oh! ajouta-t-il, ta sœur t'a gâté, je ne te gâterai pas. Vout cela fur prononce avec une telle volubilité qu'il n'auroit pas été possible de l'interrompre. Mon frere, d'un air calme, mais fier & dédaigneux, se leve, & me dit : font ce là vos promesses, Madame? Adieu. Je voulus le retenir, il me repoussa avec indignation, & partit sans m'entendre. C'en est fair, je ne le reverrai jamais ; peut-être avant huit jours le fatal nœud fera formé.... J'abrege les réflexions, ma chere; mais que je suis à plaindre! Nous n'avons plus que les moyens violents à employer: malheureuse & foible ressource! Mon frere n'est-il pas son maître? Si sa résolution est prise., ce que nous empêcherons aujourd'hui se fera dans un mois, dans un an, D'ailleurs, quel droit avons-nous d'attenter à la liberté d'une citoyenne? Suis-je ou plus sage ou plus puissante que la loi ? J'ai prié M. de Ferval de venir. Je vais l'instruire de tout ceci. Hélas! je n'ai d'espoir qu'en lui, & qu'est-ce encore que cet espoir? Je n'avois jamais éprouvé un tel découragement. Adieu, ma digne amie

#### LETTRE LX V.

De M, de Ferval à madame de Narton.

A Paris, 3 avril.

Os alarmes n'ont jamais été si vives & si bien fondées, Madame; le Marquis se croit à présent dégagé de la promesse qu'il a faite à sa sœur. La crainte qu'il a eue qu'on ne sit enfermer Léonor, & peut-être la peur

qu'elle en a elle-même, l'ont engage non-seulement à la faire cacher chez une personne de consiance, mais encore à hâter ce mariage. Je sais du Notaire qu'il veut signer le contrat ce soir. J'épie ses démarches; tout est prêt....

Je reçois dans ce moment un paquet que j'attendois; ce sont des lettres de Léonor.... Adieu, Madame, je vole chez ce malheureux. Puissé-je arracher le bandeau fatal qui lui couvre

les yeux!

### LETTRE LXVI.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Paris, 4 avril, à une heure du matin.

Je suis le dernier des hommes, un être abominable, un monstre! daignerez-vous encore m'appeller votre frere? Ferval.... Excellent ami!.... J'ai plongé mes mains dans son sang.... Ah! ma mort expiera.... Les Chirurgiens assurent que la blessure n'est pas mortelle.... Je suis auprès de lui; ma sœur, venez, venez rendre le calme à mes sens, donner des soins à mon ami, à

( 159 )

eet ami qui m'a sacrifié sa vie; il avois pris des précautions pour préserver la mienne: ah! falloit-il que ce sût son sang qui lavât mes fautes, mes horribles sureurs? Passion affreuse, exécrable....
J'abhorre à présent le vil & indigne objet....... Ah 1 je m'abhorre moimmeme.

#### LETTRE L X VII.

De la Comtesse à madame de Narton.

A Paris, 4 avril.

Uelle crise, chere amie! Comment vous annoncer, comment annoncer à madame de Ferval que son digne fils a pensé devenir la victime de son zele & des sureurs de mon frere? C'est vous, ô Dieu! qui avez conservé les jours de ce tendre ami; vous protégiez notre généreux bienfaicteur! Il n'est point en danger: je dois commencer par-là cet affrayant récit: je dois encore vous dire, pour l'honneur & la justification de mon malheureux frere, que c'est de lui que je tiens les affreux & humiliants détails que je vais vous rendre. Ferval

vouloit me les dérober; c'est même le son insu que le Marquis me les a faits.

Hier au soir, à huit heures, M. de Ferval se rendit chez mon frere; it entra, malgré les défenses que les Domestiques avoient reçues de laisser entrer personne. Il trouve un Notaire, un contrat de mariage prêt à être signé, Léonor, mon frere & deux autres personnes. La colere du Marquis ne tarda pas à se manisester sur ce qu'il appelloit l'indiscrétion de Ferval; mais elle devint bien plus vive, lorsqu'il vit que l'intention de ce jeune homme étoit de l'empêcher de signer cet acte abominable. De quel droit entrez-vous ici malgré mes ordres, lui demanda-t il d'un air menaçant ? Par quelle autorité venez-vous m'y donner des loix? Sortez, Monsieur, ou...... Je ne vous demande qu'un quart-d'heure, lui dit Ferval; paffons ensemble dans un autre appartement. Quand notre entretien sera fini, vous serez libre de.... Oui, oui, dit mon frere en fureur, passons-y; venez, Monsieur, me rend e raison de cet insultant procédé. Je suis prêt à vous la rendre, lui dit Ferval d'un air doux & tranquille; lisez les lettres contenues dans ce paquet.

quet. Je ne lis rien, je n'entends rien, que je ne sois vengé: sortons. Léonor fort inquiete vouloit le retenir; donnez-moi ce paquet, Monsieur, dit-elle à Ferval; s'il est important que M. le Marquis le lise, je le lui ferai lire, on peut s'en fier à moi: sortez, de grace; retirez-vous aussi, je vous prie, dit-elle au Notaire, attendons la fin d'un éclaireissement que M. de Ferval juge si nécessaire, & qui ne peut être fait que dans des moments plus tranquilles. Ferval refuie de confier ce paquet à Léonor; le Marquis l'arrache des mains de Ferval, & le jette au feu : Ferval est assez prompt, assez adroit pour le retirer sans qu'il soit endommagé; le Noraire veut fortir, le Marquis le retient, & entraîne Ferval dans le jardin. Défendez-vous, lui dit mon frere, en mettant l'épée à la main. Ferval, forcé de tirer la sienne, pare plusieurs coups; enfin il en recoit un dans la poitrine. Il tombe; son sang qui sort en abondance éteint la fureur de mon frere. Il veut relever fon ami; il appelle du secours, on vient. Quel est son étonnement quand il apperçoit l'épée de Ferval tombée auprès de luis I. Partie.

coupée d'un doigt à la pointe. Quelle arme est-ce là, Ferval? Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti? ... J'avois prévu votre violence, mon cher Roselle, lui dit-il d'une voix soible; j'avois d'avance prévenu le malheur d'attenter à vos jours; le combat, une blessure pouvoient m'échausser & m'emporter hors des bornes que je devois me prescrire. J'ai craint pour vous & ma vivacité & votre propre furie; & je ne suis entré chez-vous qu'après avoir pris une précaution qui m'a paru nécessaire pour mettre votre vie à couvert. Mon dessein n'étoit, ni de vous offenser, ni de vous blesser; je venois empêches votre malheur & votre honte. Il en est temps encore; mon amitié, dont vous ne douterez plus, mon sang que vous fai-tes couler, ma vie que je vous ai sa-crifiée exigent au moins que vous ayez la complaisance de lire ce paquet. Ah! cher ami, dit mon frere en se jettant sur lui, je ne puis songer qu'à vous dans cet affreux moment. Le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher arriva; il banda la plaie. Mon frere accompagna Ferval & lui donna son appartement : l'étas

du Marquis étoit plus affreux que celui de son ami. Il n'y a rien à craindre pour sa vie, le sang qu'il a perdu cause seule sa foiblesse. Le Chirurgien assure que dans huit jours il sera guéri. Après les premiers moments de trouble & de désespoir, Ferval exigea que le Marquis ouvrit le paquet, & qu'il le lût. C'étoient des lettres de Léonor à Juliette, fille de son espece. La misérable y a peint la bassesse & ses intrigues. Je vous en envoie les copies. Mon frere frappé comme d'un coup de foudre, rejette avec horreur ces lettres sur la table. Il se promene à grands pas, la furer dens les yeux; la vue de son ann, qui de son lit lui tend la main, le rappelle à lui. Quelle humiliation, s'écrie-t-il! Quelle honte! Il m'écrit; il me prie de venir; j'arrive, je le trouve dans cet affreux état. Ferval veut me cacher le sien : non. non, mon ami, que j'expie au moins, s'il se peut, ma faute, en avouant tout à ma sœur. Ferval l'interrompt encore. Le Chirugien nous fait signe que notre entretien inquiete le malade & l'agite. Nous passons dans un autre appartement, & ce fut là que d'une

( 164 ) voix entrecoupée par des fanglots 5. mon frere me fit une partie de ce récit. Nous rentrons, il me donne ces lettres, je les lis & les lui rends en silence. Hé bien, ma sœur, fuis-je assez. humilié? Etes-vous assez vengée? Je me leve, je l'embrasse; je presse son visage baissé contre mon sein, je mêle mes larmes aux fiennes, & je ne lui parle pas. Après un quart-d'heure de filence, de fureur & d'attendrissement, il se leve: Ferval, dit-il, Ferval, mon cher Ferval; je te dois le prix de tes bienfaits, je dois à ma sœur..... Eh! je me dois à moi-même de me venger de cette infame... Je vais laver dans son sang cette épée teinte di ien.... Arrête, arrête, s'écrie Ferval; est-elle digne de ta fureur? Oublie, monami, oublie cet amour funeste, c'est la seule vengeance que tu doives tirer de cette vile créature. Songe qu'un éclatidéshonorant rejailliroit sur toi..... Je le serrai dans mes bras, je le conjurai de ne nous pas quitter; & enfin il prit le parti, après mille mouvements divers, décrire à cette fille le billet dont je vous envoie aussi la copie. Elle est partie dans l'instant qu'elle l'a reçu; elle a pris vis-à-vis des gens un air de-

ferté, & s'est retirée chez else. Nous avons quitté Ferval à six heures du matin. Jai emmené le Marquis chez moi; un peu plus tranquille alors. il m'a recommencé les détails de cette cruelle aventure. Je suis restée avec Iui julqu'à huit heures que je suis entrée chez M. de Saint-Sever. J'ai si bien prévenu mon mari sur ce qu'il devoit faire, que je ne crains pas que le Marquis ait à s'en plaindre. Il repose à présent. Ferval est aussi bien qu'il peut être. Je viens d'envoyer chez lui; nous alons le voir dans deux heures. Adieu. ma chere. Quels assauts! Et quel chagrin pour madame de Ferval! elle n'a pourtant rien à craindre, graces au Ciel, qui a tout conduit pour le mieux.

# LETTRE LXVIII, & L

De Légior à Juliette.

A Paris, 15 décembre.

"U' me fais pitie, ma chere Juliette: aussi pourquoi t'aller confiner dans ce triste château? C'est s'en-

\* Cette lettre & les quatre suivantes sont selles dont il est parlé dans la précédente.

fevelir toute vivante: autant vaudrois être une honnête femme; c'est même encore pis. J'avoue que ton tyran est riche, enrichis-toi donc : voilà tout ce que j'y sais. Bizac va passer quelque temps dans le canton que tu habites. S'il t'est permis de le voir quelquefois, je te plaindrai moins. J'ai un nouvel amant, ma chere: il se nomme le Marquis de Roselle; il est Officier de Gendarmerie. Il a vingt ans, une belle figure, une belle taille & une fortune considérable. C'est un certain M. de Valville, dont tu te souviens peut-être, qui m'a fait faire cette connoissance; ce Marquis a le cœur tout neuf & l'esprit romanesque. Depuis un mois que nous nous voyons, il ma fait des présents magnifiques, & n'en a point exigé le prix. Il veut, dit-il, atteindre par degrés au bonheur. J'ai soin d'entretenir cette stamme respectueuse : je t'assure que je joue, d'après nature, la dignité, le sentiment, la délicatesse, &c. & que ce jeu m'amuse. D'ailleurs un tel amant peut me faire un sort. Il est d'une extrême générosité: la distance où je le tiens, & qu'il n'ose franchir, entretiendra long-temps son amour. Rien n'est plus plaisant;

167) il me traite en Princesse, & je le traite en Berger. Ne crois pas qu'il manque d'esprit, il en a beaucoup; mais il a le cœur tendre, l'ame délicate: je suis sa premiere inclination. It n'a aucune expérience, & ne sait ce que c'est que nos intrigues. Juge, ma chere, quel parti on peut tirer d'un tel homme. La Roche ne s'apperçoit de rien; tu sais comme je le mene. Il ne s'agit que de prendre d'abord un certain empire sur ces animaux-là. Et puis la peur qu'a ce vieil hypocrite qu'on ne sache ses allures, en fait un amant discret. J'ai renvoyé tous les freluquets, cela ne mene à rien, & n'auroit pu que me nuire. Juliette, songes y bien; d'un côté le Marquis, dans l'esprit duquel il faut entretenir cette idee de respect; de l'autre coté la Roche à ménager; les recevoir l'un & l'autre, & empêcher qu'ils ne fe rencontrent; monter fon esprit au ton si différent de ces deux hommes; amuser chacun selon son genre; être tour à tour agréable, douce & décente avec Pun ; vive, capricieuse & folle avec l'autre; crois-tu que ce soit assez d'as-faires? J'espere m'en tirer bien. Adieu, ma Juliette.

### \*LETTRE LXIX,&IA

De Léonor à Juliette.

A Paris, 7 janvier.

TU sais, ma chere, toute la peur que m'avoit donnée cette algarade de la Roche: hé bien! tout n'en a été que mioux. L'amour du Marquis en a redoublé. Tu vas t'écrier à l'ordinaire : l'habile créature! J'avoue qu'il m'a fallu de l'adresse dans cette crise: mais cette adresse a bien réussi. Saistu que tout ceci pourroit devenir sérieux? Que je voudrois bien que Bizac pût venir ! Il me seroit très-utile, tâche de me l'envoyer. Qu'il feroit bien le rôle d'un rival, & que ce rôle seroit nécessaire pour donner un aiguillon de plus à l'amour de Roselle, qui est pourtant, s'il se pent, encore plus passionné! Le respect seul retient ses désirs; mais ce respect lui coûte..... l'acheverai de le fubjuguer en lui montrant des vertus.... Tu ris. Oh! je to pire que je le menerai loin. J'en ai dé-

Nota. Il y a plusieurs lettres de Léonog

jà refusé beaucoup de présents, & ces resus ont produit de plus beaux dons, que je n'ai acceptés que par sorce. Quelques actions de générosité adroitement saites, de la sagesse sans dureté, quelques nuances sines d'amour, mais sans soiblesse, acheveront sa défaite. Si Bizac ne peut venir, ne lui dis rien. Tu connois le danger des considents. Je t'embrasse.

# \*LETTRE LXX,&III.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 14 janvier.

E Marquis combat plus que je ne le pensois, ma chere. Une sœur dévote, une famille importante, un nom, tout cela forme de terribles obstacles. Il faut faire jouer des machines extraordinaires. Voici un modele de lettre que je t'envoie. Je te prie de le copier toi-même, tel qu'il est, avec grand soin; adressemoi cette lettre, fais-la mettre à la

I. Partie.

₽

<sup>\*</sup> Dans cette lettre étoit contenu le modele de celle que le Marquis trouva dans le secrétaire de Léonor.

posto; mais que ce ne soit qu'après m'avoir mandé quel jour précisément elle arrivera à Paris, asin que je puisse dresser mes batteries sur l'avis que tu me donneras. Tu m'entends à demi-mot, & je serois tort à ton intelligence si je t'expliquois mon dessein. Adieu, ma chere.

### LETTRE LXXI, & IV.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 fevrier.

A lettre a produit son effet, ma chere; malgré cela mon Marquis ne se rend point encore. J'ai quitté l'Opéra. Je sais ce que je risque; mais il est des occasions où il faut savoir risquer. Tant que je resterois Actrice il ne m'épouseroit point. Ne pourroistu venir ici? Tu me serois utile; il faudroit paroître une semme d'un état honnête, un peu de mes parentes, demeurant en Province, & qui sachant mes malheurs & mes vertus...... viendroit m'arracher aux séductions. Entends-tu cela? Tâche, tâche, ma Juliette, de me faire ce plaisir. Tu

(171)

Iens que ma fortune seroit la tienne; que dans quelque rang que je fusse, tu serois ma meilleure amie, & que je saurois donner à ma parente tout le lustre qu'il faudroit. Je t'assure que si je deviens femme de qualité, j'en saurai prendre le ton. Eh! que sais-je? Peutêtre alors deviendrois-je tout-à-fait honnête femme. Celles qui le sont l'auroient-elles été, si elles avoient éprouvé nos situations & nos besoins? La vertu est affaire de circonstances. Oui, tout de bon, je crois que je m'arrangerois à être vertueuse, jusqu'à ce que cela m'ennuyât. Tu le deviendrois peut-être aussi. Oh! que cela seroit plaisant!

### LETTRE LXXII, & V.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 1er mars.

H! si tu ne peux t'arracher que dans huit jours à ce tyrannique amant, j'espere que mon sort sera décidé quand tu arriveras. J'ai employé toutes les ressources, j'ai rallumé tous les désirs, je l'ai amené au point de

me proposer un mariage secret, & je l'ai resusé. Que tu me vas trouver hardie! Il faut qu'il me donne le nom & le rang de la Marquise de Roselle; je n'en rabattrai point. Il n'y a plus qu'un pas à saire, je le tiens sait. Ah! ma Ju-

liette, quel bonheur!.....

J'apprends dans le moment qu'il est très-mal..... Quel contre-temps! S'il meurt, quelle folie d'avoir quitté l'Opéra! Mais s'il en revient!...... Qu'y gagnerai je? Sa famille va l'entourer.... Aussi c'est ma faute, j'ai voulu aller trop vite..... Pouvois-je imaginer ce revers? Que j'ai mal fait de refuser le mariage secret! Il m'offroit les deux tiers de son bien! Oh! que j'ai mal fait! Adieu. Puisse-t-il en réchapper, afin que j'aie le temps de réparer ma sottise!

# LETTRE LXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 4 avril.

A me vile & trompeuse, quelles expressions peuvent peindre l'horeur que m'ont donnée les preuves de

(.173)

tes noirceurs, de ta bassesse !.... Est-i possible, bon Dieu! que ce fût à cette ame monstrueuse que je voulusse sacrifier mon honneur, ma famille, mon être tout entier? J'ai lu, je tiens les lettres que tu as écrites à ta méprisable confidente, à Juliette. Je vois les ressorts que tu as fait jouer pour subjuguer ma raison..... Quoi! dans mon agonie, dans ce temps où réduit par un amour funeste à deux doigts de la mort.... tu ne regrettois que mon bien! Monstre affreux! éloigne-toi pour jamais de ma vue, je ne pourrois retenir ma futeur; je vengerois sur toi le sang de mon ami. Misérable!..... Quoi! c'est pour toi que j'ai pu verser ce sang précieux! Garde mes dons, comme autant de marques de ton infamie & de ma foiblesse. Sur-tout évite de te montrer à mes yeux. Je te défends de me répondre ; les caracteres que ta main traceroit me seroient un objet d'horreur.

## LETTRE LXXIV.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, 11 avril.

M Onsieur de Ferval est parfaite-ment rétabli, ma chere; ses forces reviennent chaque jour; la cicatrice de sa blessure n'est déjà plus que la marque respectable des sentiments les plus beaux. C'est dans le cœur de mon frere que sera, & que doit être éternellement, une plaie douloureuse. Qu'il est digne de pitié! A ses terreurs sur le danger de Ferval a succédé la joie de la guérison de ce tendre ami; le mêlange d'horreur, de repentir & de reconnoissance qui a bouleversé son ame pendant les deux premiers jours, lui donnoit une agitation cruelle, mais moins affreuse que l'abattement, que la noire mélancolie où je le vois se plonger. Il est toujours chez moi: Ferval vint hier nous y surprendre pour la premiere fois. Quelle attention cet estimable ami n'apporta-t-il pas pour écarter jul-

( 175 ) qu'à l'idée de sa blessure! Quelles tendres caresses ne sit-il pas à mon frere! Il lui proposa mille projets d'amusements. Il ne nous entretint que de nouvelles & de petits événements intéressants ou agréables. M. de Saint-Sever entra, qui lui voulut parler de sa santé; à ce seul mot je vis Ferval rougir. Par l'adresse la plus aimable il força mon mari de changer de discours. Mon frere soupiroit, & ne put retenir ses larmes. Il sortit & rentra plusieurs fois. En vérité des secousses si terribles me font trembler pour sa vie, d'autant plus que sa santé n'étoit pas encore bien affermie. Il lui faudroit au moins des dissipations, il ne sera de long temps sufceptible de plaisirs. Léonor, à ce que j'ai su, est allée loger dans un quartier éloigné; elle y a emporté ses meubles & tous les dons de mon frere. Puissions-nous n'entendre jamais parler d'elle! Le Marquis ne s'en informe point, & n'a pas même prononcé son nom depuis quatre jours. Adieu, ma tendre amie, je retourne auprès de ce cher objet de ma tendresse & de ma pitié. Comment exprimer à madame de Ferval tout ce que je sens?

Soyez, de grace, mon interpre & faites la lire dans mon cœur.

#### LETTRE LXXV.

De M. de Ferval à mademoiselle de Ferval.

A Paris, 20 avril.

Je suis dans le plus chare ce qui s'est passé. Le bonheur de la réussite de mes soins. E suis dans le plus cruel embarras. m'a trop récompensé de mes soins. Mais ce que vous ne savez pas, & ce que j'ai cru ne devoir dire à personne, c'est que pour avoir les lettres de Léonor, il m'a fallu les payer. Je les dois aux hauteurs même & à l'imprudence de Léonor. Et sans cela je ne les aurois pas eues, car j'avois une invincible répugnance à corrompre des domestiques jusqu'à ce point; & je n'avois pas bésoin là-dessus des leçons renfermées dans une lettre de ma mere. Mon cœur seul me les donnoit. Heureusement, Juliette pressée d'argent, s'est adressée à Léonor, & n'en a reçu qu'un refus assez mal coloré. Léonor s'est même crue d'avance avec elle la

chere sœur, pour sortir de cet embarras. Répondez-moi promptement. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

### LETTRE LXXVI.

De mademoiselle de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 23 avril.

A cause de votre embarras est trop belle, mon cher frere, pour que je ne le partage pas du fond de mon cœur. Vous avez agi en héros, &. ce qui me touche davantage encore, en ami. Vous ne devez point parler de cet emprunt à monfieur ni à madame de Saint-Sever. Je sais qu'à envisager la chose sous le premier aspect, ils devroient plutôt payer cette somme que vous; mais il est des procédés justes qui sont mal-honnêtes . & il me semble que celui-là seroit tel, parce que vous n'avez pas dû difpofer de leur bourse sans leur aveu. Je ne veux point non plus en parler à ma mere : je fais bien ce que fon cœur lui dicteroit, mais elle n'est

( 179 )
pas en état d'être généreuse; la médiocrité de sa fortune, ce que vous lui coûtez, ce que lui coûte sa maison, qu'elle tient honorablement, ne donnent déjà que trop de motifs à son économie. Je connois l'état de ses affaires, puisque c'est moi qui suis chargée de tous les détails, & je sais qu'elle ne pourroit, sans se déranger beaucoup, vous fournir cet argent. Il ne faut point lui donner ce chagrin; mais demain je ferai partir pour vous en secret, & par une occasion sure, mes boucles d'oreilles : elles sont à moi, par le don que ma tante m'en a fait en mourant, ainsi je puis en disposer. Je tâcherai qu'on ne s'apperçoive pas qu'elles me manquent; mais si ma mere me demande où elles sont, je lui dirai l'usage que j'en ai fait, elle ne le blâmera pas. Ne me remerciez point de ce sacrifice, je vous le fais avec le plus grand plaifir, mon cher ami, d'autant plus que c'est un motif excellent qui vous a mis dans ce besoin. En vérité, je suis glorieuse d'être votre sœur. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que les moyens dont vous vous êtes servi sont un peu hazardés. Il est triste

(180)

d'être obligé de recourir à de telles voies. Mais, dites-vous, il le falloit : je ne puis que gémir de cette nécessisée. Quel monstre que le vice, s'il force ainfi la vertu même à emprunter quelquesois ses détours! Adieu, mon cher frere, je suis bien sensible à la consiance que vous avez en moi. Que vous m'avez causé d'inquiétude & d'admiration, & que j'ai d'envie de vous revoir & de vous embrasser!

La colere où cerre misérable Léonor doit être contre vous me fait peur. Des êtres aussi corrompus sont capables de tout.

### LETTRE LXXVII.

De M. de Ferval à mademoiselle de Ferval.

A Paris, 28 avrik

Ue vous êtes bonne & prudente, ma chere sœur! Je suis pénétré du sacrifice que vous me faites. J'ai reçu vos boucles, je les ai vendues, & me suis acquitté. Mais je suis au désespoir de vous dépouiller ainsi. Il est beau, mais il est triste d'avoir l'ame sensible, grande & généreuse, quand la fortune ne nous seconde pas. Ne craignez rien de Léonor; ces filles sont trop avilies & trop basses pour pouvoir suivre une vengeance. Le Marquis est toujours plongé dans une tristesse sombre qui m'inquiete. Il écrivit pourtant hier à Valville. Les torts qu'il a eus avec lui, & qu'il cherche à réparer, les vont rendre peut-être plus amis que jamais; j'en suis fâché. Valville n'est pas digne d'être l'ami de Roselle. Mais cet infortuné Marquis cherche à s'accrocher à quelque chose. Je sens qu'il doit fe trouver dans un vuide affreux: je le plains. Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur, ma chere fœur, ma tendre amie, & je vous renouvelle tous mes remerciements.



## LETTRE LXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 27 avril.

'Abandonneras tu, cher Valville? Je suis puni, je suis humilié, tu dois être assez vengé. Je reconnois & j'abjure tous mes torts; je t'en demande pardon. Ah! mon cher, que je suis malheureux! Le vil objet d'une passion qui m'a causé tant de maux n'en étoit pas digne, je le sais: je l'abhorre aujourd'hui; mais mon cœur saigne encore. Viens me voir, cher ami, redonnemoi la force que j'ai perdue; j'espere beaucoup de tes secours, & je sens que j'en ai besoin.

#### LETTRE LXXIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 27 avril.

JE pensois bien, mon cher Marquis, que ta bouderie ne dureroit pas.



Cette petite épreuve te rendra sage; je suis bien aise que tu l'aies saite. Te voilà au réveil d'un songe extravagant. Oublie promptement cette solie. J'irai te voir ce soir, & je te présenterai demain chez madame d'Asterre; c'est une semme charmante, elle a des soupers divins, une maison délicieuse. Mais au moins, mon cher, plus de sentiments romanesques; il ne seroit plus possible de se mêler de tes affaires. Ta maladie m'a réellement inquiéré. Adieu, cher Roselle; tu es ma soi plus heureux que sage.

## LETTRE LXXX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 29 avril.

HÉ bien, mon cher Marquis! tu veux donc donner dans tous les excès? Je t'avertis que celui de la misanthropie est le pire de tous. J'aimerois encore mieux te voir amouteux passionné. Je te mene hier chez la Marquise d'Asterre; la meilleure compagnie y étoit, les plus jolies semmes; la Marquise te sit des prévenan-

ces qu'un autre acheteroit bien cher & tu ne daignas y répondre que par la plus froide politesse. Pas une épigramme, pas une saillie! Tu fus d'une Aupidité qui me déconcertoit, qui m'anéantissoit. Je t'y avois annoncé, tu n'y pouvois paroître sous de meilleurs auspices. Elle est aimable cette femme, & j'ai balancé quelque temps entr'elle & madame de Clarival. Mais par des raisons de convenance, j'ai donné la préférence à celle-ci, & ie me pique de constance. Il ne faut point avoir la cruauté de désespérer une femme : voilà mes principes. Je sais allier l'honneur & les plaisirs. Allons, allons, reviens à toi, reviens à nous, rentre dans le monde; je te donne encore rendez-vous demain chez madame d'Asterre. Je veux absolument t'attacher à cette femme, je veux te voir à elle en titre. Tu ne me remercies point, Marquis, de te ménager si généreusement une place défirée par tout ce qu'il y a à Paris d'hommes aimables, que peutêtre j'aurois dans quelques mois arrangée pour moi-même. Bon soir, cher Marquis; à demain.

LETTRE

#### LETTRE LXXXI

Du Marquis à Valville.

A Paris, 30 avril.

Ete rends graces de ses soins, cher ami; je reconnois ton amitié dans les avis que tu me donnes; je voudrois pouvoir bannir des souvenirs dont l'amertume affreuse se répandra sur le reste de ma vie .... J'ai réso-Iu de ne plus parler de la malheureuse & détestable passion dont j'ai été la victime ; je tâche même de n'y pas penser. Ce cruel effort retombe sur moi avec violence. Je n'aime plus, j'abhorre, mais que je souffre, & que mon erreur me rendoit heureux!... Ah! pardonne, ami, ce regret d'un bonheur qui n'est plus. Je le croyois réel. Mon cœur s'étoit accoutumé à ce charme. Hélas! il me femble que je ne tiens plus à rien. Veux-tu que je t'ouvre mon ame toute entiere? Sans l'honneur, sans ce sentiment auquel je saurai sacrifier tous les autres .... j'irois ... je reprendrois mes fers, & me trouverois encore I. Partie.

moins malheureux que je ne suis. La misérable! je la hairai, je l'espere; je la méprise. Mais je croyois la hair, la détester, je m'apperçois que la colere m'aveugloit. Oh! Léonor!

Je viens de relire le commencement de ma lettre que j'ai écrite ce matin. Le trouble où j'étois m'a fait tomber la plume de la main. J'ai honte de ce désordre; mais tu verras l'état de mon ame. Aies - en pitié, cher Valville: fonge qu'il n'est peut-être rien de si cruel, de si humiliant, que d'être contraint de hair & de mépriser ce qu'on a passionnément aimé; je crois que l'amour-propre prête encore des traits à l'amour pour désespérer mon cœur ulcéré. En vérité mes idées sont si consuses que je ne puis m'en rendre compte. Si tu savois les divers mouvements qui bouleversent mon ame; la rage, l'amour, la honte y font naître successivement des desseins dont je rougis après un moment de réflexion ....

Ne crains rien de bas de ma part, cher ami, l'honneur fera sur moi plus que la raison; j'aimerois mieux mourir que de a revoir. Si je m'occu(187)

pe d'elle, ce n'est que pour la bannir de ma mémoire, car je réponds de moi à présent; mais la plaie saigne encore, il faut la refermer. Ce ne sera point en reprenant de nouveaux liens. J'abjure l'amour pour le reste de ma vie, la cruelle épreuve que j'en ai faite me le rend odieux : & quand je serois libre, les femmes dont tu me parles ne me toucheroient point. Eh! quels fentiments veuxtu que j'aie pour madame d'Asterre? Je suis honnête homme, elle doit être vertueuse; je n'entends rien à tes arrangements : le ton qui regne dans fa maison est trop bruyant pour moi. Oue me veux-tu dire de madame de Clarival? fon état & fon maintien me l'ont fait croire une femme respectable. N'es-tu pas l'intime ami de son mari? Permets, mon cher, que je ne me livre point à cette nouvelle société. J'irai chez ma sœur, je resterai chez moi, je te verrai, cela me suffit. Je sens que je joue un triste personnage dans le monde, & je ne puis le souffrir. Viens me voir demain si tu peux, & dispense-moi de retourner chez madame d'Asterre.

#### LETTRE LXXXII

De Valville au Marquis.

A Paris, 30 avril:

Uelles fausses idées tu te fais. mon cher ami! Elles n'ont pas le sens commun; personne ne pense comme toi, cela est pitoyable. Vis avec les vivants, sois heureux, fois tranquille, amuse-toi: voilà tout ce qu'on te demande. Sais-tu que madame d'Asterre t'a distingué, malgré ton triste & froid maintien? Elle m'a demandé si tu ne reviendrois pas ce soir chez elle; & je m'y connois, tu peux compter qu'il ne tient qu'à toi d'en être aimé. Quelles idées gau-Ioises as tu donc ? Eh! sans doute, elle est vertueuse, cette semme; mais cela n'empêche pas d'aimer un galant homme. Tu ne sais pas, je le vois, ce que c'est que l'honneur des honnêtes gens. Un homme qui veut passer sa vie agréablement, choisit parmi les femmes les plus aimables celle qui lui convient le mieux. La beauté, le mérite, l'esprit ne doivent pas seuls

[ 189 ]. Le décider. Il faut encore trouver les convenances; voir, par exemple, si le mari est un homme sur lequel on puisse compter; si l'on en peut faire un ami; si sa maison n'est point triste & ennuyeuse; si une dépense brillante y appelle le plaisir. Toutes ces choses le trouvent-elles réunies, on cherche à plaire à la Dame; si l'on ne réussit point après quelques semaines, on tourne ses vues ailleurs; si l'on réussit, on s'arrange. Une femme doit exiger la décence, les égards pour son mari, la constance autant qu'il est possible .... & qu'elle même l'observe; mais en cas qu'on s'ennuie l'un de l'autre, point de rupture, on fait une retraite honnête. Si par malheur il survient une rupture en forme, jamais d'éclats, jamais de propos. Voilà le devoir d'un galant homme. Celui d'une femme est d'être fidelle à cet amant tant qu'elle n'en aime pas un autre; de n'en avoir qu'un; de conferver les dehors, & d'avoir pour son mari les meilleures manieres; de ne le retrancher jamais avec humeur d'une partie d'où il est impossible de le chasser; de ne point s'informer de ses Kaisons; de tourner même à l'avan( 190 )

cement d'un mari qui sait vivre les amis qu'on s'est fait par ses agréments, &c.; & c'est ce qu'on appelle une femme aimable, une femme importante, une femme qui peut beaucoup, une femme qu'il faut avoir, ou avoir eue. Ne sais-tu pas qu'aujourd'hui tout roule sur le plaisir, qu'il est le pivot des plus grandes affaires, & qu'il faut le sentir ou le feindre? Mais je rougis pour toi, Marquis, d'ignorer ces premiers éléments de la société du grand monde. Où diable as-tu donc vécu? En Province apparemment; car je ne te foupconne pas de t'être rétréci à Paris dans quelques cotteries bourgeoises. Je tirai prendre ce soir, & je te veux absolument remener chez madame d'Asterre. Secoue tes idées noires. Adieu, mon ami.

## LETTRE LXXXIII.

De madame de Saint-Sever à madame de Narion.

A Paris, 22 avril.

V Ous méritez bien, chere amie, que je vous prouve, au moins

par mon attention à vous donner de nos nouvelles, toute ma reconnoissance. Mon frere est toujours à peu près de même, & ne me quitte presque point. Vous favez combien je trouve de douceur à le voir; mais je sens qu'il lui faut des dissipations & des plaisirs que je ne puis lui procurer. J'eus hier toutes les peines du monde à l'engager à suivre M. de Valville, qui vint pour le mener chez une jeune Dame où se rassemble, m'a-t-on dit, une société extrêmement agréable. Il y fut, & en revint aussi triste qu'il y étoit allé. Il se promene seule, il rêve, il soupire, & ne parle presque point. Sa santé ne se rétablit pas; il a des maux d'estomac qui m'inquietent. Oh! ma chere, quels tyrans que les passions! Je suis pourtant charmée qu'il n'ait pas suivi mes projets, & épousé mademoiselle de Saint-Albin. Le croiriez-vous? Cette fille si douce, si bien élevée, si réservée, & que je regardois comme un trésor de vertus, donne, à ce qu'on m'a dit, les plus grands chagrins à son mari. Elle n'est plus la même, son caractere est devenu d'une aigreur & d'un entêtement insupportables;

G'est un vrai tyran domestique. Elle a commencé par chasser tout ce qui remplissoit depuis si long-temps la respectable maison du Baron d'Orby. Un pauvre Valet de chambre, qui avoit servi fidelement le pere & le fils pendant cinquante ans, est renvoyé comme les autres, & n'a pas de pain. Ce n'a été là que le préliminaire : elle s'est brouillée avec son beau-frere, & avec une parente de fon mari, âgée, infirme, qu'il logeoit chez lui depuis vingt ans, qui avoit rendu des services à sa famille. & qui se trouve forcée de se retirer dans un Couvent, sans avoir assez de fortune pour s'y donner les commodités nécessaires. Madame d'Orby l'a en quelque sorte chassée pendant que son mari étoit absent. A son retour il a été furieux, il a écrit à cette. Demoiselle pour lui faire de tendres excuses, & la prier de revenir; mais elle m'a dit qu'elle aimeroit mieux manquer de tout que de s'exposer de nouveau à de telles humiliations. Suivant le récit qu'elle m'a fait, je ne crois pas qu'on puisse être plus dure & plus opiniâtre que cette Dame; elle fait une dépense excessive pour elle .

( 193 )

elle, car elle s'embarrasse peu des autres. Sa maison est pleine de confusion & de désordre. Elle se fait des querelles perpétuelles avec tous les amis de son mari; & avec tout cela elle se croit d'une vertu sublime, parce qu'elle ne met point de rouge, & qu'elle ne va point aux spectacles. Elle a quelques pratiques de dévotion qu'elle observe exactement. & croit qu'il n'y a qu'elle d'estimable. Enfin cette pauvre Demoiselle m'en a fait un portrait qui m'a fait trembler. J'ai rendu graces au Ciel de ce qu'il a empêché l'exécution de mes desfeins; & j'ai vu que vous aviez rai-fon. Oh! que je voudrois bien une belle-sœur de votre main! Mais bon Dieu! il n'est pas temps d'y songer.

Adieu, ma très-chere amie; je vous embrasse & vous chéris; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de madame & de mesdemoiselles de Ferval. Que je vous félicite de jouir de leur société! Ma reconnoissance pour cette famille sera éternelle.



#### LETTRE LXXXIV.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 25 avril.

Otre cœur doit bien souffrir ma chere Comtesse, de l'état où vous voyez votre frere. Il est à plaindre, & son mal sera long; mais j'espere qu'il en guérira. Ne le contraignez point, la liberté est pour lui la chose la plus nécessaire. Il fuit les plaisirs; hé bien! il ne faut point lui faire violence là-dessus, ils lui seroient encore plus insupportables : le temps, le temps, voilà le grand consolateur; car la raison...... Laissezle vivre à sa fantaisse, cette épreuve lui va mûrir l'esprit. Il ne sera plus de sottises. Sa santé m'inquiete; je youdrois qu'il fût à la campagne, cette dissipation que donnent les champs & le bon air, est la plus naturelle & la plus efficace.

Je suis sâchée, ma chere, du malheur qu'éprouve M, le Baron d'Orby

dans son nouveau lien; je le connois; & je le plains, c'est un très-honnête homme. Mais je ne puis m'empê-cher d'être bien-aise que vous soyez désabusée sur le compte de sa femme. Voilà le fruit de l'éducation qu'elle a reçue. La dissimulation qu'on inspire aux jeunes personnes est la source de tous les vices. Une petite dévotion puérile rétrécit l'esprit & endurcit le cœur. Le portrait de cette Dame est celui de presque toutes les dévotes de profession; l'idée de supériorité qu'elles ont d'elles, les rend d'ordinaire insupportables. Médisantes avec un air de charité, orgueilleuses avec humilité, prodigues pour elles, avares pour les autres, minutieuses, aigres, ignorantes, opiniâtres, & impitoyables : voilà leur caractere. D'où cela vient-il? Peut-être d'un mauvais fond; mais le fond fût-il excellent, on le gâteroit avec une éducation telle que madame d'Orby l'a reçue. Je suis sure qu'on ne lui a jamais donné les vraies notions de la piété, de cette vertu sublime qui est la source & la perfection de toutes les autres vertus. On l'a accoutumée de bonne heure à cacher ses défauts; on n'a pas

cherché à les détruire. On n'a cultivé ni son cœur ni son esprit; là superstition y a pris la place de la religion; l'orgueil', celle de la grandeur d'ame : elle n'a jamais rien lu mi rien su. Les petites austérités de son couvent, sa toilette & sa musique ont été ses seules occupations : on lui a dit que tant qu'elle auroit un air févere avec les hommes, qu'elle ne parleroit point, qu'elle se tiendroit bien droite, & qu'elle seroit bien coëffée, elle seroit une personne accomplie. Elle l'a cru, & ne s'est mariée que pour être sa maîtresse, & prendre sa revanche du temps de gêne qu'elle a passé; s'embarrassant fort peu quel seroit son mari, qu'on lui avoit bien répété qu'elle ne devoit aimer qu'après le mariage, & auquel sûrement elle n'avoit jamais parlé aupa-ravant. Voilà l'histoire de son éducation: vous en voyez la suite. Il seroit bien à souhaiter, ma chere, que ces exemples fussent plus rares. Si vous voulez que votre frere soit heureux, ne lui cherchez point une femme élevée de la soite. Désiezvous de ces éducations austeres, & trouvez-lui une femme aimable. Il en

(197)

est; mais la fortune semble jalouse de la nature, & n'accorde ordinairement ses dons qu'à celles que le Ciel a privées de mérite & de graces. Pussiezvous trouver pour ce cher srere tous les avantages réunis! Il en sera digne, vous verrez.

# LETTRE LXXXV.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton,

A Paris, 29 avril.

Ue vous peignez bien, ma chere, & que vous me rendez ces prétendues dévotes méprisables!

M. d'Orby, outré des mauvais procédés de sa femme, veut qu'elle aille dans un couvent. Ne voilà-t-il pas un homme bien malheureux, lui qui, pour trouver une femme de tout point accomplie, avoit eru ne pouvoir la chercher qu'au fond du cloître! Malgré cette injure qu'il faisoit à toutes les meres qui élevent leurs filles, je plains son erreur & sa bonne soi, & je le plains d'autant plus sincérement, que j'avois été séduite com-

me lui à la vue de mademoifelle de Saint-Albin. Votre esprit & votre expérience vous ont fait juger d'elle plus sainement. Cela acheve de me persuader qu'il faut avoir vécu dans le monde & l'avoir beaucoup vu pour le connoître. Cette connoissance est bien nécessaire; je ne l'ai pas, mais vous l'avez, & j'emprunterai vos yeux. M. de Valville a proposé à mon frere d'aller passer huit jours à la campagne chez madame d'Asterre. Il ne le vouloit pas ; mais d'après ce que vous m'avez dit du besoin qu'il en avoit, je l'y ai engagé, & il est parti ce matin. J'augure bien de cette partie de plaisir, & j'espere qu'à force de foins nous le guérirons. M. de Ferval couronne son ouvrage par ses assiduités : ce jeune homme est charmant. Je lui parle quelquefois de ses sœurs, il les aime avec la plus vive tendresse, & il a pour fa mere la plus grande vénération : cela fait l'éloge de toute la famille. Que cette union si rare est respectable! Adieu, ma très-chere amie; je ne vous parle plus de mon amitié.

# LETTRE LXXXVI

Du Marquis à Valville.

A Paris, 5 mai.

Ardonne, ami, mon départ precipité. Mais en vérité il ne m'étoit plus possible d'y tenir. Quoi! c'est-là ce qu'on appelle la bonne compagnie! Hé bien, apprends que Léonor, toute méprisable qu'elle est, me paroît, ainsi que ses pareilles, moins méprisable que ces femmes-là. Ces sortes de filles font leur metier, elles s'affichent pour ce qu'elles font; malheur à qui s'y trompe, malheur à moi qui m'y étois si cruellement trompé; mais tes femmes!..... Ah! mon ami ton cœur peut-il être gâté au point de les pouvoir estimer ? Quoi ! joindre l'hypocrisie de la dignité à la bassesse du crime, fans en rougir, sans en avoir de remords! Traiter de gentillesse l'adultere, la persidie; n'avoir pas même l'idée de la vertu? C'est le caractere le plus abominable qui soit dans la nature. Je t'avoue que

la curiofité, autant que tes efforts, m'a déterminé à te suivre chez madame d'Asterre. J'ai voulu voir un peu ces gens du monde, je les ai vus; mais loin de me plaire, ils m'ont révolté. Je t'ai observé toi-même avec ta madame de Clarival; je m'y connois, mon ami, & je t'assure que tu ne l'aimes point, & qu'elle ne t'aime pas davantage. Votre lien est un tissu formé par la vanité & le désœuvrement, & l'on prend cela pour l'amour, pour cette passion terrible qui nous ôte presque l'usage de la raison, & rend en quelque sorte nos fautes excusables! Mais ces sortes d'arrangements, comme tu les appelles, quand même ils ne seroient pas criminels, font la plus fotte occupation qu'un galant homme puisse avoir. Quelle petitesse en effet de vouloir paroître amoureux quand on ne l'est pas, & de traîner par-tout à sa suite une femme dont on rougit intérieurement; mais qu'on affiche par air! Je te le répete, c'est le temps le plus sottement perdu. Madame de Clarival tire vanité de la conquête & de la constance apparente sans doute: tu trouves commode d'avoir cette maison : vous

vous payez réciproquement ces avan-tages par des soins qui vous coûtent, je m'en suis apperçu. Ne m'as-tu pas dit que tu t'ennuierois beaucoup s'il te falloit passer deux jours à la campagne avec elle; mais que si elle l'exigeoit, tu lui devrois ce sacrifice ? Ce sacrifice ! Eh! peut on en faire à ce qu'on aime ? Ne deviendroientils pas les plus grands plaisirs? Et d'ailleurs peux-tu placer dans un même objet l'ennui & l'amour? Quoi! u redoutes pendant deux jours une présence dont un amant feroit son bonheur ! Si tu as jamais aimé, mais non, à quel prix n'aurois-tu pas acheté un tête à tête? Ah! mon cher, je te le répete, tu n'aimes point; laisse donc là cette intrigue bassement criminelle. Quoi ! tu trahis de sang froid M. de Clarival, ton ami, qui t'a rendu les plus grands services : tu me l'as dit! Pour prix de son amitié tu séduis sa femme que tu n'aimes pas! C'est l'outrage le plus sanglant que tu lui puisses saire. Pardonne, cher Valville; mais de bonne foi est-ce là le rôle d'un honnête homme? Ce n'est point un prédicateur qui parle. Je sais que ce ton ne me réuffiroit pas

( 202 )
avec toi; c'est en homme du monde que je te dis qu'il n'est guere de crimes plus attroces que celui-là; qu'il entraîne après lui l'imposture, la trahifon, le malheur des familles, & leur déshonneur. Ne me parle jamais de madame d'Asterre. Elle m'a fait des avances indécentes, & je t'avoue que c'a été pour m'y dérober que je suis parti ce matin avant que personne fût levé. Elle pensera de moi ce qu'elle voudra, je m'en embarrasse peu, & j'aime mieux passer à ses yeux pour être ridicule, que d'être en esset vi-cieux. Je n'imagine pas comment ces femmes-là peuvent séduire. La semme d'autrui ne m'inspire que du respect quand elle en est digne, ou du mépris quand elle ne l'est pas. En éloignant même l'idée du vice, (qu'il n'est cependant pas facile d'écarter) comment compter sur la fidélité d'une semme qui n'est pas sidelle à son mari. J'ai eu de grandes soiblesses, mon ami; helas! elles feront le malheur de ma vie; mais j'ai au moins la confolation de n'avoir à me reprocher que des foiblesses. Mon cœur, trop ten-dre, n'est point gâté. Et je te le répete, Léonor, cette infame Léonor,

que je dois détester, que j'aime peutêtre encore, mais que je méprise assez pour ne la plus craindre, Léonor me paroît moins coupable. N'exige plus de moi de retourner dans cette maison, cela m'est impossible; mais tu peux compter sur un secret inviolable: je me le dois à moi-même.

#### LETTRE LXXXVIL

De Valville au Marquis.

A Montesson, 5 mar.

H! ma foi, Marquis, voilà qui est fini; dès que tu donnes dans la haute morale, je n'ai plus rien à te dire, ni rien à faire pour toi: tu es un homme noyé. C'est dommage pourtant, tu aurois réussi dans le monde. Une naiffance distinguée, une grande fortune, de l'esprit, une jolie figure & des graces; voilà ce que tu vas ensouir. Ta maudite passion pour Léonor, & ta maladie, ont assoibli ton cerveau. Je m'en suis apperçu à la longueur de ta lettre pastorale; car quel autre nom lui donner? Ne m'assassime plus de pareilles épîtres. Je ne vais jamais au ser-

mon, parce qu'il m'ennuie; mais des épîtres de cette espece sont un guer-ăpens. Je suis fâché de ton état, & ce n'a été qu'en avouant cet état à madame d'Asterre, que j'ai pu te sauver auprès d'elle du travers que tu t'étois donné. Oh! ne crains pas, je ne te proposerai pas d'y retourner, tu m'as guéri de l'envie que j'avois de te produire. Tu m'a donné une humiliation terrible, & j'ai essuyé mille brocards à ton sujet ; qu'auroit-ce été si l'on est vu ta lettre? Adieu, mon ami, restaure-toi par de bons confommés, donne à tes idées une couleur plus gaie, monte ta raison & tes mœurs au ton de ton fiecle : cette courte leçon vaut bien les tiennes. Tes mœurs! Quelle maussade expression employé-je-là! La contagion me gagne. Adieu.

## LETTRE LXXXVIIL

Du Marquis à Valville.

A Paris, 6 mai.

L'Amour m'a égaré, & l'amitié me corromproit! Ah! Valville, tu sournes mes réflexions en ridicule. Et

qu'ai je donc dit que la nature n'ait mis dans tous les cœurs, & qui ne doive être dans le tien ? En revenant d'une erreur, ai-je pu m'empêcher de rentrer en moi-même, & de m'épancher dans le sein d'un ami? J'ai fait des fautes : il ne me reste que la consolation d'en profiter; ne me l'envie point. A la vue de mes foiblesses, mon ame se pénetre de plus en plus des principes & des sentiments qui ont empêché qu'elles ne devinssent criminelles. Avec quel plaisir je vois que mon cœur est resté droit & pur au milieu de mes égarements? L'honnêteté, le goût du bien & de la vertu s'y étoient heureusement conservés. C'est à ces sentiments précieux que je dois, dans le plus grand emportement de ma passion, de n'avoir pas oublié les droits qu'avoient sur moi des amis, une sœur, une famille, & de n'avoir pas tramé à leur insu un mariage qui feroit à présent ma honte & mon désespoir : c'est à ces sentiments que je dois, après avoir découvert l'exécrable perfidie..... d'avoir laifsé entre ses mains des dons multipliés. dont une basse vengeance, telle que celle de ce la Roche, l'auroit privée; c'est à eux que je dois de n'avoir pas

cédé aux derniers & violents efforts de l'amour, lorsqu'il me portoit à subir le joug de cette ame vile, même après que j'eus dévoilé sa bassesse : c'est à eux aussi que je dois ma juste aversion pour ces liaisons adulteres, qui font vos amusements & vos jeux. De tout ce que j'ai fait dans le monde, ce sontlà presque les seules actions dont je puisse m'applaudir. Quel est donc le charme des actions honnêtes ? Tu en as fait sans doute : réponds-moi de bonne foi, n'as-tu pas trouvé dans ces actions même leur récompense? N'astu pas goûté une satisfaction intérieure & pleine, telle que doit être celle du bonheur! Avois-tu éprouvé quelque scrupule avant que de faire le bien ? As tu senti quelque remords après l'avoir fait? Non, mon ami, le bien est bien, même pour l'ame des méchants. J'ai vu que les passions ne faisoient qu'agiter & troubler l'ame : j'ai vu que vos plaisirs ne faisoient que l'étourdir & l'enivrer : la vertu, au contraire, la calme, la fatisfait, la rend heureuse, parce qu'elle la rend contente d'elle-même; & ce ne pent être-là l'ouvrage que de la vertu. Les passions n'ont qu'un objet; les plaisirs n'ont qu'un

( 207 )

temps: la vertu enbrasse, pour ainsi dire, tout l'homme; elle remplit toutes ses destinations de citoyen, d'époux, de pere, d'ami; elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie. Plus on la pratique, plus on l'aime. Est-ce donc dans les passions & dans les plaisirs, ou bien est-ce dans la vertu qu'il faut que je cherche le bonheur?

Valville, je t'ennuie : cesse de me lire; c'est pour moi que j'écris. Vous autres gens aimables, qui fondez votre principal titre sur un mépris abfolu de tout ce qui s'attiroit avant vous la vénération des pauvres humains, wous voudriez anéantir jusqu'au nom de mœurs. Ne vous en servez point: vos bouches profaneroient ce nom sacré. Mais s'il y a dans la société des devoirs à remplir, des droits à respecter, des regles à suivre, il faut des mœurs. Je ne parle, ni de la religion, ni des loix : ces deux sujets passent mes forces, je suis encore trop profane pour l'un, trop peu éclairé pour l'autre; je ne parle que d'une morale dont tout homme est bientôt instruit & convaincu, s'il l'étudie La juge de bonne foi. Tu m'annon(20\$)

ces, avec un air d'assurance & presque d'oracle, qu'il saut monter sa raison & ses mœurs au ton de son siecle. Et moi je te dis, sans vousoir faire le censeur à l'âge de vingt ans, qu'il saut monter sa raison & ses mœurs au ton de la droite raison & de la saine morale, qui sont de tous les temps & de tous les pays. Voilà la maxime qui forme l'homme, ou l'ami de ses freres, le grand homme, ou le protecteur de ses semblables.

Ou'attendra-t-on de celui qui réduit le système de sa conduite à prendre le ton de son siecle, & à suivre l'empire de la mode? Qu'en attendra-t-on, sinon de le voir, ou s'avilissant en esclave au milieu de la licence, ou n'ayant qu'une existence empruntée, que des vertus de convention, qu'un mérite de manieres & d'étiquette ? Et voilà où vous êtes, vous tous gens du bon ton; rapportant tout à un vain désir de plaire, enivrés de prétentions puériles, de petits succès; toujours agréables, toujours brillants, vous ne connoissez pas les grands devoirs: vous ne connoissez pas les liens sacrés qui étendent & fortifient notre être : vous n'aurez jamais ni patrie, ni ami, ni femmes .

( 209 )

femmes, ni enfants. Oui, mon ami, avec tes maximes on sera l'homme des soupers sins, l'homme delicieux, l'homme du jour: avec des vertus & des mœurs, on sera l'homme de la patrie, & si les circonstances s'y prêtent, l'homme de la postérité. Je ne prétends pas à un tel honneur; mais je tâcherai d'être bon, honnête, vertueux, pour être heureux. Le malheur a mûri ma raison. J'ai vieilli de bien des années, si c'est vieillir que d'acquérir des lumieres avant le temps, & d'oser en faire usage. Adieu, Valville.

## LETTRE LXXXIX.

De la Comtesse de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 4 mai.

On frere est de retour d'hier, ma chere amie; je ne sals à quoi attribuer ce prompt départ. Mais loin d'être revenu plus gai, je l'ai trouvé d'une tristesse & d'une langeur qui m'inquiétent sérieusement. Il faut prévenir les suites que son état pourroit avoir. Mon I. Partie.

Médecin conseille les eaux de Plombieres ou de Bains. \* Je présere ces dernieres, parce que mon frere sera près de vous, & que je n'en aurai pas d'inquiétude. Je vous prie, ma très-chere, de lui trouver un appartement commode; il ne pourra loger dans votre château, parce qu'il faut qu'il prenne les eaux à la sontaine même, & qu'il y a un peu trop d'éloignement. Adieu, ma chere amie; j'envie le sort de mon frere, puisqu'il vous verra plutôt que moi.

## LETTRE X C.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

## A Varennes, 7 mai.

Ue vous me faites de plaisir, ma chere Comtesse, en m'annonçant votre frere! En pourquoi ne pas loger chez moi? Je prends les eaux tous les ans; on me les apporte ici, & elles y sont tout aussi bonnes. Je ne suis qu'à une demi-lieue de la son-

Nota. Bains est situé à quatre lieues de Plombieres en Loraine.

taine. Quoi qu'il en soit, pour suivre vos intentions, j'ai retenu un logement commode, & notre cher Marquis n'a qu'à arriver. Nous ferons notre posfible pour l'amuser; c'est peut-être-là l'essentiel. Le cœur guéri, l'estomac guériroit bientôt; si les plaisirs factices de Paris ne lui ont pasémoussé le goût. les nôtres, tout simples, tout naturels, lui plairont peut-être. Je compte beaucoup sur la maison de madame de Ferval. Enfin, je ne négligerai rien de ce qui pourra donner à notre cher malade les dissipations dont il a besoin.

## LETTRE XCL

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris . 28 mai.

On frere partira demain matin, ma chere amie, pour vous aller trouver. Il est bien heureux pour lui & pour moi qu'il soit à portée d'éprouver les bontés que votre tendre amitié nous assure. Sa mélancolie vous touchera; j'espere encore plus de vos obli( 212 )

geantes attentions que des eaux. L'aimable M. de Ferval est du voyage. En vérité c'est un digne ami. C'est lui qui a fait tous les apprêts nécessaires pour cette route : son zele ne se dément point. Mon frere vous supplie de trouver bon qu'il ne loge pas chez vous ; fon Médecin lui a persuadé que la meilleur façon de prendre les eaux, c'est d'aller boire tous les matins à la source. Il compte bien vous voir chaque jour, & ce sera son plus grand plaisir. Je ne vous recommande point ce cher malade, ce seroit faire outrage à votre amitié. C'est avec une joie extrême que je le vois partir. J'espere qu'à son retour son corps, son esprit & son cœur feront guéris : du moins il ne peut être en de meilleures & de plus habiles mains.

Fin de la premiere Partie.

# LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.

## LETTRES

DUMARQUIS

## DE ROSELLE.

Par madame E. D. B.

NOUVELLE ÉDITION.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouvent

A PARIS.

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire, grand'salle du Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXV.



## LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.

## LETTRE XCII.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 juin.



A D A M E de Narton vous a appris notre arrivée, ma sœur. La route m'a fait du bien; j'espere beaucoup des eaux, de l'air de ce pays, &

de l'agrément que madame de Narton s'efforce de m'y procurer. Je ne puis trop vous faire aussi l'éloge de l'amitié de mon camarade de voyage. Il n'est II. Partie. (2)

point d'attentions qu'il n'ait eues pour moi. Sa famille est ici depuis deux jours, elle me paroît aimable; la mere & les fœurs ont une amitié si tendre & si vraie pour le cher Ferval, que le spectacle de leur entrevue m'a attendri. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus respectable qu'une pareille union. Ces trois jeunes Demoiselles sont jolies; l'ainée sur-tout a une physionomie charmante, & je lui crois beaucoup d'esprit & de douceur, Il me paroît que c'est la favorite du frere, quoiqu'il aime beaucoup les autres. Elles sont peu riches, à ce que m'a dit madame de Narton, parce que la Coutume de cette Province ne donne presque rien aux filles : c'est un reste de barbarie que je détefte. Je plains ces jeunes personnes. Voilà, chere sœur, tout ce que je puis vous apprendre de ce pays, qui va devenir plus fertile en événements. Les buveurs d'eau s'y rafsemblent, il en arrive beaucoup chaque jour, Donnez-nous exactement de vos nouvelles, je vous donnerai des nôtres, Adieu, Je vous embrasse de tout mon cœur, & votre mari austi,

## LETTRE XCIII.

De madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 9 juin.

[ ] Ous me tranquillisez, mon frere, de m'apprendre que vous yous trouvez dejà mieux. Votre lettre m'a fait un plaisir infini; ne songez qu'à vous amuser, & profitez des bontés de notre excellente amie, pour vous procurer des plaisirs simples & champêtres; vous les préférez aux plaisirs bruyants, & vous avez raison. Je suis charmée que la société où vous vous trouvez vous paroisse agréable. Madame de Narton m'a fait bien des fois l'éloge de madame & de mesdemoiselles de Ferval. Je plains comme vous le sort de ces jeunes Demoiselles; autrefois le mérite & les graces tennient lieu de fortune. Il n'en est plus ainsi; j'en suis fâchée pour l'honneur de notre siecle . & yous embraffe, & vous exhorte à vous bien réjouir, & moi, mon cher, je vous prie de m'aimer tonjours.

A 2

## LETTRE XCIV.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 13 juin-

Otre malade va bien, ma chere Comtesse, & je vous assure qu'il n'est point triste. Il sut hier fort gai à la promenade. Nous nous assîmes tous sur le gazon, & nous jouâmes de petits jeux qui l'amuserent. Mademoiselle de Ferval avoit mis beaucoup de gages: pour les retirer il fallut chanter. Elle a la plus belle voix du monde, & chante avec des graces si naturelles, qu'il est impossible de n'en être pas charmé. Le Marquis le fût, & chanta avec elle un duo. Le soir il l'engagea à chanter encore; elle, sa sœur cadette & M. de ferval firent un petit concert, dont le Marquis fut ravi. Il ne s'attendoit point à trouver de pareils talents dans nos rochers. C'est aujourd'hui qu'il devoit aller à Bains. Il a ordonné qu'on lui apportat les eaux ici; comme je les prends à présent, & que ces Dames ont la complaisance de

fe lever de très-grand matin pour se promener avec moi, il m'a dit qu'il essaieroit de m'imiter, & que, tout considéré, il aimoit mieux rester chez moi que d'aller seul à Bains: ce projet m'a fait le plus grand plaisir. Vous savez, ma chere, le goût décidé de votre frere pour la gaieté & la liberté. Sa malheureuse aventure a altéré son caractere; mais il peut revenir dans son état naturel. Nos jeunes personnes sont gaies avec esprit & décence; voilà ce qui convient à un homme de mérite. Je vous avoue, ma chere Comtesse, que je serois au comble de la joie si le Marquis étoit assez heureux pour s'attacher & pour plaire à mademoiselle de Ferval. Ils sont aimables l'un & l'autre; le hazard les a rassemblés, je laisserai faire cet heureux hazard & ne m'en mêlerai pas; je gâterois tout. Mais je vous instruirai des mouvements de votre frere: fût-il mille fois plus fin, je les démêlerai. Mademoiselle de Ferval a l'esprit formé, l'ame sensible & le cœur tout neuf. Je ne m'y tromperai pas non plus; mais je verrai sans voir. Il faut que je compte bien sur la noblesse de votre ame, ma chere Comtesse, pour vous communiquer une telle pensée. A 3

Cette charmante personne n'a presque. pour dot que son mérite, sa vertu & sa beauté; car le peu de bien qu'elle. espere n'est rien en comparaison de la fortune du Marquis. On ne manqueroit pas de dire, en langage du monde d'aujourd'hui, qu'il feroit une sottise. Mais moi qui suis peut-être plus intéressée que tous les gens qui parleroient ainsi, puisque je ne regarde de vrai bien que le bonheur, & que d'ailleurs la richesse de votre frere le mer audessus des considérations auxquelles on est quelquesois sorcé de descendre; moi, vous dis-je, je soutiens que certe union rendroit fon fort digne d'être envié de tous les gens qui savent pen-. ser & sentir. L'économie de mademoiselle de Ferval & sa simplicité pourroient encore, en les calculant bien. être un supplément de dot. Elle conduit la maison de sa mere; c'est elle qui · depuis deux ans est chargée de tous les détails, elle s'en acquitte avec une aifance étonnante; à peine s'en appercoir-on. Je tiens de madame de Ferval que jamais il n'y avoit eu tant d'ordre & de tranquillité chez elle, que depuis le temps où sa fille a pris les rênes de ce petit gouvernement. Les DomestiAdieu, chere Comtesse; mon espérance pourra s'évanouir, car elle n'est peut-être sondée que sur mes sonhairs; mais qu'importe ? Les projets agréables sont toujours passer d'heureux moments, & je ne puis regretter le temps que j'emploie à prévoir ou à désirer des actions honnêtes, encore moins à m'en entretenir avec vous.



## LETTRE XCV.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, 7 juin.

la 'Aurois été bien humiliée, ma chere amie, si vous n'aviez pas jugé de mes sentiments par les vôtres. Votre projet est le mien. Mon frere est assez riche pour ne songer, en se mariant, qu'à se rendre heureux. Quand même il auroit moins de fortune, dès que je le saurois au-dessus des besoins, j'applaudirois à un tel choix. Les malheureuses entraves que nous ont données nos mœurs présentes, forcent de penser à la fortune, sur-tout dans le mariage. L'énormité de nos dépenses fait rapporter tout à soi, double le fardeau, & ferme, de la part même des peres, les mains secourables qui pourroient en diminuer le poids. Notre luxe a tout placé dans la classe des befoins. Deux personnes qui n'auroient aucun bien & qui s'aimeroient me paroîtroient fort à plaindre, parce qu'el-

2

(9)

les seroient imprudentes de se marier. & malheureuses de ne se marier pas. Mais mon frere n'est point dans cette situation: riche comme il est, je le trouverois trop heureux d'affurer son bonheur en faisant celui d'une semme bien née, vertueuse & aimable. Vous ne voulez pas vous en mêler; il me femble pourtant que vos avis devroient être d'un grand poids : au reste, vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire dans cette circonstance. Voulez-vous bien assurer mon frere de mon amitié, & madame de Ferval de mon respect? Elle m'en inspire un fincere. Il faut de grands talents pour former des enfants comme elle a formé les siens. Ne m'oubliez pas auprès d'eux non-plus, je vous prie.

## LETTRE XCVI.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 19 juin.

E N vérité, ma sœur, je dois beaucoup à votre Médecin de m'avoir donné un si bon conseil. Je ne suis ( 10 ) plus le même; ma santé se fortifie tous les jours, & je me sens un fond de gaieté que je n'avois pas eu depuis longtemps. L'air de ce pays est admirable. Je suis resté chez madame de Narton ; les eaux m'y font tout autant de bien. Le genre de vie que j'y mene est charmant. On ne peut s'amuser mieux. Quelle différence de cette so-

ciété à celles que j'avois vues!

Ne croyez pas que nos plaisirs soient coûteux ou recherchés : rien n'est plus simple & plus aimable. Je ne pourrois vous en rendre compte, parce que l'occasion seule les fait naître, les varie chaque jour, & que nous ne prévoyons rien. Mesdemoiselles de Ferval, qui font l'ame de nos amufements, ont un agrément, une finesse, une bonté que je chéris. La bonté semble être une qualité héréditaire dans cette respectable famille. Madame de Ferval l'inspire à tout ce qui l'entoure. Je veux. ma sœur, vous faire partager le plaifir délicieux que j'ai goûté à la vue d'un événement attendrissant qui se passa hier en ma présence. Il prouve que la meilleure façon de rendre les hommes bons, justes & honnêtes, c'est

mes savoient combien peu coûtent les

vrais plaisirs!

Un Colporteur entra dans la cour du château avec deux chevaux extrêmement chargés. Nos Dames voulurent le renvoyer. Il demanda madame de Ferval, & la sit prier de permettre qu'il lui parlât. Elle s'en défendit, croyant qu'il ne se proposoit que de vendre. Mais il insista; on le sit entrer. Cet homme, d'une physionomie heureuse, âgé de trente ans, salue madame de Ferval avec un air de respect & de saississement. Que me voulez-vous, mon ami, lui dit-elle?

Il bégaie; il ne peut parler, & lui présente une bourse. Voilà, dit-il, Madame, ce que j'aurois voulu vous apporter plutôt ....ll y a dedans sept

mille francs.

Pourquoi m'apportez-vous cet ar-

Il est à vous, Madame.... Il est à

Vous, bien à vous.

A moi?

Oui... Vous le savez bien... Ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas apporté plutôt.

Vous vous trompez affurément ,

mon cher, je n'ai rien perdu, on ne m'a rien pris; & si c'est une restitution.....

Oh! non, non, Madame; vous m'avez prêté.... Vous favez ..... Il vous fouvient....

Je n'entends pas ce que vous me voulez dire, vous me prenez pour une autre assurément?

Oh! Madame, pourrois-je prendre une autre pour madame de Ferval! It avoit les yeux pleins de larmes, & la pressoit toujours de prendre la bourse.

Je ne puis recevoir cet argent, mon

cher, il n'est point à moi.

Quoi! Madame, vous ne me reconnoissez pas! Ah! je le vois bien.....
Vous avez oublié le petit Jaco...ce
pauvre orphelin....qui avoit une petite malle....qui vous portoit des
épingles....

Est-il possible! Quoi vous êtes

cet enfant?...

Eh! oui, Madame; ce louis d'or que vous me prêtâtes il y a dix-huit ans...

Hé bien?

Il a fait ma fortune. J'ai travaillé; j'ai eu bien de la peine, mais enfin j'ai

gagné du bien avec ces vingt-quatre livres, qui ont été mon unique fonds.

Et combien avez-vous gagné?

Quatorze mille francs. Oh, Madame, j'ai été bien exact! Il y en a sept mille dans la bourse. J'ai toujours tenu mes comptes avec grand soin, & j'ai dans toutes les occasions calculé séparément votre prosit.

Mon profit!

Eh! sans doute, c'est notre marché.

Quel marché?

Vous n'avez sûrement pas oublié, Madame, que ce jour-là, après que vous eûtes examiné ma petite malle....

Ah! je me rappelle cette malle, dit-elle en souriant, il n'y avoit pas pour un écu de marchandises, & rien n'étoit plus propre & plus adroitement arrangé.

Vous me demandâtes comment je ferois pour gagner ma vie à ce mé-

tier-là.....

Cette question vous fit beaucoup

pleurer, je m'en souviens.

Hé bien, Madame, vous devez donc bien vous souvenir aussi que je vous dis que faute d'argent je ne pourrois peut-être jamais rien faire..... ( f4 )

. Vous m'expliquâtes vos petits projets de commerce, ils étoient pleins de sens & d'intelligence.

Vous eûtes la bonté de me demander, Madame, combien il me faudroit d'argent pour me mettre à mon aise.

Je crois que vous me dites douze francs? Oui, douze francs; cela me

frappa.

Eh! que n'éroient pas douze france pour moi dans ce temps-là? Vous me donnâtes un louis d'or, à condition que vous seriez de moitié dans mon profit.....

Miracle de probité! Quoi! mon cher ami, vous avez cru sérieusement. ....

Eh! fans doute, Madame; j'aurois été un frippon si je n'avois pas partagé fidelement. Je vous apporte mes comptes, il n'y a pas un sou d'erreur.

La surprise, le saisssement, la joie de madame de Ferval l'empêchent de parler. Le Marchand dénoue les cordons de la bourse, renverse l'or sur une table, & commence à le compter. Madame de Ferval se leve & l'arrête. Gardez, mon ami, gardez cet argent, il vous est trop bien acquis.....

Non, Madame, c'est le vôtre; il ne

m'appartient pas.

Reprenez-le, mon cher. Ah! ditelle en nous regardant, est-il un plai-'sir plus vif que celui que je goûte! Qu'il m'en a coûté peu pour me le

procurer!

Nous pleurions tous. Mais cet honnête homme étoit dans un état difficile à rendre. Il pleuroit, il trembloit, il ne pouvoit parler, & ne cessoit de marquer, par ses gestes, que l'argent devoit être à madame de Ferval..... Je craignois, dit-il enfin avec effort, je craignois que vous ne m'eussiez soupconné de mauvaise soi d'avoir tardé si long temps...... Je ne suis arrivé que depuis hier dans ce pays. Je fus chez vous, Madame; on me dit que vous étiez ici.....

Que j'ai de joie de vous revoir heureux & honnête! Mon cher Jaco, (je ne vous connois pas encore d'autre nom ) Dieu wous z béni; vous le méritez. Je rends graces au Ciel de m'avoir rendu l'instrument de votre fortune. Continuez votre commerce, & ne manquez pas de m'informer de vos succès.

Mais, Madame, cet argent?..... Je vous l'ai déjà dit, if n'est point à noi.

Comment, Madame; & ce marché? Ce marché n'étoit qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Reprenez cette bourse, je vous prie.

Vous voulez donc m'en faire un don,

Madame?

Ce n'est point un don.

Je ne puis la reprendre que sur ce pied.

Hé bien, mon cher, ce sera tout ce

que vous voudrez.

Hélas! Madame, vous êtes trop bonne; je reçois cet argent avec bien de la reconnoissance. Mais je m'étois fait un grand plaisir de vous l'apporter. Au moins, ajouta-t-il, j'espere que vous voudrez bien permettre que ces Demoiselles choisissent dans mes marchandises ce qui sera de leur goût; quelques bijoux, des.....

Oh! non, non, s'écrierent ces jeunes personnes, nous vous sommes bien obligées, mon cher ami; mais nous se-

rions bien fâchées.....

Ah! Madame, dit tristement ce pauvre homme, est-ce que vous me resuserez l'honneur?.....

Non, mon ami, mes filles n'accepteront point de bijoux, mais apporteznous nous des rubans. Mes enfants, leur ditelle, prenez-en chacune une garniture

Jaco fait vîte apporter ses malles; il voudroit que mesdemoiselles de Ferval prissent tout ce qu'elles renserment; il étale ses marchandises avec bien plus d'activité & de soin que si c'étoit pour les vendre. L'embarras de ces Demoiselles est aussi charmant. Elles craignent tant de faire tort à cet honnête homme, elles ont tant de peur de l'affliger par des refus, qu'elles ne savent que choifir. Enfin il leur fait prendre des pompons & des rubans. Mesdames, Messieurs, nous disoit-il, est-ce que rien de tout cela ne vous fait envie? ... Si j'osois .... Nous primes tous quelque bagatelle. Il partit pénétré de joie & de reconnoissance, en donnant mille bénédictions à madame de Ferval & à sa famille.

Vous croyez bien, ma sœur, que cette scene attendrissante nous occupa délicieusement le reste de la journée. Nous ne demeurerons pas en reste vis-à vis de cet homme respectable. Mais nous sentimes hier que nos libéralités auroient été déplacées. Avec des cœurs sensibles, il ne sussit pas d'être genéreux, il faut savoir l'être. Nous some

11. Partie.

mes fort occupés aujourd'hui à confetruire un petit théatre, dont les décorations seront de seuillages & de sleurs. Nous devons y représenter Zaire & la Pupille. Mademoiselle de Ferval y joue les grand rôles, & on me sait l'honneur de me donner ceux d'Orosmane & du Tuteur. Il seroit impossible de ne pas les bien rendre avec une telle Actrice. Adieu, chere sour, vous me reverrez dans la meilleure santé. Dites à votre mari que je suis exactement sea conseils, & croyez qu'on ne peut vous aimer tous les deux plus tendrement que je vous aime.

## LETTRE XCVIL

De madame de Narton à madame de Saint-Sever

A Varennes, 23 juin-

chere Comtesse. Hier nos jeunes gens réprésenterent Zaïre & la Pupille. Mademoiselle de Ferval, notre promière Actrice, rendit ses rôles parsaitement. Le Marquis parut ne point s'efforcer pour exprimer la passion d'O-

(19) rosmane; celle de Zaire sut rendue aussi très-naturellement. Mademoiselle de Ferval reçut les compliments de l'affemblée avec la modestie qu'on atsend des talents & des graces. Les compliments du Marquis la firent rougir. Je le vis, & j'en augure bien. Je fis part Fautre jour à sa mere de ce que vous dites d'obligeant pour elle. Votre attention la toucha beaucoup, & nous conduiss à une conservation trop intéressante pour que je ne vous la rende pas. Je lui demandai comment elle avoit pu faire, au fond de sa province, éloignée des fecours nécessaires dans Téducation, pour en avoir donné une fi parfaite à ses enfants. Je les ai tendrement aimés, me dit-elle; je leur ai montré toute ma tendresse dès qu'ils ont pu l'ap ercevoir. J'ai gagné leur confrance, & c'est-là plus de la moitié de l'ouvrage.

Pour l'engager à développer sa méthode, je m'attachai à en relever les inconvénients. Al ! Madame, lui dis-je. en montrant aux enfants tant de tendresse, n'est-il pas à craindre qu'ils n'en abusent? Ils sentent alors que l'amour maternel nous domine; ils cherchent à l'intéreffer en faveur de leurs caprices. Ils sont rusés; le cœur est un peu dupe. On a de la condescendance, ils pren-

nent de l'empire : on les gâte.

Je connoissois le danger, reprit-elle, j'avois tâché de le prévenir. Dès l'âge où l'on est incapable de raisonnement, les ensants sont susceptibles d'impressions & d'habitudes. C'est dans ce temps-là que j'ai accoutumé les miens à la soumission. Ils ne pouvoient encore bégayer, déjà je les faisois obéir. Vous ne sauriez croire combien cette attention m'a épargné de peines dans la suite.

Voilà vos enfants soumis, je le veux; mais ils vous craignent & ne vous aiment pas, & tant qu'ils ne pourront pas voir que vous ne leur êtes sévere que pour leur intérêt, leur crainte est de la haine.

De la haine! Ah! dès que mes enfants ont pu sentir & penser, ils m'ont adoré. Songez que je leur procurois rous les petits plaisirs qu'à leur âge ils pouvoient désirer; que jamais les Bonnes ne donnoient rien, n'accordoient rien; que c'étoit de moi qu'on tenoit tout. Ils voyoient que je cherchois à les rendre heureux, ils ne pouvoient l'être qu'auprès de moi. Quel plaisir

aussi d'être dans mon appartement s Quel chagrin d'en être banni ! Le mensonge sur-tout étoit puni par quatre jours d'exil; mais l'aven de sa faute obtenoit toujours le pardon & le rappel. Voilà où se bornoit ma sévérité. Les coups avilissent l'ame des enfants, le retranchement d'un repas leur dérange l'estomac. Je n'ai jamais eu recours à ces triftes & barbares ressources. Il faut punir, autant qu'il est posfible, les enfants, comme ils doivent être punis des mêmes fautes étant hommes, par les remords, par la honte, par la perte des avantages de la société, & autres peines semblables.

Je comprends, lui dis-je, comment des enfants qu'on avoit accoutumes à obeir avant même qu'ils pussent parler, font & plus dociles & plus sensibles aux châtiments qui sont alors plus rares... Ils en sont aussi plus tendres pour leurs parents, & plus sensibles aux biens qu'ils en reçoivent, ma-t-elle dit. La sévérité n'ayant été exercée contr'eux que dans un âge dont ils n'ont pu conserver le souvenir, il ne leur en reste qu'un sentiment de dépendance qui ne les afflige pas; il est prefque machinal. Quand après cela ils voient, à mesure que leurs facultés se développent, que l'on ne se sert du pouvoir qu'on a sur eux que pour les empêcher de se saire du mal, ou pour leur saire du bien, il n'est pas possible qu'i s ne s'attachent sincérement à la personne qui fait tout leur bonkeur.

Sans doute. Mais les Gouvernantes m'embarrassent un peu. Comment ne détruisoient-elles pas continuellement

ce que vous aviez fait?

Je vous l'ai déjà dit, les Gouvernantes jonoient un fort petit rôle. J'avois toujours mes enfants avec moi-Je ne voulois que des filles douces, simples, attentives, point babillardes fur-tout. Leurs foins se bornoient aux besoins corporels.

Peu de meres, lui dis-je, auroient affez de parience pour se condamner

à cette gêne.

C'est qu'elles ignorent les plaistre attachés aux soins maternels. En peut il être de plus sensibles! Voir croître sous ses yeux la tendresse & la confiance de ces petirs êtres, faire d'un segard leur punition on leur récompense, être tout pour eux; c'est jouir d'un bonheur bien grand, du bonheur fêtre mere!

Mais ne l'achete ton pas un peu par la contrainte & l'ennui qu'une telle vie entraîne ?

l'avoue, me répondit-elle, que tous. les instants ne sont pas également agréables. Il est impossible que dans cette multitude de soins & de petits détails il n'y en ait de triftes, d'ennuyeux, de pénibles. La tendresse maternelle peur seule les faire supporter; mais elle le sait : elle les adoucit, elle les sécompense. La contrainte est encore inévitable & nécessaire. Combien n'at-il pas fallu que faie veillé sur moi pour ne pas laiffer paroître mes défauts aux yeux de mes enfants? Jamais d'humeur, jamais de colere, toujours la même dans tous les moments; voilà ce qui m'a attiré leur confiance. Il est cerfain, ajouta-t-elle en souriant, qu'ils me croient impeccable.

Vous êtes du moins le meilleure Le plus lage des meres. Ces soins respectables que vous avez pris dans seur première ensance n'étoient que le sondement de Fédisice; & combien n'ausez-vous pas en à travailler depuis?

Dès qu'ils ont pu réfléchir, j'ai tâché de leur former le cœur & l'esprir, d'y établir des principes sûrs & inva-

riables. C'est dans la religion seuse qu'on peut les puiser; c'est sur elle que j'ai fondé tout le reste. Je ne leur en ai montré d'abord que les lueurs qui convenoient à la foiblesse de leur âge. Peu à peu je l'ai fait briller à leurs yeux dans tout son éclar. Ces attentions, suivies pour mes filles jusqu'à l'âge où elles sont, ont je crois aidé la nature, qui leur a été assez favorable : je n'ai fait que la développer. Dans l'éducation ordinaire, on gâte bien plus d'ames honnêtes qu'on n'en forme. Je n'ai point ce reproche à me faire à l'égard de mes filles. J'ai tiré leurs vertus du fond de leur ame, & Fen ai formé leur caractere.

Et votre fils, Madame, a-t-il une ame moins sepsible & moins honnête? Aux vertus douces qui sont des deux sexes, ne joint-il pas cette générosité qui caractérise particuliérement le fien ?

Son éducation n'a pas été de même mon ouvrage; il a fallu le mettre au college & le livrer à des Régents. J'avoue que si j'avois osé, je l'aurois aussi gardé auprès de moi. Mais quand on ne peut s'assurer du succès en allant contre

contre l'ulage, il faut s'y conformer. Je sentis que je trouverois avec lui bien plus de difficulté qu'avec ses fœurs. Il y a des bizarreries affreuses dans les préceptes qu'on donne aux hommes. Je voulois que mon fils eût de la religion, de l'honneur, des manieres; qu'il apprît les sciences qui conviennent à son état; qu'il eût des vertus & des graces; qu'il fût chrétien & brave : cet assemblage est difficile à former. Je l'ai jugé au-dessus de mes forces. Ferval a été aussi bien élevé qu'on peut l'être avec nos mœurs & nos préjugés. Mais personne autre que moi ne s'est mêlé de l'éducation de ses sœurs. Elle m'a paru le ; les principes qu'on doit donner aux filles sont sûrs & invariables : c'est la raison & la vertu - toutes simples.

Vous leur parliez donc sans cesse

raison & vertu?

Point du tout, à moins que l'occasson ne se présentât de leur en inspirer le goût. On peut par les bombons donner des leçons de probité & de bienfaisance.

Vous avez bien réuffi, lui dis-je, vos filles ont autant de candeur & II. Partie C

de bonté dans l'ame que d'agrément dans l'esprit; & ce qui me suffiroit pour juger qu'elles ont de belles ames, c'est cette union charmante que je vois

régner entr'elles.

J'ai toujours cru, reprit madame de Ferval, qu'il falloit apporter beau-coup de soin pour faire naître dans les enfants l'émulation sans jalousses. Ne donner jamais de préférence à la personne, mais à l'action; les récompenser ou les punir avec une inflice exacte & fans acception; ne jamais vanter l'un aux dépens de l'autre : c'est le grand moyen de les éloigner de la haine & de l'envie. Un enfant négligé, hai, contracte un caractere chagrin & jaloux : cet enfant infortuné est souvent dans la suite le malheur de sa famille, & le fléau de la société. Est-ce à lui qu'il s'en faut prendre? Mes filles, graces au Ciel, ne connoissent point la jalousie, ni toutes les petites tracasseries ordinaires aux jeunes personnes.

Ce fond de bonté, lui dis-je, se répand jusques dans leur conversation. J'admire depuis long-temps avec quelles graces, quelle gentillesse, elles nous entretiennent, sans que jamais la moindre médisance entre dans leurs discours.

Elles l'ont en horreur, reprit-elle; je leur en ai fait sentir de bonne heure la bassesse & le danger. Henriette avoit de la disposition à diriger la pointe de ses plaisanteries sur le prochain, moins par malice que par étourderie. Elle possédoit le dangereux talent de rendre au naturel les ridicules. On croyoit voir ou entendre la personne qu'elle imitoit. Bien loin d'applaudir à ce badinage, je prenois un air très-sérieux. Ses sœurs, qu'elle faisoit rire, s'apperçurent un jour que je ne riois point, & cela les surprit. Mes enfants, leur dis-je, pourrois-je me réjouir de voir dans une de mes filles tant de malice & si peu d'esprit? Affligez - vous avec moi. Henriette toute honteuse me demanda quel mal elle avoit fait. Je lui fis sentir alors le fond de méchanceté, de sottise, de stérilité ou d'ignorance que cachent les dehors séduisants de la médisance la plus agréable. Je lui montrai la bassesse qu'il y avoit à se faire le bouffon & le singe de la société, pour amuser les uns des ridicules des autres. Je lui fis fentir combien on donnoit

par-là de prise sur soi-même. Elle eut honte du rôle qu'elle avoit joué, & depuis cet avertissement elle n'a pas eu besoin que je lui en aie donné d'autres.

Ah! lui dis je, votre air en fit plus que vos discours: un sourire échappé

auroit tout perdu.

Mais, reprenoit madame de Ferval, vous me charmez. Quoi ! vous qui vivez à Paris, qui êtes accoutumée à voir des filles élevées avec plus d'art, vous daignez vous occuper des miennes; il semble même que leur

éducation vous frappe!

C'est que j'aime la nature & les graces simples, & on les néglige. Les graces que l'on donne à force d'art ont toujours un air de fausseté & de gêne. Pour ce qui est des jeunes, personnes élevées à Paris, elles sont presque toutes des statues parées, qui occupent les fauteuils d'un appartement; condamnées à l'enfantillage & au silence jusqu'à leur mariage, leur esprit, lorsqu'elles en ont, ne se forme point; il est même assez rare qu'elles en fassent paroître.

Je crois très-important, repliquat-elle, de leur inspirer de bonne heure la retenue qui convient à leur âge & à leur sexe. Il faut leur faire sentir le danger de l'indiscrétion, les avertir avec douceur, & en particulier, de ce qu'elles peuvent avoir dit de déplacé. Cela demande, je l'avoue, une attention continuelle; aussi je tâche de ne pas perdre un mot des discours de mes filles: mais je ne leur ai jamais dit de se taire.

Eh! je reconnois-là votre tendresfe & votre prudence. Il faut être bien dure ou bien mal-adroite pour étousfer, comme on le fait par la méthode opposée, les graces de l'esprit, & pour rendre les plus belles années de la vie des années de contrainte &

d'ennui.

En laissant à mes filles, me dit-elle, une liberté douce & honnête, je n'ai pas négligé de leur faire sentir qu'elles doivent être dans la société moins pour elles-mêmes que pour les autres, plus occupées à leur plaire qu'à s'amuser, & toujous attentives à prendre leur ton, à étudier leurs goûts. Si elles badinent quelquesois, elles savent aussi soutenir une conversation sérieuse; je les ai même accoutumées à entendre sans impatience des propos en-

nuyeux: ce sont elles souvent que je laisse parler avec les gens les plus difficiles à entretenir. La vraie politesse n'est-elle pas fondée sur la bonté? Et n'est-ce pas en avoir que de parler à chacun le langage qui lui convient, que de savoir écouter? Ecouter avec un air d'intérêt, ce n'est pas se taire, c'est répondre à ce qu'on exige de nous. Un geste, un mot, un rien suffit pour satissaire une personne qui nous par-le de ses affaires, de ses succès, de fes malheurs. On est bien abondant quand on parle de soi, & sur-tout de ses peines. On s'appesantit sur les circonstances, les détails, les minuties.

Oh! lui dis-je, dans ce qui nous intéresse, tout nous affecte. Un air de distraction ou d'ennui est une injure, & quelquesois une cruauté. Si la personne est malheureuse, du moins ses maux seroient suspendus pendant l'instant où, en lui prêtant de l'attention, on lui marqueroit de la sensibilité. Les gens heureux ont presque aurant de besoin qu'on les écoute. Ils sont se pleins de leur bonheur!

Mais, lui dis-je en souriant, avec des maximes si indulgentes & si humaines, vous nous inonderez d'un de-

luge d'ennuyeux.

J'ai du moins tâché d'empêcher mes enfants de l'être; vous les entendrez rarement parler d'eux. Supporter ce défaut dans les autres, c'est un devoir; & vis-à-vis des malheureux ce devoir

est indispensable.

J'avoue que des enfants dans la vivacité de l'âge ne peuvent, avec la meilleure intention du monde, captiver long-temps leur esprit sur des choses qui ne les touchent point; mais on peut les y accoutumer peut à peu & par degrés, en leur faisant sentir combien on est heureux de pouvoir procurer quelque plaisir & quelque soulagement aux autres. Car il faut de bonne heure leur faire connoître la différence qu'il y a entre la fausse politesse, que les gens les plus durs contractent aisément, & qui ne git que dans les manieres extérieures; & la vraie politesse dont la source est. dans le cœur. Bien des gens prétendent qu'on ne peut se plaindre d'eux quand ils ont rempli ce qu'ils appellent les devoirs de la société : c'està-dire quand ils n'ont manqué, ni aux visites, ni aux petits soins, ni aux

compliments, ni aux autres momeries d'étiquette; pendant qu'ils n'auront pu supporter sans dégoût les plaintes que les douleurs arrachent à un malade, & qu'ils auront interrompu, avec une cruelle adresse, le récit des malheurs d'un honnête homme qui leur avoit sait l'honneur de leur supposer le cœur sensible. Un bon cœur, je le répete, est le meilleur guide dans ces sortes de choses. J'en reviens toujours-là, la bonté est la base de tout, de la société, des vertus, du bonheur. Aussi c'est par le cœur qu'il saut commencer le grand ouvrage de l'éducation.

Le cœur est un article bien délicat, lui dis-je. Je sais que la dureté est la source de mille vices, mais la sensibilité n'a-t-elle pas bien des dan-

gers pour de jeunes personnes?

Il faut diriger cette sensibilité, me répondit-elle, & sans doute elle exige la plus grande circonspection. Un cœur extrêmement tendre est toujours facile à persuader, il est susceptible de tous les sentiments doux. Que des l'enfance une mere, par sa tendresse affectueuse, s'assire du cœur de sa fille, qu'elle le remplisse, qu'elle y regne avec la vertu, qu'elle l'ouvre à la

confiance. Je sais qu'il est un âge; qu'il est des passions...... ( Je n'y pense pas sans émotion. ) Mais non, ces passions ne sont pas plus fortes que l'amour d'une mere, votre amie & votre confidente; elles ne sont pas plus fortes que les impressions contraires données dans l'éducation, que les principes d'honneur, que la vertu, que la modeste & noble fierté qu'on doit toujours inspirer aux jeunes per-fonnes, sur-tout à celles dont le cœur est le plus tendre.... Je regarderai toujours, me dit-elle après un moment de réflexion, comme un bonheur trèsgrand d'avoir à diriger un caractere lensible. Que de ressources dans cette fensibilité! La mere qui ne sait pas en profiter, n'est pas digne de conduire un telle fille. Quelles victoires ne lui feroit-on pas remporter fur ellemême, en ménageant avec adresse & bonté cette ame délicate, & lui laisfant à ses propres regards tout l'honneur du triomphe! L'amour de l'honnêteté & du devoir est bien puissant sur de tels caracteres. C'est un goût naturel, c'est un sentiment délicieux, c'est une vraie passion.

Mais ne pensez-vous pas, lui dis-

je, qu'il faut leur fournir de bonne heure des armes contre l'amour?

Je crois, reprit-elle, ces précautions non-seulement inutiles, mais dangereuses. Tant que des filles sont des enfants, elles ne vous entendent point. Quand elles sont grandes, l'idée de cet amour, de ces amants dont vous les avez entretenues, se réveille : la vanité s'en mêle. On fe croit assez jolie pour avoir des adorateurs; cela paroîtroit amusant, & n'empêcheroit pas d'être vertueuse. Il en vient un : quelle joie! On n'a garde d'en faire confidence à la mere. Le seul mot d'amour la révolte; elle en a tant dit de mal! On veut se conduire foi-même. L'amant est aimable & séduisant; la tête tourne, & tout est perdu.

Vous n'avez donc jamais parlé de cette passion à mesdemoiselles de Fet-

val?

Si par hazard en leur présence la conversation a roulé sur quelques matieres de cette espece, je n'ai point affecté de la rompre, mais j'ai tâché doucement de la faire tourner sur d'autres objets.

tes ?

Elles n'ont jamais lu de romans. Quant aux pieces de théatre, j'ai tâ-ché de choisir celles où l'amour ne conduisant qu'aux plus grands malheurs, ne pouvoit leur paroître séduifant. D'ailleurs la grandeur des sujets & la dignité de la poésie, leur fait regarder les héros de la Tragédie comme des êtres d'une autre espece. Et puis encore l'intérêt des états, en opposition avec celui de l'amour, fait une diversion; & je l'ai remarqué par les réflexions de mes filles. Il est très-peu de pieces où l'amour ne paroisse un contre-temps à des lesteurs qui n'en ont jamais éprouvé les traîts, & qui ne cherchent pas à s'y retrouver. On doit faire lire nos Poetes à des filles que l'on veut bien élever. Ne seroit-ce pas une ignorance honteuse dans le monde que de ne pas connoître les chefs-d'œuvres que nous avons dans ce genre ? D'ailleurs la bonne poésie éleve l'ame, forme le goût, & ne gâte point le cœur. Il faut de la prudence & du discernement dans le choix des Auteurs & des ouvrages. Mais les romans sont les plus dangereuses des lectures pour les jeunes perfonnes. Elles se disent à chaque page, c'est moi, me voilà. Bientôt elles diront du premier jeune homme qu'elles verront, c'est lui, c'est Lindor, c'est Léandre; leur imagination s'échausse, elles croient qu'on ne peut exister sans amour, qu'il est humiliant de n'avoir point d'amant; & toutes ces chimeres ont causé trop souvent les plus grands malheurs.

Mettez-vous, hi dis-je, tous les romans dans la même classe? Est-ce

une proscription générale?

J'en excepte, répondit-elle, quelques romans anglois.

Cenx de Richardson, sans doute?

De Richardson! Est-il possible qu'on donne le nom de romans à ces belles histoires du monde & de l'humanité! C'est la vertu elle-même qui vous y instruit par l'organe du génie. Je dois beaucoup à ce grand maître d'éducation, avec lequel on acquiert promptement tant d'expérience; & qu'on ne lit pas (fi l'on est vicieux, pour ainsi dire, par essence) sans brûler d'envie de devenir meilleur, sans l'être. Je viens de donner Clarisse à lire à ma fille ainée; elle est

à l'école des bonnes, des grandes mœurs. Ses sœurs sont encore trop jeunes pour profiter de cette lecture.

Vous jugez quel effet Clarisse a dû produire sur un cœur tout neuf. Ma fille le lisoit seule. Mais elle me disoit tout ce qu'elle sentoit. Je lui vis prendre le goût le plus vif pour Lovelace : elle ne pouvoit blamer Clarisse de l'aimer. Quelle comparaison de cet amant à l'époux qu'on veut la forcer de recevoir! Quels tyrans que ses parents! Mais dans la chaleur de cet enthousiasme, le sentiment de douleur & de pitié que lui inspira cette fugitive, seule avec son amant dans son carrosse, m'enchanta. Quelle humiliation, maman, me dit-elle! cet homme, quelque tendre qu'il soit, n'est pas son mari. La voilà dans sa dépendance ! Quel rôle pour une fille bien née! Ah! elle eût préféré le malheur, la mort même à cette honte, si elle eût eu le temps de réfléchir. Cette nobleffe de fentiments, cette dignité d'ame qui est la hauteur naturelle de la vertu. me ravissoient dans ma fille. C'est la sauve-garde du cœur.

C'est donc dans Clarisse que made-

moiselle de Ferval a pris les premieres idées de l'amour ?

Oui, me répondit-elle ; jugez si elle doit le trouver redoutable ?

Mais ne prendra-t-elle pas tous les

hommes pour des Lovelace?

Oh! ce danger n'est pas effrayant; **Finclination** rassure toujours nous tros...... Pour garantir une fille de la séduction, je compte bien plus sur sa vertu, sur sa tendresse, & sa confiance pour moi, que sur la peur des Lovelace.

Nous fûmes interrompues par nos jeunes gens, dont nous nous étions un peu écartées. Ils nous rejoignirent, nous allâmes enfemble nous asseoir dans une prairie, sous des saules, au bord de la riviere. Un écho admirable, qui venoit d'un rocher voisin, engagea mademoiselle de Ferval & Henriette à profiter de cette découverte. Elles chanterent plusieurs petits airs; le Marquis fut enchanté, & toujours plus surpris de leurs talents. Où les ont-elles pris, dis-je à leur mere ?

La nature leur en a fait don, répondit-elle; mademoiselle de Ferval & ( 39 )

Henriette sont née avec de la voix & du goût pour la musique.

Mais sans doute elles ont eu des

Maîtres ?

Des Maîtres, dit Ferval! Oh! Madame, je vois que vous ne connoiffez pas M. Duval, qu'on décore ici de ce nom, c'est le plus ignare Musicien!

Tel qu'il est, mon frere, dit la petite, il nous a fait grand bien. C'est ce que j'ai trouvé de mieux dans ce pays, répondit la mere; j'avoue que l'application de ses écolieres, & le désir d'apprendre, en ont plus fait que lui.

Je le crois, reprit Ferval; & cela

fait honneur à mes sœurs.

Dites plutôt que cela fait honneur à ma mere, reprit tendrement l'ainée. Quels soins n'a-t-elle pas pris pour nous donner ce goût, ce désir d'apprendre, sans quoi l'on n'apprendrien! Je vois à présent combien il vous a fallu d'art pour nous cacher vos soins, ma chere maman; je n'ai j'amais cru prendre de leçons en apprenant à chanter. M. le Marquis & mon frere m'ont extrêmement étonnée en me-

disant qu'à Paris c'est une affaire sé-

rieuse que cela.

Une affaire sérieuse, dit vivement Henriette! oh! j'abandonnerois plu-tôt la musique. Ce n'est qu'un plai-sir, n'est-ce pas, maman? Quand je vois venir M. Duval avec des airs nouveaux, je suis enchantée, je les apprends avec ardeur; si c'étoit une tâche, cela ne vaudroit plus rien. Hélene a-t-elle jamais cru faire autre chose que s'amuser, quand elle a appris à peindre? Non, sans doute, reprit-elle; & si cela n'amuse pas, pourquoi l'apprendre ? il in'y a pas de nécessité. La musique m'auroit ennuyée, je n'ai pas de voix, je ne l'aime point; mais pour la pein-ture j'y passerois les journées avec plaisir. Et je vous suis bien obligée, maman, de m'avoir donné un Maître de dessein. Voilà toute ma science. me dit à l'oreille madame de Ferval; elles n'ont appris toutes les choses d'agrément qu'en s'amusant, & avec beaucoup d'envie de les savoir.

Il me paroît, reprit Ferval en souriant, qu'Henriette seroit bien étonnée née qu'on la grondât pour la faire dan-

Je vous quitte, chere amie, on m'annonce un feu d'artifice. C'est demain la sête de madame de Ferval, ses enfants lui donnent un bouquet; je ne veux pas perdre ce spectacle. Je reprendrai notre conversation, le sujet en est trop intéressant pour ne vous pas plaire.

# LETTRE XCVIII.

De madame de Saint - Sever au Marquis.

A Paris, 24 juin.

JE ne puis, mon frere, vous exprimer toute ma joie; votre santé se rétablit, & vous reprenez votre gaieté naturelle. Je partage vos plaisirs; le portrait que vous me faites de mesdemoiselles de Ferval est tout aimable. Je vous félicite d'être à portée de jouir des charmes d'une pareille société. L'aventure du Colporteur m'a touchée jusques aux larmes: elle fait honneur à l'humanité. J'eus hier une visite de M. de Valville. Il ne savoit point votre départ, & il me demanda de vos nouvelles avec un air d'intérêt. Je lui renII. Partie.

dis les détails que vous me faites. Continuez-les-moi. Vous favez tout ce qu'il faut dire pour nous à madame de Narton. Aimez toujours votre sœur.

## LETTRE XCIX.

De Votville au Marquis.

A Paris, 24 juini

E fus hier chez ta sœur, cher Marquis, je croyois t'y trouver: tu prends les eaux, c'est bien fait. Mais. fi j'en crois madame de Saint Sever, tu t'amuses beaucoup chez madame de Narton. Elle me parla de tes plaifirs avec extase. Comment diable, tu joues aux petits jeux, quelles délices! Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée que ta sœur se fait de ces chétifs amusements. Elle te croit dans le pays des merveilles. Tu représentes des Tragédies, sous des feuillages, avec des provinciaux! Cela est trop plaifant. Au refte, je t'exhorte à continuer, on fait toujours bien quand on s'amtife. Il faut êrre enfant avec les enfants. bon homme avec les provinciaux., ainsi du reste. Tu ne peux avoir d'au-

tres plaisirs dans les lieux que su habites. Prends ceux - là en attendant mieux. Tu me dois une description de tous les originaux qui t'entourent en province; je ne m'amuse pas des plaisirs de ces bonnes gens, je m'amule d'eux. A ta place j'aurois été à Bains ; il s'y trouve ordinairement très-bonne compagnie. La Princesse de .... & la Duchesse de.... y furent l'année derniere. Mais si tu te trouves plus commodément chez madame de Narton, restes-y : elle ne manque pas d'esprit, Elle n'a pourtant jamais eu de manieres; & puis une femme à fon âge n'est plus agréable. Dieu me préserve des caux de Bains à ce prix-là. Qu'est-ce qu'une semme sans agréments? Il y en a qui s'avisent de raisonner quand elles sont hors d'état de plaire. C'est une chose assez plaisante qu'une semme qui rai onne, & une semme vieille & laide; mais cela est bon pour le moment. Le ridicule ne fair pas toujours rire; aprés avois diverti, il choque, il ennuie. Madame de Salas Sever m'a beaucoup parlé de mettemoiselles de Ferval. Je les vois dici, un air gauche, un elprix esroit, n'est-ce-pas? Oh! c'est D '2.

cela même. Mais si elles sont jolies, on peut s'en accommoder pour trois mois. Adieu, cher Marquis; je suis charmé que tu te portes mieux.

### LETTRE C.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 28 juin.

E te plains, mon pauvre Valville, de ne connoître d'autres plaisirs que les plaisirs que l'art apprête, & d'ignorer ceux dont je jouis ici. Ma sœur ne t'a point trompé. Je n'ai passé de ma vie un temps plus agréable. Je suis dans une société respectable & délicieuse: oui, mon ami, délicieuse. Tu es assez malheureux pour que cette société te parût infipide; mais malgré toi tu ne pourrois t'empêcher de l'estimer. De quel air parles-tu donc de mesdemoiselles de Ferval? Songes-tu que ce sont des filles de condition, des personnes estimales & charmantes. L'ainée sur fut est digne du respect & de l'attentiment de tous les hommes qui faur an committe tout ce qu'elle vauti Elle d' les(45) prit sans y prétendre, des graces qu'elle ignore, le plus beau visage, où la plus belle ame se peint, des talents qui m'ont étonné. Elle chante avec un agrément que la nature seul peut donner. Elle sait très-bien la musique, & joue du clavessin avec beaucoup d'intelligence. Si tu l'avois vue représenter Zaïre, j'ai assez bonne opinion de ton goût pour penser que tu n'aurois pu lui refuser des larmes, qui sont les, vrais applaudissements. Elle est d'une bontérare & adorable. Il me paroît que son esprit est cultivé. Elle n'affiche point le savoir, & n'affecte point de le cacher. Je n'ai rien vu de plus aimable. Rectifie donc tes idées sur le compte de cette demoiselle & de ses fœurs. Leur naissance, leur éducation, leur beauté & leur vertu pourroient mériter tous les hommages.

## LETTRE CL

De Valvitle au Marquis.

A Paris, a juillet.

Ardon, Marquis, pardon, je ne m'en serois pas douté. Te voilà.

doncencore très-gravement amoureux! Mademoiselle de Ferval, demoiselle de condition, sage, vertueuse, belle, remplie de talents, &c. &c. &c. Oh! tu ne pares pas mal ta nouvelle idole. Plaisanterie à part, prends-y garde, tu as déjà fait une assez belle épreuve de sa foiblesse & de ton goût pour le sacrement. Je t'en aversis de bonne heure: parts & arrache-toi de ces lieux enchantés. Songe à la sortise qu'il y auroit à te laisser ainsi enlacer. Quelqu'éloge que l'enjouement te fasse faire de cette beaute, c'est une provinciale peu riche; & nous favons ce que c'est qu'une provinciale. Je ne m'efforcerai point de rabaisfer les graces que su lui prêtes, ce seroit te fâcher inunilement. Mais ce qui me passe, c'est qu'après avoir bravé les traits de madame d'Afterre, la femme de Paris la plus aimable & dont le choix ne pouvoit que te faire honneur, en dépit de tes pieuses maximes, tu ailles comber dans les liens d'une petite persønne de campagne. Cela ne se pardonne pas. Reviens à nous bien vîte, mon cher, si tu veux t'épargner un secondi volume d'extravagances. Adieu ; je rai deviné, je te gronde, c'est pens Me fervit.

#### LETTRECIL

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 6 juillet.

E N vérité, Valville, vous abusez des droits d'une ancienne amitié. Moi amoureux ! moi! Ah! graces au-Ciel, mon cœur est épuisé. Si je croyois pouvoir aimer encore, je détesterois d'avance l'objet d'une passion si funeste pour moi, & je briserois des fers que mon cœur n'envisage qu'avec: effroi. Non, j'en ai trop fouffert. Le fouvenir amer qui m'en refte se présente encore trop souvent à mon esprits pour que j'aie rien à craindre; & d'ailleurs quelle différence! Ce n'est pas de l'amour que mademoiselle de Ferval inspire, toute belle quelle est; c'est du respect, de la confiance, & de l'amitié; ce sont les sentiments que j'aurois pour un ange, s'il fe montroit à mes yeux. Je ne me souviens encore que trop de ma passion pour Léonor; mes désirs étoient brûlants, & cette passion, fondée presque toute sur les sens, ne me causoit que des transports ou du (48)

désespoir. Voilà l'amour que j'ai senti, & qui m'a presque réduit au tombeau. Mais les sentiments que mademoiselle de Ferval fait naître ne sont point dangereux; c'est une admiration tendre & respectueuse, c'est une sorte de confiance douce & attrayante. Au retour de la promenade, nous nous sommes entretenus enfemble pendant deux heures, & je me sens une sérénité dans l'ame, un calme dans le cœur, qui me charment. Ah! Valville, que j'aurois mauvaise opinion de toi, si tu gardois tes préjugés contre mademoiselle de Ferval, après l'avoir vue. Tu ne la connois pas : c'est ton excuse. Je resterai ici le plus que je pourrai; c'est le temps le plus doux & le plus agréable que j'ai passé de ma vie; d'ailleurs il faut que j'y reste pour ma santé. Adieu; retranche, je te prie, de tes lettres desidées & des exprefsions qui me révoltent. Je t'aime, tu le sais; mais fais que j'estime mon ami.



LETTRE

#### LETTRE CIII.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 30 juin.

TL y a bien de l'amour-propre, ma chere Comtesse, à louer ses amis, je le sens : je suis si fiere quand je parle de madame de Ferval & de sa famille! Je vous avois promis, dans ma derniere lettre . la suite de notre conversation touchant l'éducation des Demoiselles. Elle roula sur les connoissances convenables aux jeunes personnes. Il s'éleva là-dessus une petite dispute entre M. & mademoiselle de Ferval. Je ne puis vous en retracer que les principaux traits; & ce que je regrette sur tout de ne vous en pouvoir rendre, ce sont les agréments & les charmes que mademoiselle de Ferval sut répandre dans tout cet entretien. Sa beauté paroissoit s'embellir de sa raison & de sa sagesse. Sa physionomie avoit plus d'ame & plus d'expression: nous étions dans l'enchantement le Marquis & moi.

11. Partie.

Sur les éloges que l'on donnoit à mademoiselle de Ferval d'avoir appris l'Italien presque sans maître, & d'avoir su joindre cette connoissance à toutes celles qu'elle a cultivées, j'adressai la parole à la jeune Henriette, & je lui demandai si elle étoit aussi du goût de ses sœurs: si les lectures instructives lui donnoient autant de plaisir qu'elle m'avoir dit en trouver dans ses leçons de danse. La petite personne baissa les yeux & parut embarrassée. Ses sœurs la regardoient en souriant.

J'aime à la voir rougir de son ignorance, me dit tout bas la mere : je ne la gronde pas ; sa honte m'en évite les frais. Henriette, ajouta-t-elle en élevant la voix, Henriette n'aime pas les choses sérieuses ; mais j'espere que le goût lui en viendra, & qu'elle sentira que ce n'est pas assez de s'amuser, qu'il faux

quelquefois s'instruire.

S'instruire, s'écria Ferval! Eh! ma mere, permettez que je me fasse le désenseur d'Henriette, & que je vous dise que rien n'est plus inutile que l'étude pour les semmes; que les sciences même nuisent à leurs agréments, & leur sont négliger leurs devoirs. Rendez des filles douces, attentives, (51) agreables fur-tout, donnez-leur des talents, cultivez leurs graces; en un mot, faites-en des femmes aimables, mais si vous en faites des savantes, tout est perdu. Une femme lettrée est un être insupportable.

Où mon frere a-t-il pris des idées aussi humiliantes pour nous, dit made-

moiselle de Ferval ?

Dans la nature, répondit-il, qui vous a faites pour nous plaire, pour nous consoler dans nos maux, pour nous délasser après nos fatigues ou nos études, pour diriger l'intérieur de nos mailons, & point du tout pour apprendre des sciences qui ne peuvent que vous éloigner de tous ces devoirs.

Prenez garde, mon frere, de consondre l'étalage du savoir avec le savoir même. Je sais que rien n'est moins aimable qu'une femme qui affecte de passer pour savante; mais ce défaut est-il plus supportable dans les hommes? Un pédant est pour une semme raisonnable ce qu'est une pédante pour un homme d'esprit.

Oh! toute savante est pédante, ditil en l'interrompant; ces mots sont

fynonymes.

Souffrez, mon frere, que je combatte E 2

un sentiment qui nous abaisseroit si forte C'est un travers de notre ami. dit le Marquis en s'approchant de mademoiselle de Ferval. J'ai déjà tâché de l'en guérir. Vous méritez bien d'avoir cet honneur; & je serois charmé de vous voir approfondir cette intéressante matiere.

Sans l'approfondir, dit madame de Ferval, il me semble, mon fils, qu'on pourroit t'en tenir à vous dire que l'usage étant reçu de faire entrer dans l'éducation des femmes certaines sciences, & cet usage d'ailleurs n'ayant rien de mauvais, il est imprudent de se déclarer contre lui. Qui n'est pas fait pour changer les opinions de son siecle, doit savoir les respecter quand ces opinions ne font point opposées à la vertu. Dans ces temps barbares où les Connétables ne savoient pas figner, il n'est pas étonnant que les femmes ne sussent pas lire; mais à présent que les hommes se font une juste gloire d'être instruits, une ignorance profonde ne seroit-elle pas honteuse chez les femmes?

Oh! maman, ne nous en tenons pas-là, s'écria mademoiselle de Fetval : mon frere auroit trop beau jeu;

il ne manqueroit pas de traiter ces usage de mode, de simple préjugé du siecle. Puisque c'est ici une affaire de raisonnement, ne nous servons, s'il vous plaît, que des armes de la raifon. Vous m'auriez rendue bien forte sur ce point, ma chere maman. si j'avois su mieux profiter de vos leçons. Je redirai cependant à mon frere une partie de ce que vous m'avez appris. Réformez-moi, je vous prie, si je

m'écarte de vos principes.

Il est cerrtain que le premier objet d'une femme doit être de plaire, non au monde en général, comme on tâche de l'inspirer aux filles, ce qui est un vice radical dans l'éducation, la source des désordres des femmes, & des divisions domestiques; mais de plaire à son mari. Cependant elle est la compagne, l'amie, le conseil de l'homme. La nature lui a donné, comme à l'homme, une raison susceptible de perfection & de culture. Son état lui impose, ainsi qu'à l'homme, des devoirs importants, qu'elle ne peut bien remplir, si elle ne s'est formé l'esprit par l'instruction, c'est-à dire par la lecture & par la réflexion. Elle doit d'abord vivre en

(54)
société avec son mari, & chercher \$ le fixer par le sentiment du bonheur. Si elle ne peut lui faire trouver dans fon commerce les ressources que sournissent l'instruction & la culture, il n'est pas possible qu'à la longue un galant homme, un homme d'esprit ne trouve ce commerce infipide, & qu'à la fin il ne se détache d'elle. On plaît bien plus long-temps par les agréments de l'esprit que par la figure. Après son mari, la semme se doit toute entiere à ses enfants. Leur éducation est une tâche commune, qu'elle doit nécessairement partager, & sur laquelle elle influe même presque seule, dans ce premier âge où les ames plus flexibles reçoivent des impressions plus durables. Quel malheur, fi ces premieres impressions sont données par une mere ignorante ou vicieuse! L'administration d'une maison & la conduite des Domestiques exigent encore de la femme qu'elle ait étudié les vrais ressorts de ce régime intérieur, de ce petit état, & que l'ignorance ou le goût frivole ne l'aient point réduite à n'avoir sur le mariage que les fausses idées de liberté, de plaisir, & de décence. Enfin au dehors & dans le public même, la femme causera beaucoup de bien ou beaucoup de mal, par rapport aux mœurs générales, à proportion que la raison aura pris sur elle plus ou moins

d'empire.

Dites-moi donc, que devez-vous attendre pour un mari, pour des enfants, pour une maison, pour la société, de la part d'une femme qui n'aura point étudié ses devoirs, qui n'aura appris ni à penser ni à réfléchir ? Car cela s'apprend, mon frere. Et où cela s'apprendil? Dans de bons livres. L'histoire, par exemple, est, pour qui la sait lire, un grand traité de mosale.

Mais, dit Ferval, aurez-vous jamais des Etats à gouverner, des Ar-

mées à conduire ?

En aurez-vous davantage vous-même, mon frere? Ny a-t-il que les Prin-ces ou les Généraux pour qui l'histoire soit utile? Les travers de l'esprit humain, dans tous les temps & dans tous les lieux, ne sont-ils pas une grande leçon de sagesse? Les traits de courage, de générofité, d'héroilme ne peuvent-ils pas servir d'exemples dans tous les états de la vie, pour qui sait rapprocher les distances? E 4

(56)
Mais, reprit il, ces leçons, ces exemples, vous ôtent l'idée de la simplicité de vos devoirs, en vous occupant de choses trop élevées. Comment descendre, d'après ces grandes réflexions, aux détails de vos ménages, aux foins que vous devez à vos enfants, &c?

Prenez garde, mon frere, vous allez bientôt nous rendre des servantes. Il seroit extrêmement mal à une mere de négliger les soins qu'elle doit à sa maison pour s'enfermer dans sa bibliotheque, comme il le seroit à un pere de famille de quitter les travaux de son état, ou ses affaires, pour ne s'occuper que des sciences. Les devoirs doivent marcher avant tout. Mais ces devoirs remplis, une femme rendue à elle-même ne peut - elle cultiver son esprit par la réflexion & par la lecture? Mon frere, croyez que la femme qui sait s'occuper ainsi, négligera beaucoup moins qu'une autre ses devoirs: elle les connoît. Celle qui n'a jamais appliqué son esprit à rien, sera toujours une femmelette, capable de tous les travers, susceptible de toutes les foiblesses.

Hé bien, dit-il, les femmelettes sont

agréables, leur ignorance est gentille; elles ne songent qu'à plaire, & elles y réuffiffent.

. Oh! nous étions des servantes tout à l'heure, nous voici des poupées; vous ne vous honorez guere en nous aviliffant de la sorte. Non, Monfieur, nous sommes vos filles, vos meres, vos fœurs, vos compagnes, vos amies; mais nous ne fommes ni vos esclaves, ni vos joujoux. Je sais que nos devoirs font quelquefois plus minutieux que les vôtses; que c'en est un très essentiel pour nous que d'être aimables; que nous ne devons négliger aucun des agréments qui peuvent nons rendre cheres à vos yeux; mais je sais aussi que les agréments de l'esprit sont un charme de plus.

Ajoutez que c'est le plus puissant, dit madame de Ferval. L'on voit dans le monde la société des femmes instruites beauconp plus recherchée que celle des femmes qui n'ont que des agréments naturels, parce que la raison ne se satisfait que par la communication

des esprits.

J'avoue, reprit mademoiselle de Ferval, qu'il est des sciences abstraites qui semblent ne pas nous couvenir.

Il est pourtant des semmes qui ont ses s'y distinguer; mais cela est rare, & je parle du général.

La foiblesse de nos organes s'y op-

pose, lui dis-je.

Et peut-être encore, ajouta-t-elle, la multiplicité de nos devoirs. Vous voyez, mon frere, que je ne dissimule rien. Je l'avoue donc, le mérite des hautes sciences n'est point fait pour nous. Pour les autres connoifsances, dont nous parlions tout à l'heure, elles sont à notre portée, comme à la vôtre : elles ne doivent, il est vrai, occuper que notre loisir; mais ce loisir peut-il être mieux rempli que par elles! A titre d'amusements même, pourquoi nous les interdire? Pourquoi nous sevrer du plus innocent des plaisirs? Une semme à qui l'ouvrage des mains n'est point nécesfaire pour vivre n'en fait pas son unique délassement : quand elle est seule, elle y joint les livres. Otezlui cette ressource contre l'ennui. elle prendra bientôt le plus grand dégoût pour la solitude & pour sa maison : elle se livrera au tourbillon. Les années de sa jeunesse se passeront en plaisirs bruyants, & peut-être en intrigues : sa toilette seule remplira la moitié de son temps; dans un âge plus avancé, quand ces plaisirs ne lui conviendront plus, elle deviendra joueufe. N'est-ce pas-là, mon frere, l'abrégé de la vie des femmes qui, nées avec une fortune honnête, n'ont jamais su occuper leur esprit! Tant de familles en ont été victimes, que je suis surprise que ces exemples ne vous

aient pas frappé.

Ce que dit là votre sœur est trèsraisonnable, dit madame de Ferval: c'est à mon gré un des grands motifs qui doivent engager les personnes chargées de l'éducation des femmes, à leur faire aimer les bonnes lectures & les connoissances agréables. Cet amusement, le plus honnête de tous, en leur formant l'esprit & le cœur, peut empêcher du moins qu'elles ne se livrent à d'autres goûts, souvent dangereux, toujours frivoles. Il faut favoir occuper son loisir dans tous les âges. Quand on est jeune, c'est un préservatif; quand on est vieille, c'est une ressource, & dans tous les temps une économie.

Partageons le différent, & faisons la paix, ma sœur, dit Ferval; je con-

(60) sens que les femmes lisent, dans leurs moments perdus, quand elles seront seules & n'auront rien à faire. Mais consentez aussi qu'elles n'en parleront pas, qu'elles cacheront leurs connoisfances, & qu'il n'en sera jamais question dans leurs discours.

Quelle fantaisie, mon frere! & pourquoi ce mystere? Quoi! l'on parlera devant moi d'une trait d'histoire, d'une découverte dans la Géographie, ou d'autres choses semblables, & je ne pourrai me mêler de cette conversation qui m'intéresse ! Oui, j'en parlerai comme si je parlois de la nouvelle du jour, sans affectation, sans prétention, sans me prévaloir de ce que je sais des choses que tout le monde est à portée de savoir comme moi.

Mais vous humilierez les femmes

qui ne savent pas ces choses-là.

Tant pis pour celles qui s'en trouvent humiliées : qu'elles les apprennent, ou qu'elles aient moins d'orgueil: mais pour moi qui les entretiendrai, si cela leur fait plaisir, de pompons, de chiens, &c, qui ne chercherai point à briller à leur dépens, je parlerai de même, & avec bien plus de plaifir, sur des matieres intérestantes. Je conviens pourtant que si je m'apperçois que ces femmes souffrent, ou même s'ennuient de cette conversation, je tâcherai de la rompre, & de la tourner sur d'autres objets ; c'est un devoir de la société. Mais si je me trouve avec gens instruits & raisonnables, je n'aurai point la petitesse de feindre une ignorance honteuse. D'ailleurs ôtez ces objets intéresfants de la conversation, qu'y reste-t-il quand vous avez épuilé les nouvelles? De fades galanteries, des miseres, ou de la médisance. Il n'y a de mal, pour une femme qui a des connoissances. & qui sait en parler, que d'en parler hors de propos, & de chercher à briller. Et vous-même, mon cher, ce n'est pas le talent que vous haissez chez les femmes, convenez en, il ne peut que les rendre plus aimables; c'est l'abus du talent, c'est le ridicule de la vanité qui vous choque. Mais j'ai passé condamnation là dessus. Je ne veux pas que les femmes soient pédantes : je n'exige pas qu'elles soient savantes; je demande seulement qu'elles soient instruites, afin que les hommes daignent les compter au nombres des êtres pensants & estimables.

J'entends, ma sœur, vous voulez qu'on vous traite en hommes : vous voulez vous faire hommes; mais vous

y perdrez, je vous en avertis.

Je croyois, mon frere, dit mademoiselle de Ferval, avoir assez distingué nos devoirs des vôtres, notre vrai mérite, nos agréments, tout enfin, jusqu'à nos études, pour que vous ne me fissez pas ce reproche. Je no cherche qu'à vous faire prendre des idées plus justes & plus nobles de notre sexe, & point du tout à empiéter sur les droits du vôtre; ce seroit un renversement total dans la société. Mais, ajouta-t-elle en souriant, il me semble que notre dispute a pris un tour bien sérieux.

Eh! vraiment, ma sœur, nous disputons sur des matieres bien sérieuses. Si vous saviez où j'ai pris mes idées,

& dans quel Auteur.....

Eh! mon frere, rendons hommage aux talents des Écrivains célebres; mais qu'il nous soir permis de discuter leurs opinions, & de ne céder qu'à la raison.

Est-il possible d'y résister, dit le Marquis, quand elle est unie à tant de graces? Allons, Ferval, soyez de

bonne foi, votre cause est perdue.

Voilà de la galanterie, ma sœur, la

passerez-vous?

C'est de la politesse, dit madame de Ferval, & rien n'est plus obligeant. Mais, ajouta-t-elle, finissons nos differtations, il est déjà tard. Nous nous levâmes & reprîmes la route du château. Madame de Ferval me dit, en retournant, qu'elle avoit été obligée d'ôter les livres à sa fille ainée à l'âge de dix ans, tant elle avoit d'ardeur pour la lecture, au lieu qu'Henriette la détestoit. Je n'aime pas, me disoit-elle, les talents précoces : il faut être enfant dans l'enfance, pour être raisonnable dans l'âge de la raison. Au reste, ce goût trop vif que ma fille avoit pour l'étude me paroît aujourd'hui renfermé dans les bornes de la modération & de la sagesse. Hélene est à peu près de même. Le dégoût d'Henriette pour toute étude ne m'effraie point. Sa vivacité l'empêche encore de s'appliquer; mais il ne faut que la suivre un peu, profiter des occasions, les faire naître s'il est possible. J'ai déjà remarqué qu'elle avoit lu quelques livres que j'avois laissés à sa portée. C'étoient, il est vrai, des matieres plus amusantes qu'instructives; mais il faut

(64)

commencer par-là, & aller par degrés

de l'agréable à l'utile. Que pensez-vous de cett

Que pensez-vous de cette mere, ma chere Comtesse ? L'hommage que l'on rend à l'esprit, aux talents & aux graces de ses filles lui appartient. Elle commence à recueillir le fruit de son honorable travail; je crois qu'elle en sera bien récompensée. Depuis trois jours elle est retournée chez elle avec ses deux cadertes. Mademoiselle de Ferval est restée avec nous. Il y a long-temps que la mere me l'avoit promise pour le temps des eaux. Notre cher Marquis n'est point insensible à tant de mérite & à tant de graces; du moins il me le semble. La jeune personne paroît touchée de ses attentions; mais avec quelle modestie, avec quelle réserve elle reçoit ses soins! Ferval est aussi avec nous. Ma tendre amie, je ne puis m'empêcher d'espérer que vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir envoyé votre frere.



LETTRE

## LETTRE CIV.

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Varennes, 1er juillet.

IL n'y a que deux jours que vous Pêtes partie, ma chere maman, & déjà votre absence se fait sentir à mon cœur. J'espere que vos affaires ne vous retiendront pas plus de quinze jours, & que vous reviendrez ici suivant votre promesse. En vérité, il me semble qu'il n'est pas besoin que madame de Narton presse ses amis de venir chez elle; c'est un séjour charmant. N'est-il pas vrai que le temps y coule bien rapidement? Je vous serois bien obligée si vous aviez la bonté de m'envoyer ma guittare. M. le Marquis de Roselle a reçu de Paris un paquet de nouveautés agréables. Il y a des airs charmants dans les Opéra comiques; nous les chantons ensemble. Ne trouvez-vous pas, maman, qu'il a la plus belle voix du monde, & qu'il chante avec bien du goût! Je tâche de former le mien sur les avis II. Partie.

qu'il a la complaisance de me donner: sa politesse est extrême & ses leçons, qui deviennent de petits concerts, amusent beaucoip madame de Narton. Elle me charge de vous assurer de son amitié, & M. de Roselle me prie de vous présenter ses hommages. Mon frere partage avec moi, ma chere maman, les sentiments du plus tendre respect pour vous. J'embrasse mes sœurs de toute mon ame.

## LETTRE CV.

De madame de Ferval à mademoiselle de Ferval.

A Ferval , 2 juillet.

JE doute, ma chere enfant, qu'il me soit possible de retourner sitôt chez madame de Narton: Henriette est malade. Hier elle parut indisposée. Elle a eu de la sievre toute la nuit. Le Médecin espere que ce mal ne sera pas dangereux, & je l'espere aussi; mais il saudra du temps de du ménagement pour la rétablir, N'en soyez pas inquiete, je ne vous laisserai point ignorer son état. (67)

Adieu, ma fille, je suis pressée de retourner auprès de votre sœur. Vous savez, mon enfant, combien vous m'êtes chere.

### LETTRE CVI

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Varennes, 3 juillet.

Ous m'annoncez, ma chère maman, la maladie d'Henriette, sans m'ordonner d'aller lui donner mes foins; si je n'érois affurée que vous connoissez mon cœur, je craindrois que vous ne m'eussiez pas jugé capable ou digne de la servir. Mais non, vous n'êtes qu'une mere trop tendre. & vous sacrifieriez votre santé pour vos enfants. Envoyez-moi chercher, je yous en conjure. Vous ne sousfrirez pas qu'Hélene veille, elle a la poitrine trop délicate, & je vois que tous les soins tomberont fur vous. Que cette nouvelle m'a accablée l Madame de Narton s'efforce de me rassurer. M. de Roselle partage aussi mes inquiétudes & ma peine. Quelle confolation

dans les chagrins, d'être entourée comme je le suis d'ames sensibles? Mon frere vouloit partir sur le champ pour vous aller trouver; mais votre Laquais lui a dit que vous lui aviez donné ordre de l'en empêcher. Pourquoi donc, maman, lui faites-vous cette désense?

## LETTRE CVII.

De madame de Ferval à M. & à mademoifelle de Ferval.

A Ferval, 10 juillet.

Fants, du mystere que je vous ai fait. La maladie d'Henriette étoit la rougeole. Hélene en sut attaquée deux jours après. Voilà la raison qui m'a forcée à vous laisser éloignés d'ici. L'air y est mauvais & contagieux, je ne veux pas que vous y reveniez avant quinze jours ou trois semaines. Vos sœurs sont hors de tout danger, mais elles gardent encore le lit. Adieu, mes chers enfants, soyez tranquilles, & rassurez madame de Narton.

# LETTRE CVIII.

De madame de Sain:-Sever à madame de Narton.

A Paris, 5 juillet.

Ue le plan d'éducation que vous m'avez envoyé, ma chere amie, d'après madame de Ferval, m'a fait de plaisir ! C'est la nature, c'est la raison toutes simples. Quelle différence de cette maniere à celle qu'on suit ici! Je crois en voir les raisons; c'est que pour élever des filles comme madame de Ferval a élevé les siennes, il faut un grand fond de vertu, de tendresse maternelle, de jugement, de douceur & de bonté. Trouvez de telles meres, & elles suivront ce plan. Mais comment espérer que des femmes, ou d'un génie étroit, ou d'un cœur dur. puissent prendre de pareils soins? Il est bien plus aisé de dire à sa fille. saisez-vous, que de lui apprendre à bien parler & à parler à propos. Je crois donc, ma chere amie, que ce mal si funeste pour les mœurs vient de la dureté des meres; dureté qui

passe aux filles, & va ainsi de génération en génération. Cette dureté naît de la dissipation. Une semme, dans le monde, n'est ni à son mari, ni à ses enfants, ni à ses devoits; elle est à elle seule & à ses plaisirs. Rien n'est si commun que de voir ces semmes gâter leurs enfants quand ils sont petits : ce sont alors des especes de marionnettes; on s'en amuse, on leur passe tout. Quand ils sont grands, & qu'ils demanderoient les soins de la vésitable tendresse, on ne les aime plus; ils gênent, ils sont à charge, sur-tout les filles, qu'on se dépêche de marier le plus richement que l'on peut, pour en être débarrasse fans retour. J'ai été surprise & enchantée de la façon de raisonner de mademoiselle de Ferval. La connoissance que vous me donnez du caractere & des bonnes qualités de cette aimable fille m'inspire les plus ardents défirs pour l'exécution de nos projets. Mon frere trouve que les eaux lui font parfaitement. En vérité, ce voyage est heureux. Le véritable bien, ma chere, est d'avoir des amis rels que vous; personne ne peut sentir plus vivement cet avantage que moi.

### LETTRE CIX.

De madame de Narton à madame de Saint - Sever.

A Varennes, 11 juillet.

S I l'on vouloit dégoûter des intri-gues la foule insensée des jeunes gens, je crois, ma chere Comtesse, qu'il ne faudroit que leur montrer le tableau de l'amour pur. Je l'ai sous les veux, ce tableau si touchant, & j'en fuis attendrie. Ce qui me charme, c'est que nos jeunes amants, car je crois pouvoir leur donner ce nom, ne se doutent pas de l'état de leurs cœurs. Votre frere ne croit point être amouseux de mademoiselle de Ferval, j'en suis persuadée; mais je suis encore plus certaine qu'elle n'imagine pas qu'elle puisse aimer le Marquis. Cette ignorance de leurs sentiments établit entr'eux une confiance qui n'y régnera certainement plus quand ils connoîtront mieux ce qui se passe dans leurs ames. J'aime à les voir jouir de cet état d'innocence, & ie n'ai garde de chercher encore à lever le bandeau qui couvre leurs yeux. Hier

(72) cependant il m'arriva d'entrer à l'improviste dans le cabinet de compagnie; ils y étoient seuls depuis un instant. Je ne fais pourquoi ma jeune amie rougit; &, depuis ce moment, j'ai démêlé dans ses yeux un air d'inquiétude que je ne lui avois point encore vu. Elle ne sait pourtant pas que je me suis apperçue de son trouble. Ses sœurs viennent d'avoir la rougeole; elle a eu le chagrin le plus vif de ne point être à portée de les fervir & de foulager sa mere, qui a fait prudemment de ne la point exposer, ni elle ni Ferval, au mauvais air. Mais j'ai tenu compte à cette aimable enfant d'avoir eu un désir si sincere de partir dans ces premiers temps fi délicieux d'un amour naissant, & d'un amour d'autant plus séduisant qu'elle l'ignore elle-même. Rien ne sera jamais capable de lui faire oublier ses devoirs. Bon foir, machere. Votre frere reprend de l'embonpoint. Oh les merveilleuses eaux que celles de Bains!



LETTRE

## LETTRE CX.

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Varennes, 11 juillet.

H! ma chere maman, quelle L'épreuve pour votre tendresse ! Mes deux sœurs malades dangereusement! Je n'avois garde de l'imaginer, d'après les réponses rassurantes que vous nous donniez chaque jour. Vous avez voulu que nous ne sussions le danger que lorsqu'il a été passé. C'est trop, ma tendre maman, c'est trop nous ménager. Je n'ai point de peur de ce mal. Envoyez-moi chercher, je vous le demande en grace. N'exposez pas mon frere, à la bonne heure, mais souffrez que je retourne auprès de vous : j'en ai besoin, je le fens. Ma mere, si vous saviez...... si j'osois...... J'espere que vous ne me refuserez pas ma demande. Votre présence m'est nécessaire. Il y a douze jours que je ne vous ai vue, & je n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir. Adieu, ma chere maman; ai-II. Partie.

### LETTRE CXI.

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Varennes, 12 juillet.

【 7 Ous exigez donc que je reste ici, ma tendre mere, & vous m'en faites donner l'ordre, en m'assurant que vous rendez justice à mes sentiments. Vous jugez à favorablement de mon cœur, que c'est à ma sensibilité pour vous & pour mes sœurs que vous faites tout l'honneur de mon empressement à vous rejoindre. Ah! que je crains de ne plus mériter cet éloge !.... Je rougis..... je tremble..... Mais ma tendre confiance l'emportera sur la honte & sur la timidité. Je me reprocherois comme un crime de garder avec vous un filence dangereux...... Je n'aurai jamais de confidente que vous; mais je vous aurai : vous me guiderez, vous me consolerez..... Ma mere, ma tendre mere, c'est dans vos bras, c'est en collant mon visage sur votre sein que je voudrois vous dire.... Ma mere.... je tombe à vos genoux, secourez-moi... Quel se-cret je vais vous consier! Je crains d'aimer.... Om, ma chere maman, je crois que j'aime. Je le sens aux mouvements divers & nouveaux qui se passent dans mon ame. L'espérance, la crainte, le plaisir, l'inquiétude s'y fuccedent : toutes mes idées ne roulent plus que sur un objet. Je n'avois jamais éprouvé une si violente agitation; elle m'anime ou m'abat. Hélas! ce n'est que depuis deux jours que j'ai commencé à me soupçonner de cette dangereuse foiblesse. Que de com-bats je me suis déjà livrés! Combien de pleurs j'ai déjà versés! Est-il besoin que je vous nomme celui qui me les fait répandre ? Un événement a dessillé mes yeux. Nous étions seuls dans la salle de compagnie. Madame de Narton venoit de sortir. Le Marquis me témoigna un vif intérêt pour mes sœurs. Je lui dis que j'espérois que vous m'appelleriez auprès de vous ce jourlà même, ou le lendemain. » Aujour-» d'hui ou demain, me dit-il? .... » Mais. Mademoiselle, madame vo-

" tre mere vous a promise à madame » de Narton pour tout le temps des » eaux.... Vos sœurs ne sont point » en danger ?... Pourquoi ?... Non, » vous ne partirez pas. « En disant ces mots, il me parut surpris, triste, agité. Eh! moi.... Oh! maman, s'il se fût appercu de mon trouble! Mais madame de Narton rentra. Je montai dans ma chambre : je réfléchis sur l'agitation extrême que je venois d'éprouver : je m'en demandai la cause. Oue de larmes suivirent mes réslexions! Voilà, ma tendre mere, voilà le trait de lumiere qui m'a fait voir le fond de mon cœur. Quoi ! tant d'émotion & de trouble pour une marque si simple de politesse ou d'amitié! N'estil pas bien humiliant d'aimer, & d'aimer la premiere ?.... Si c'étoit par respect qu'il me cachât sa tendresse !.... Peut-être me connoît-il assez pour m'estimer à ce point.... M'estimer?.... Eh! s'il pénetre mes sentiments!.... Je me flatte qu'il ne s'en apperçoit pas. Mon désir le plus ardent est de cacher ma honte à tous les yeux, & sur-tout aux fiens.... Eh! quand il m'aimeroit, quand j'aurois pu lui plaire.... de quel espoir pourrois-je me flatter?

Non, je ne concevrai point de folles espérances. La médiocrité de ma fortune . . . . Que n'est-il moins riche, & que ne le suis-je davantage!....Ma mere, quelles idées! Ah! pardonnez, pardonnez ces marques d'une foiblesse dont je rougis. Je n'effacerai rien de ce que je viens d'écrire. Je veux que vous puissiez voir mon cœur tout en-tier: je veux que vous jugiez du désordre de mon ame. Je suis foible; mais j'ai une amie tendre, prudente, secourable, qui m'a donné le jour, qui a formé mon ame à la vertu, qui ne désire que mon bien, qui saura tous les secrets de mon cœur, qui m'est plus chere que tout ce que je pourrai jamais aimer : elle me fera triompher de moi-même. Depuis l'aveu que je viens de lui faire de ma foiblesse, mon cœur s'est déjà soulage. Il est plus fort & plus tranquille, quand je pense que ma mere est pour moi, & que je serai bientôt avec elle. Ma digne, mon adorable mere, rappellez moi, arrachez - moi d'ici. Je brûle de vous embrasser. Ah! mes sœurs, que n'ai-je plutôt couru, com j me vous, le risque de ma vie !

#### LETTRE CXII.

De madame de Ferval à mademoiselle de Ferval.

Ferval, 13 août.

Ui, ma fille, ta mere est tons amie, & tu te rends bien digne qu'elle le soit. Mon cœur est pénétré de la confiance du tien; il en est presque reconnoissant. Voilà la plus grande marque que tu pouvois me donner de ta tendresse filiale. Que ie te plains! J'ai craint depuis ton enfance ta sensibilité. Le Ciel t'a fait là un présent bien dangereux. Un cœurtendre a besoin du sécours d'une vertu fiere. J'ai tâché de te l'inspirer, cette vertu; & je ne crains rien de toi que tes. peines, que je ressens vivement. Je me les reproche, ma fille : j'ai pu les prévoir & les prévenir. Le Marquis de Roselle est fait pour être aimé d'un cœur comme le tien, & je n'aurois pas dû t'exposer au péril. N'oubliepoint que c'est ta mere qui s'accuse devant toi de ses fautes : aide-la de toutes. tes forces à les réparer.

(79) Écouté, mon enfant; tu te l'es déjá dit à toi-même : tu ne saurois prétendre à épouser le Marquis ; la médiocrité de la fortune s'y oppose. De tels mariages sont bien rares. Le vrai mérité n'est presque jamais l'objet des saerifices: la vertu n'est point séduisante. On estime une fille estimable, on la plaint de n'être pas riche; on trouve de l'agrément avec elle, mais on ne l'épouse point. Quel amour ne faudroit-il pas que le Marquis de Roselle eut pour toi, sil songeoit à te sacrifier les plus brillantes espérances! Eh! pourrois-tu te flatter qu'il t'aime? Tu sais quelle a été sa passion pour Léonor: un si violent amour a dû slétrir & épuiser son cœur; & quand il ne seroit pas pour toujours incapable d'aimer, il ne peut pas être encore suscepsible d'une nouvelle passion. La politesse, l'habitude de te voir, le besoin d'une société amusante, l'amitié même lui ont dicté-le propos où ton cœur prévenu avoit d'abord cru voir d'autres sentiments. Tu reconnois maintenant que ces sentiments que tu désirois n'y étoient pas; & je te sais gré de penser ainsi. L'écueil ordinaire des jeunes filles élevées dans la retraite, c'est de prendre pour de l'amour les politesses d'usage. Une vanité sotte leur fait prendre ce travers: l'amour te l'auroit pu donner, la raison
t'en a garantie. Gardons-nous donc de
nous flatter. Dans de pareilles occasions, il vaut mieux suivre ses craintes, que s'en rapporter à ses espérances. Le malheur, ma fille, est bien
plus près de nous que le bonheur.

La santé de tes sœurs ne nous permet pas de partir pour ma terre de Vercourt avant quatre jours. Tu nous y joindras aussi-tôt; mais je ne veux point que tu viennes prendre ici le mauvais air. D'ailleurs, un départ si prompt, si hazardé, pourroit annon-cer ce qu'il est très-important qu'on ignore. Voici la premiere fois, ma fille, que je t'engage à la dissimula-tion; mais ici elle est légitime, parce que la décence & l'honneur la rendent nécessaire. Observe-toi sur-rout avec le Marquis. Evite-le, sans avoir l'air de le fuir : il ne faut paroître, ni le craindre, ni le souhaiter. Tâche de ne le voir jamais qu'en présence de madame de Narton. Je compte sur la noblesse de tes sentiments. Suis un plan dicté par le courage. Songe que tu ne reverras peut-être jamais l'objet de ta tendresse; qu'il ne se souviendra pas même de toi. Songe aux jours heureux que tu as coulés auprès de moi dans le repos & la liberté de ton cœur. Songe que nous sommes nés pour nous combattre fans cesse, & pour ne trouver la paix qu'après la victoire. Songe que l'amour nous expose à bien des sautes; que le devoir t'ordonne d'oublier un homme qui ne doit point être ton époux; que ta mere, que ta famille, que le plaisir de faire le bien, que la vertu, que la joie d'une conscience pure suffisent à ton cœur. Je le déchire, hélas! ce cœur trop tendre. Par mes réflexions cruelles, j'empoisonne tes plus beaux jours: ah ! c'est pour qu'ils n'empoisonnent pas le reste de ta vie.

Je n'ai rien à te recommander sur le fond de ta conduite: je ne crains que ton embarras, qui pourroit te déceler. Il faut t'en sauver par l'air de gaieté, par des occupations continuelles pendant ces quatre jours. Il me tarde, autant qu'à toi, que nous puissions nous rejoindre. Je te serrerai dans mes bras: nous pleurerons ensemble: nous nous consolerons l'une l'autre: tu acheveras.

de me peindre les mouvements de son ame. Je ne veux savoir que ce que su me diras, & je savrai tout. En t'inspirant l'amour de la vertu, je me suisépargné bien des embarras. Ma fille, ma tendre amie, je t'embrasse mille se mille sois.

# LETTRE CXIII.

De madame de Ferval à madame de Narton.

Ferval, 13 juillet.

Ous avez lu, Madame, dans le cœur de ma fille. \* Elle aime : elle me l'a écrit. C'est ma fante. Elle est née tendre : elle avoit vu très peu d'hommes de son âge. J'ai manqué cette sois à ce que je m'étois si bien promis de ne pas laisser former à ces trois enfants des liaisons suivies avec des hommes faits pour leur plaire, que je ne suisse certaine qu'ils seroient leurs maris. Vos projets sont d'une bonne amie.

Nota. (Il paroît, par cette lettre, que madame de Narton avoit fait part à madame de Ferval de ses soupçons & de ses projets, gar une lettre que nous n'avons pas.)

Sils pouvoient s'exécuter, le départ de ma fille n'y seroir point un obstacle, vous n'en verriez que mieux les sentiments du Marquis. Mais je n'espere zien, & je dois agir comme si je ne pouvois rien espérer. J'attends qu'Hélene soit en état de supporter la litiere . pour aller à ma petite terre de Vercourt. Py serai jeudi, & y serai venir ma fille le même jour. Mais je ne puis l'exposer à l'air contagieux que nous respirons ici, & dont un de mes gens est mort : accident dont j'ai été assez heureuse pour dérober la nouvelle à cette pauvre enfant. Je reconnois votre prudence au soin que vous avez. pris de ne lui laisser entrevoir en aucune maniere vos foupgons. Veillez sur elle de grace; mais ne l'épiez pas. Avec une ame commune, de petites tracasseries ne sont qu'inutiles; elles ne font que l'engager à tromper mieux : mais avec un cœur bien né, elles sont pernicieuses: une fille vertueuse & délicate doit être offensée qu'on l'observe. Vous voudrez bien d'ici à jeudi l'aider, à son insu, à éloigner ces occasions si embarrassantes pour un jeune cœur qui aime, & qui ne doit pas même le laisser soupçonner. Si j'érois.

obligée de vous la confier plus longtemps, je lui proposerois de vous découvrir ses sentiments, pour que vous lui servissiez de guide. Avec la confiance qu'elle a en vous elle ne devroit pas s'y resuser, mais la pudeur est plus délicate que la raison. Adieu, Madame. Vous aimez ma sille, vous m'aimez: je suis tranquille.

## LETTRE CXIV.

De madame de Narion à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 juillet.

Je vous avoue, ma chere Comtesse, que je ne puis plus rien connoître aux sentiments de voste frere. Si je vous eusse écrit hier matin je vous aurois dit qu'il aimoit beaucoup mademoiselle de Ferval. Depuis huit jours sur tout, cela me paroissoit certain. Il s'ennuyoit quand il ne la voyoit pas: il la cherchoit, il ne parloit qu'avec elle à la promenade; il avoit pour elle les attentions les plus délicates. Il ne s'entretenoit avec moi que des quatrés & des agréments de cette jeune

personne. Je ne doutois plus de ses Tentiments, j'en étois charmée : je ne cherchois que les occasions de faire accroître cet amour. Hier à cinq heures nous allâmes nous promener à Bains, sur la montagne, dans le bois qui fait la promenade des buveurs d'eau. Le monde qui s'y rassemble fait de ce lieu un spectacle assez agréable. Nous avions été bien des fois en jouir. Hier Ferval ne put être des nôtres. Nous étions donc, mademoiselle de Ferval, le Marquis & moi. Nous allâmes fort gaiement : votre frere dit même à ma petite amie les choses les plus obligeantes & les plus spirituelles. Nous arrivons, nous nous promenons un quart-d'heure avec plaisir. Au bout de quelque temps, une Dame suivie, je crois, d'une femme de chambre, passe & repasse auprès de nous. Cette femme est jolie. Le Marquis ne l'appercut point d'abord; mais en la voyant, il fit un vif mouvement de surprise; il pâlit, il changea plusieurs fois de couleur. Cette femme revient: il la regarde sans vouloir paroître la regarder, & ne nous parle plus qu'avec une distraction singuliere. Je proposai de repartir, il nous sui( 86 ) vit machinalement. Le soir je lui demandai s'il connoissoit cette Dame; il rougit, & m'assura qu'il ne connoissor aucun des gens qui prenoient les eaux. Il te retira de bonne heure, sous prétexte d'un mal de tête. Ce matin nous nous sommes levées à l'heure ordinaire, mademoiselle de Ferval & moi Le Marquis n'est point venu prendre les eaux avec nous. J'ai envoyé savoir des nouvelles de sa santé : il m'a fait répondre qu'il n'avoit pas bien passé la quand il a été levé, je lui ai demande quel étoit son mal : il m'a dit qu'il soupçonnoit que les eaux ne passoient pas bien, & qu'il vouloit essayer, pendant quelques jours, de les prendre à la fontaine, & d'aller loger à l'appartement qu'il avoit à Bains. Ferval qui venoit d'arriver, lui a offert de l'accompagner. Le Marquis l'a refusé, en disant qu'il seroit au désespoir de le déranger : que son logement étoit petit, & qu'ils ne pourroient y être en-semble sans s'incommoder beaucoup; qu'enfin il le prioit de ne point le presser davantage. Il est sorti, & nous a laissés dans la plus grande surprise. Ferval a été fâché de ses refus : mais

ce qui m'a bien plus touchée, c'est l'affliction de la pauvre mademoiselle de Ferval. Je l'ai démêlée, & j'en suis pénétrée. Que j'aurois de douleur d'avoir pu causer le malheur de cette chere enfant! Elle a voulu s'efforcer d'être gaie pendant le diné: mais cette gaieté n'étoit point naturelle. Le Marquis a été distrait, triste, agité; & enfin il vient de partir pour aller coucher à Bains. Je ne vous dirai rien de mes soupçons, ma chere amie; je puis à peine m'y livrer...... Seroit-il possible! Veuille le Ciel nous épargner de nouveaux chagrins!

#### LETTRE CXV.

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Varennes, 16 juillet.

H! ma mere, ma tendre mere, L que vos pressentiments étoient justes, & que je suis malheureuse! Envoyez-moi chercher tout à l'heure; je me meurs. Le Marquis ne mérite plus...... Eh! je l'aime encore! Il a revu Léonor : il l'aime...... Il nous a quittés pour aller à Bains, où elle est, cette misérable........ Ma mere, qu'il me tarde d'être dans vos bras! J'y gémirai d'une foiblesse détestable....... Eh! je croyois n'avoir conçu aucun sentiment d'espérance! Ma tendre mere!

#### LETTRE CXVI.

De madame de Ferval à mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 16 juillet.

Iens, ma chere enfant, viens dans mes bras: ton malheur augmente ma tendresse. L'objet de la tienne n'en est plus digne; mais tu ne peux rien voir à présent, tu ne peux que gémir & pleurer. J'essuierai tes larmes, ma chere fille. J'avance mon départ d'un jour. Tes sœurs nous rejoindront demain à Vercourt, je t'y vais attendre avec la plus vive impatience.

LETTRE

# LETTRE CXVII.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 16 juillet.

Es soupçons n'étoient que trop IVI bien fondés, ma chere Comtesse: la Dame de la promenade n'est autre que Léonor; Ferval l'a reconnue ce matin : le Marquis n'étoit point alors avec elle. Je ne sais comment ni pourquoi cette malheureuse est venue. Le Marquis n'a point reparu ici aujourd'hui. Ferval, qu'il a trouvé ce matin à la fontaine, & dont la vue l'a embarrassé, ne lui a rien dit de sa découverte. Il lui a seulement demandé si nous le verrions bientôt. Je ne crois pas, a-t-il dit, pouvoir aller aujourd'hui chez madame de Narton; j'irai demain, s'il m'est possible.

Mademoiselle de Ferval vient de partir dans l'instant : sa mere me l'a redemandée. Malgré le plaisir que je trouvois avec elle, j'ai été charmée de son départ. La pauvre petite me saisoit d'autant plus de pitié que ses II. Partie.

efforts pour cacher sa peine la redoubloient. Oh! que de reproches j'ai à me faire! Je me suis persuadé trop aisément ce que je souhaitois. Que cette rechûte ('car je la crains) medonneroit d'inquiétude, & pour vous & pour ma jeune amie, & pour le Marquis lui - même! Adieu, chere Comtesse: armez-vous de courage.

### LETTRE EXVIII.

De madame de Saint-Sever à madame des Narton.

A Paris, 19 juillet.

Uel revers, ma chere : il m'accable. Mon frere seroit-il assez foible!.... Mais peut-on l'être au point de faire ce qu'il fait? Je tremble, je pleure; je vous conjure de ne le point abandonner. Au nom de notre amitié, ma chere, ayez pitié de sa jeunesse. Dès que je reçus votre premiere lettre je prévis l'étendue de nos malheurs. Je suppose que cette misérable a su le voyage de mon frere, & qu'assurée de son ascendant sur lui, elle a sais cette occasion de re-

(91)

paroître à ses yeux. De grace, ma tendre amie, ne me laissez rien ignorer, ne ménagez point ma foiblesse. L'inquiétude grossir les objets: j'aime mieux que vous me les montriez tels qu'ils sont, quelque chagrin que je puisse en avoir. Votre amitié, ma digne amie, m'est un grand adoucissement: quelle vous coûte de peines, & que j'en suis reconnoissante!

### LETTRE CXIX.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 18 juillet.

E qui se passe ici, ma chere Comtesse, est une énigme toute propre à nous inquiéter tant que nous
n'en tiendrons pas le mot. Je voudrois vous épargner ma perplexité;
mais de peur que votre imagination
n'aille plus vîte encore que les événements, je veux vous dire tout ce que
je vois, & ce qui peut nous faire
craindre ou espérer. Le Marquis revint chez moi hier au soir. Il me dit
poliment qu'il venoit d'éprouver que

les eaux n'étoient pas meilleures à la fontaine, & qu'elles étoient beaucoup moins agréables à prendre que chez moi. Je m'en félicitai. Nous plaisantâmes sur ses scrupules : il s'avoua le fecond tome du malade imaginaire: Après quelques instants je m'apperçus qu'il étoit extrêmement distrait : il n'entendoit pas le moindre bruit qu'il n'en fût occupé. Enfin il me demanda si mademoiselle de Ferval étoit à la promenade. Hélas! lui dis je, madame de Ferval me l'a redemandée : il y a deux jours qu'elle est partie; elle est à Vercourt avec sa mere & ses sœurs. Il resta immobile à cette nouvelle. Et Ferval, me dit-il, est-il aussi parti ? Il a suivi sa sœur répondis je : mais comme je restois seule, & qu'il n'y a que deux lieues de Vercourt ici, il m'a promis de revenir ce foir. Il me proposa d'aller, en nous promenant, à sa rencontre; j'acceptai sa proposition. D'aussi loin qu'il apperçut Ferval, il courut pour l'embrasser. Il s'informa d'abord des convalescentes. Ferval nous dit qu'elles étoient beaucoup mieux, & que dans pen de jours elles feroient total ement rétablies. Ah! mon Dieu! dit le Marquis, pourquoi donc

avoir envoyé chercher mademoiselle de Ferval? Je n'en sais rien , dir le frere; & je ne reconnois point-là la prudence de ma mere. Les deux cadettes ont très-bien soutenu le petit voyage de Vercourt; mais rien n'est plus contagieux que la maladie qu'elles ont eue : nous l'ignorions. Cet air qu'elles peuvent avoir apporté est terrible; & je trouve aujourd'hui l'ainée très-abattue & très-changée. Si malheureusement..... Le Marquis a pâli à ce discours qui m'a effrayée. J'ais demandé à Ferval ce que c'étoit que l'indisposition de cette chere enfant. Il m'a dit qu'elle n'avoit presque point mangé depuis deux jours; qu'elle gardoit la chambre; & que madame de Ferval, qui ne la quittoit point, étoit presque toujours seule avec elle.

Depuis que le Marquis a su ces sâcheuses nouvelles, je l'ai trouvé sort triste. Il est venu proposer à Ferval d'aller avec lui demain chez sa mere, à laquelle il prétend qu'il doit une visite : il n'y avoit pas pensé jusqu'à présent. Ferval lui a représenté que, malgré l'honneur & le plaisir que cette visite feroit à madame de Ferval, les embarras où les maladies de ses filles (94)

la mettent, pourroient lui faire défirer qu'il voulût bien attendre quelquesjours. Mais, a dit le Marquis, il faut bien savoir comment se porte mademoiselle de Ferval. J'y enverrai demain marin, ai-je dit; & si elle est mieux. nous irons à Vercourt l'après-midi. Vome frere a trouvé ce projet excellent, & il m'a paru plus content. J'allois le quitter pour vous éctire ; mais à ce moment une espece de semme de chambre venant de Bains, a demandé à le voir, & lui a remis une lettre. Il est sorti avec une précipitation extrême pour la lire, & l'on me dit qu'il est actuellement occupé à y répondre. C'est quelque souveau tour de Léonor. Quel intérêt il paroît y prendre encore! Ne vous ai je pas bien dit que tout ceci est une énigme? Je n'ai eu garde de dire au Marquis un seul mot de cette fille, & ne lui en parlerai certainement pas la premiere; mais tout ce que je pourrai savoir, ma chere amie, je continuerai de vous le mander. Comptez autant sur ma franchise que sur mon amitié.



### LETTRE CXX.

De Léonor au Marquis...

A Bains, 18 juillet:

COus me fuyez, mon cher Marquis. Je vous suis odieuse, je le wois, & j'en suis au désespoir. Suis je donc si coupable ? Vous ai-je trahi? Vous ai-je été infidelle? Des lettres. aussi bassement achetées que vendues, font la cause & l'unique cause de votre: haine. Si j'avois été moins franche n'aurois je pu les désavouer, ces malheureuses lettres? Naurois je pu vous. faire foupconner du moins qu'elles. étoient contrefaites à l'avois peut-être alors affez d'afcendant sur votre esprit pour cela ; je ne l'ai point tenté: le mensonge m'est en horreur; mais daianez an moins m'écouter. A qui les ai-je écrites ? A Juliette, à cette fille dont la mort affreuse n'apprend que trop quelle a été la vie. Mes infortunes m'avoient liée avec elle, & je ne pouvois rompre cette liaison: La reconnoissance n'estelle pas le premier devoir? Juliette m'a donné des secours que je n'ou-

( 96 ) blierai jamais. L'inconduite n'exclut pas la générofité. Cette fille étoit bonne, elle étoit mon amie, je n'en rougirai point; elle n'est plus, je l'ai perdue par un événement affreux. Elle avoit mérité la colere de celui qui l'a punie d'une maniere fi cruelle : je le fais, mais je l'aimois. Il falloit affortir mon ton au sien; elle ne m'eût point pardonné de lui avoir caché notre amour & mes espérances. Si j'avois pris avec elle les expressions que moncœur me dictoit, n'auroit-ce pas été l'humilier? Je devois paroître à sesyeux ce qu'elle étoit aux miens, pour continuer d'être son amie. La vertu excluroit-elle cette complaisance si nécessaire dans la société, & qui prend sa source dans l'humanité ? Monsieur, ce qui a causé notre rupture. Je ne cherche point à vous ramener dans mes liens ; je respecte trop votre maissance & votre nome pour prétendre à l'honneur que vous avez voulu me faire; mais je veux me justifier. Je veux qu'en ne m'aimant plus, vous m'estimiez encore, que vous me plaigniez du moins. Hier vous ne daignâtes pas m'écouter! Quel supplice pour un cœur .... où .... où VOUS

(97) vous régnez encore !.... Qu'ai-je dit, malheureuse ! Adieu, Monsieur.

#### LETTRE CXXL

Du Marquis à Léonor.

A Varennes, 18 juillet.

Yeux sont ouverts. Vous seule pouviez me détacher de vous, vous l'avez sait. Mais vous me sûtes chere: ce sentiment se fait encore entendre. Mandez-moi naturellement votre état. Si vous êtes dans l'indigence, je ne vous laisserai pas sans secours. Si vous pouvez vous en passer, cessez, je vous prie, de m'écrire. Je vous souhaite un bonheur solide, soyez-en sûre. Je ne vous hais plus; & si vous deveniez estimable, je pourrois encore vous estimer.



# LETTRE CXXII.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 24 millet.

C Oyez tranquille, soyez contente, ma chere Comtesse, votre frere est le plus aimable & le plus honnête des hommes. Il vient de me faire tous ses aveux, & de m'expliquer sa conduite, à laquelle je ne comprenois rien. Je vais bien vîte vous répéter ses disgours : vous en serez aussi contente que moi. Il a commencé par me dire que Léonor étoit à Bains; que c'étoit elle que nous vimes à la promenade il y a dix jours. Il m'a avoué que cette vue lui avoit cause une révolution dont il n'avoit pas été le maître. Je l'ai aimée avec passion, m'a-t-il dit, & l'objet d'un tel amour ne peut des venir totalement indifférent pour un bon cœur. On le hait, on le méprise; mais on s'en occupe. Vous pûtes voir le désordre où son aspect me jetta. Dès l'instant où je l'apperçus, je formai le désir de lui parler, non pour

tenouer avec elle, je n'aurois jamais un dessein si bas; mais par un mouvement violent & inexplicable, je voulus savoir comment elle me reverroit, comment elle s'y prendroit pour se justifier à mes yeux : je voulus apprendre quelle aventure l'avoit conduite ici; enfin je résolus de la voir, & de l'entretenir en particulier. Il salloit cacher cette démarche, qu'on auroit pu ne pas interpréter favorablement. J'eus beaucoup de peine à donner à mon voyage une tournure, & le lendemain je fus très-fâché de voir Ferval à Bains. Il verra Léonor, il la reconnoîtia, il en parlera: cela m'inquiétoit beaucoup; & n'avois-je pas raison? Vous devinâtes très-bien, lui ai-je dit, & cette nouvelle nous donna un vrai chagrin.

Oh! que ce chagrin est humiliant pour moi! Quoi qu'il en soit, a-t-il ajouté, j'ai voulu vous tout avouer, & me laver par cet aveu de l'apparence même d'un tort. Je vis donc Léonor à la fontaine. Nous nous rencontrâmes : je m'arrêtai. Elle feignit de ne pas me voir, & s'assit auprès de moi. Un instant après elle tourna la tête, nos yeux se renconprerent. Ma froideur ne la déconcerta

point. Elle prit un air très-assuré, & même un peu haut. Je la fixai dédaigneusement, sans lui parler. Elle rompit le filence, & me demanda, d'un ton ironique, si ma colere duroit encore. Cette hardiesse me révolta. Je me levai; elle me suivit, & prit alors un air caressant, qui n'est plus fait, graces au Ciel, pour me séduire. Enfin, Madame, je sentis pour elle un dégoût pire que la haine: je la laissai, & je rentrai chez moi. J'y réfléchissois sur mon premier aveuglement, & sur le bonheur que j'avois eu d'échapper à la séduction, lorsque cette malheureuse fille vint me trouver dans ma chambre. Je dois vous dire pourtant que; comme je n'avois jamais rien remarqué en elle qui tendît à l'effronterie. cette démarche m'étonna. Je crus m'appercevoir, au délabrement de sa parure, qu'elle étoit dans l'indigence; & à l'altération de ses traits, qu'elle n'étoit pas en bonne santé. Cette idée fit taire en moi tout autre sentiment que celui de la pitié. C'est le seul qui me reste pour elle; mais je vous avoue qu'il est plus fort encore dans mon cœur pour cette malheureuse, qu'il ne seroit peutêtre pour une autre personne dans le

même état. Je lui dis que je la priois de feretirer. Elle me serroit les mains, & ses yeux se chargerent de larmes. Je souffrois : elle le vit. Je parvins à la renvoyer, bien résolu pourtant de lui faire quelque bien, si elle étoit réellement dans la misere. Peut-être s'estelle trompée au mouvement de compassion que je ne pus lui cacher. Quoi qu'il en soit, a-t-il ajouté, voilà la lettre qu'elle m'a écrire depuis que je suis revenu. Il me l'a montrée. Rien de plus adroit que la tournure que prend cette créature. La réponse du Marquis est remplie d'humanité & de dignité ; j'en ai été charmée. Je lui ai dit combien sa confiance me touchoit & combien sa fermeté me donnoit de joie. J'ai approuvé sa pitié pour cette fille, parce que la nature nous inspire un sentiment général de bienfaisance, & que dans la plupart des malheureux, si ce n'est pas la vertu, c'est l'humanité que l'on doit secourir. Eh! s'il y a quelque chose de capable de ramener les méchants, ce sont les bienfaits d'une ame généreuse, qui leur fait du bien quand ils lui ont fait du mal. La dureté, au contraire. qui est une basse vengeance, colorée d'un air de justice, les confirme dans

(102)

Bur méchanceté; car élle leur fait hair les hommes. Je lui ai avoué que sa conduite m'avoit donné beaucoup d'inquiétude. Eh! voilà, m'a-t-il dit, cé que je voulois éviter. Je pressentis tout cela dès que je vis Ferval à Bains. De grace, a-t-il ajouté avec embarras mademoiselle de Ferval a-t-elle sit que Léonor étoit ... Oui, lui ai-je dit. Ah Ciel, s'est-il écrié! & puis prenant un air moins agité: Ferval, Madame, est le meilleur ami du monde, il ne lui manque qu'un peu plus de difcrétion : voilà de quoi faire une histoire, si ma sœur en entend parler... Je l'ai interrompu pour lui dire de ne rien craindre, & que le dénouement de cette aventure ne pouvoit lui faire qu'honneur. Eh! mon Dieu, a-t-il dit, questce que ceux qui la savent doivent penfer à présent de moi ? Quel jugement peut en porter mademoiselle de Ferval F Je ne suis pas tranquille; il faut la défabuter .... Mon honneur y est intéresté...

On est venu dans cet instant me dire qu'elle étoit toujours un peu souffrante; mais que ce n'étoit qu'une indisposition, & que ses sœurs étoient parsaitement rétablies.

Hé bien, Madame, dit votre frere; n'y allons-nous pas après-midi? Otti, fans doute, ai-je dit. Tandis qu'il se prépare à cette visite, j'ai voulu, ma chere Comtesse, vous tranquilliser, & tétablir votre frere dans votre estime. Il m'a priée de vous assurer de toute son amitié: vous êtes bien sûre de la mienne.

#### LETTRE CXXIII.

De M. de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 24 juillet.

Otre étourdi voudroit-il recommencer à nous donner des chagrins, Madame? Oh! que je l'en empêcherai bien! Je vais faire tout doucement mon affemblée de parents, pour demander qu'il foit interdit; car il ne faut pas... Vous m'entendez..... & cela feroit déjà fait, je vous le cautionne, cela feroit fait, fans ma femme, qui est.... plus que bonne. Elle pleure, elle se l'amente, elle me conjure du moins de vous consulter. Est-ce que je me sais pas bien votre avis? Vous avez

du sens, de l'esprit ; en ! l'on ne suit pas ce que vous pensez, n'est-ce pas à Je vais vous raconter, Madame, toute l'histoire de la coquine depuis que le Marquis l'a quittée. Ce Bizac, dont il étoit question dans ses lettres, elle en étoit folle; & ce Seigneur-là est un escroc. Ils ont vécu ensemble pendant un, deux mois : jusques-là tout wa bien.... Oui, ils font bon ménage. Mais le drôle, qui ne s'endormoit pas, plie un jour la toilette & tout le bagage de Léonor; adieu, le voilà parti. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le sieur Bizac avoit vendu petit à petit les meubles de la belle, afin de diminuer les frais du transport. Elle reste fans effets, fans argent, fans chemife .... oui, en vérité. Allons à Bains, s'estelle dit, le Marquis est bon, il est sot, ie renouerai avec lui, j'en tirerai de l'argent; allons, partons, & elle est partie. Elle a mené avec elle la mere de Juliette. Cette Juliette a été poignar 😽 dée, étouffée, ou je ne sais quoi, par fon vieux jaloux, qui s'est trop convaincu qu'il avoit quelque fujet de l'être. Mais il a promptement assupi cette affaire. Ce qui est certain, c'est qu'elle est morte chez lui il y a trois semaines. Sa mere, vieille, laide & miférable, a suivi la fortune de Léonor; elle passe pour sa Femme de chambre. Voilà, Madame, l'histoire de cette créature. Puisque ma femme le veut, je ne ferai rien que quand j'aurai reçu votre réponse. Elle m'emnêche encore d'écrire à son frere comme ie le voudrois. Il faut ici de la fermeté; il en faut, vraiment; qu'on me laisse faire, & l'on verra. Un vieux Militaire comme moi connoît le prix du moment. Mais les lenteurs & les délicatesses de madame de Saint-Sever sont fort déplacées; on ne veut jamais m'en croire... Bon soir, Madame, recevez l'affurance de mon respect.

# LETTRE CXXIV.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, 27 juillet.

E reçois votre lettre dans l'instant; chere amie. Je respire: vous avez remis la joie dans mon cœur: je n'ai plus de craintes. Que je suis heureuse d'avoir engagé M. de Saint-Sever à

(106) vous confulter avant d'agir ! Cachez ? de graces, ses projets à mon frere. Ma demoiselle de Forval a peut-être pris des idées désavantageuses sur son compre. Ma chere amie, jespere en vous, vous les effacerez. Je vous demande en grace de ne rien négliges pour rendre mes vœux accomplis. J'embrasse mon frere, & je vous aime de tout mon cœur. Instruisez-moi toujours exactement de tout ce qui fe passe, je vous en conjure.

## LETTRE CXXV.

De madame de Narton à madame Saint-Sever.

A Varennes, 6 août

E n'ai plus rien a vous dire que d'heureux & d'agréable, ma chete Comtesse. Quel bonheur que votre frere n'ait point su les projets de M. de Saint-Sever! Je rends graces à votre mari de m'avoir consultée, & je le prie de s'en sapporter à présent à moi sur tout ce qu'il faudra faire. Nous fames Fautre jour chez madame de Ferval, comme je vous l'avois annoncé. Le

Marquis étoit tout à la fois d'une agitation, d'une joie, d'une inquiétude, d'une impatience de partir & d'arriver, qui me réjouirent. Nous trouvâmes madame de Ferval & ses deux filles cadettes. Elles me requrent avec leurs graces & leurs careffes ordinaires. On eut pour le Marquis l'air le plus poli 🛊 mais à travers cette politesse, je remarquai dans madame de Ferval une froideur pour lui, dont il s'apperçut & qui l'embarrassa. L'absence de mademoiselle de Ferval acheva de l'affliger, Je demandai de ses nouvelles. & si nous ne la verrions pas. Madame, me dit la mere, elle a été fouffrante toute la journée, elle repose à présent; sans doute elle auroit bien du plaisir à vous voir-Mais l'éveillerons nous? Le Marquis. que ce discours affligea beaucoup s'approcha de moi pour me dire tout bas : rien ne vous presse sans doute de partir, Madame ? Ne pourrions-nous pas attendre le réveil de mademoiselle de Ferval? Je lui dis que je ne partirois que quand il voudroit; nous demeurâmes donc jusqu'à huit heures du soir, Madame de Ferval ne nous pria point de rester, ce qu'assurément elle auroit fait, si elle n'avoit eu des raisons que ( 108 )
je soupçonne. Pour ne point l'embarrasser, je fis un signe au Marquis pour. l'avertir qu'il falloit partir; il en fit un pour m'engager à rester encore. Je dis madame de Ferval : votre chere fille ne s'éveillera donc point, & nous ne pourrons la voir? Elle est couchée me dit-elle, & il n'y a pas d'apparence qu'elle se leve à l'heure qu'il est. Par donnez-moi, maman, dit Henriette, elle n'est pas couchée... Vous vous trompez, ma fille, ditla mere, elle l'est, & madame de Narton voudra bien l'excuser. Henriette rougit; & pour ne pas pousser trop loin l'embarras de tout le monde, je me levai & nous partîmes. Ferval revint avec nous. Le Marquis ne nous dit rien pendant le chemin , & en arrivant chez moi il se retira dans fa chambre : il y passa la soirée, & ne foupa point. Le lendemain, il fut tout le jour seul à la promenade : il ne parut que pour se mettre à table, où sa distraction l'empêcha de voir seulement que j'étoislà. Enfin, au bout de trois jours passés de cette forte, il vint me trouver le matin. Nous nous promenames d'abord en silence; ensuite, en me prenant la main, il me dit avec un air de confiance & d'amitié rout-à-fait intéressant

me pardonnerez vous, Madame, d'être amoureux une seconde fois? Ne me prendrez-vous pas pour un fou? D'où vous peut venir cette crainte, lui disje , fi l'objet que vous aimez est digne de votre amour? S'il en est digne, s'écriat-il! Ah! c'est moi qui crains de n'être pas digne du sien. Après l'éclat que ma folle passion a fait dans le monde, je devois renoncer à aimer; je me l'étois promis; j'avois résolu de ne jamais songer au mariage: l'amour m'étoit odieux. J'ai fait part de mes résolutions à mes amis, à mon beau-frere même. Qui, je lui ai dit que je ne me marierois point, & que ses enfants seroient les miens.

Et qu'a-t-il dit sur cela, lui demandai-je? Il a plaisanté; il m'a dit qu'il espéroit que cette fantaisse passeroit, & qu'il le souhaitoit fort. Mais il n'est pas question, a-t-il ajouté, de ce que m'a dit M. de Saint Sever; je le connois, je sais qu'il seroit charmé de me voir marié heureusement; il s'a-git de moi, & je vous avouerai qu'a-près avoir été la fable du public, après avoir dit tout haut que je renonçois à l'amour, je crains qu'on n'accuse de soiblesse celui que je ressens. Mon choix me rassure pourtant; & croyez

(110)

qu'il ne falloit pas moins que les vercus, les charmes & le mérite de mademoiselle de Ferval pour m'arracher un aveu que j'aurois regardé comme humiliant, si j'avois aimé toute autre personne qu'elle. Mais vous savez combien elle est digne de toute la tendresse d'un honnête homme. Je l'adore, & je ne puis plus me le dissimuler, ni à vous, Madame. Je me suis trompé d'abord sur les sentiments que j'éprouvois pour elle. Si j'eusse cru en devenir amoureux, j'aurois sui, tant j'avois d'hor-reur pour cette passion qui m'avoit été si funeste. Vous le dirai-je, Madame, j'avois pris une haine implacable contre les femmes. Depuis ma rupture avec Léonor, on m'en avoit fait voir de la meilleure compagnie, disoit-on; elles m'avoient paru fi méprisables, que jugeant de toutes les femmes par celles que j'avois vues, j'avois cru devoir mépriser tout votre sexe. C'est d'après. ce sentiment & le chagrin affreux que ma passion pour Léonor m'avoir causé, que j'avois pris la résolution dont je viens de vous faire part. Tous mes amis, toutes mes connoissances l'ont sue, je vous l'ai déjà dir. Quelques. uns l'ont approuvée, d'autres l'ont

( 111 ) blamée par des raisons de convenances on disoit que pour faire un mariage raisonnable & décent, il ne falloit point d'amour. D'autres ont plaisanté sur ma colere, comme M. de Saint-Sever, & m'ont dit qu'avec un cœur aussi tendre que le mien, il ne falloit point faire de pareils vœux. Ceux qui me parloient ainsi me révoltoient, & je me faisois un point capital de leur prouver que ma résolution étoit inébranlable. Voilà, Madame, quel étoit mon état quand je suis arrivé chez vous. J'ai pris le plaisir que je trouvois à voir & à entendre mademoiselle de Ferval pour un heureux retour à la liberté. L'attachement que j'avois pour elle m'a semblé de l'asmitié, de la confiance : je ne la regardois que comme une amie. J'ai senti combien elle m'étoit nécessaire, quand à mon retour de Bains je ne l'ai point trouvée ici; & enfin depuis le jour où nous avons été chez madame de Ferwal sans la voir, je sens qu'elle seule peut faire mon bonheur. Une fausse honte peut-être; des sentiments à démêler, & que je ne me soupçonnois pas; l'amour à envisager sous un aspect charmant, après l'avoir vu sous un aspect terrible; le mariage, dont je das

(112) testois l'idée, & qui devient le but de mes plus chers désirs; tous ces renversements de pensées & de sentiments m'ont absorbé depuis trois jours. Le mérite, la solide vertu & les graces de mademoiselle de Ferval m'ont enfin décidé. Je ne sais si c'est l'amour qui me fait parler ainsi; mais je me trouverois coupable si je balançois encore.

Oui, vous le seriez, mon cher Marquis, lui ai-je dit, de résister aux charmes de la vertu & de la beauté. Ne vous oppolez plus à un sentiment qui fera le bonheur de votre vie & la joie de tous ceux qui s'intéressent à vous. La fausse honte que vous avez éprouvée, car c'en est une, est la seule foiblesse que ie vous reproche. Une telle union comblera les vœux de votre sœur & de votre beau-frere. La noblesse de leur ame. & leur attachement pour vous, sont mes garants. Quant à vos autres amis; s'ils sont raisonnables & vertueux, ils diront : c'est un malade revenu en santé; il avoit formé des projets malheureux dans une terrible crise, la raison s'est servie de l'amour pour l'éclairer & le conduire au bonheur. Si ce sont des hommes vicieux qui vous condamnent, yous.

yous faurez jouir de leur improbation même en considérant que votre heureux choix met entr'eux & vous une nouvelle différence. Je ne suis point surprise de la haine que vous aviez contre nous; elle n'étoit pourtant pas fondée. Léonor & les femmes que vous aviez vues ne sont point, graces au Ciel, l'échantillon de tout le sexe, comme malheureusement toutes les femmes ne ressemblent point à made, moiselle de Ferval. Il y a parmi les hommes, aussi bien que parmi nous, des ames vertueuses & des ames vicieuses; & il ne faut jamais juger du général par le particulier. Votre premiere passion a ésé malheureuse & avilissante. L'objet en étoit indigne & méprisable. Votre second choix réparera, aux yeux du public, les torts que yous vous étiez donnés. On oubliers que vous avez aimé Léonor, quand on verra que vous aimez mademoiselle de Ferval. Ce beau choix, mon cher, vous fera autant d'honneur parmi les honnêtes gens, que l'autre vous auroit avili. Yotre cœur est pourtant toujours le même: vous ne pouvez avoir pour cette adorable fille des sentiments plus nobles & plus vertueux que ceux que II. Pariit. K

( ii4 ) vous aviez pour Léonor dans le temps où vous la vouliez épouser : cela doit vous montrer combien le choix de l'obiet est important. Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel: la nature, en nous le donnant, nous a fait le plus beau des présents ; il peut même dans un grand cœur être la fource des actions les plus belles & les plus verfueuses. Mais il faut que l'objet aime foit digne de l'être ; sans cela ce même amour devient la fource des vices, & entraîne souvent après lui les actions les plus basses, le déshonneur, & quelquefois le désespoir. Vons allez jouis du plaisir pur de voir tous vos amis partager votre joie. Mademoiselle de Ferval fera le charme de votre vie : sous les cœurs doivent applandir au choix que fait le vôtre. Oh! mon cher Marquis, que votre félicité est grande ! Quelques plaisirs que l'amour puisse donner, je regarde celui de l'approbation publique comme nécessaire à cette fatisfaction intérieure, sans laquelle il y a toujours quelque amertume dans les autres. Qu'il est triste d'être obligé de justifier son penchant, sans pouvoir espérer qu'on nous le pardonne! Vous réunissez tous les genres de bonheur. Mademoiselle de Ferval n'est point ri-

Et j'en sens, m'a-t-il dit en m'intertompant, la plus grande joie. Que je serois heureux si je pouvois lui devenir assez cher pour que ce qui fait mon

plaisir ne sit pas sa peine!

Non, lui répondis-je, non; elle ne se trouvera point humiliée de la fortune que vous lui ferez, parce que cette fortune si brillante & si peu attendue ne l'énorgueillira pas. Elle n'y trouvera que le charme de la reconnoissance, charme si doux pour une belle ame!

Eh! m'a t-il dit, qui connoît meux que moi le prix de son ame! Mais ne me méprise-t-elle point? Voilà ce que je redoute. Je sais que la fortune ni ses avantages ne sont point faits pour la toucher; & peut-être mes anciennes erreurs, cette derniere aventure dont elle ne sait pas le détail, pourroient me saire paroître à ses yeux indigné d'unir mon sort au sien. Vous ne sauriez croire combien cette crainte m'inquiete, & dans quel désespoir je tomberois st j'étois assez malheureux pour qu'else me crut avili.

Raffurez vous, mon cher Marquis, lui ai-je dit encore; & punque vous

Kз

yous défiez de vous-même, ne refusez pas de vous en sier à moi. Voulez-vous me charger de cette négociation? Il m'a tendrement remerciée, en me disant que c'étoit avec bien du regret qu'il cédoit le plaisir qu'il auroit eu d'apprendre lui-même son amour à mademoiselle de Ferval; mais qu'il sentoit que ma médiation lui étoit nécessaire. Je lui ai dit que j'en parlerois d'abord à madame de Ferval.

Hélas! m'a-t-il répondu, cette maniere décente est peu naturelle & peu délicate : j'aime, & je veux être aimé; si je ne l'étois pas, je serois au désespoir de causer le malheur de cette aimable personne, & de souffrir qu'on la contraignît pour moi. N'appréhendez pas cela, lui ai-je dit, de madame de Ferval. Eût-elle inspiré tant de vertu & tant d'élévation de fentiments à ses filles, si elle n'en avoit pas eu elle - même. Je puis vous répondre qu'elles feront elles seules le choix de leurs époux. Cette digne mere fauroit empêcher un mauvais mariage, à force de soins; mais elle ne les contraindra jamais à épouser des gens qu'elles n'aimeroient pas loyez-en sûr.

( 117 )

Enfin, mon aimable Comtesse, il m'a consié ses plus chers intérêts. Je n'ai point perdu de temps, j'ai écrit sur le champ à madame de Ferval, chez laquelle j'irai demain; je vous envoie la lettre & la réponse. Le Marquis m'a prié de vous faire part de notre conversation. Il va aussi, je crois, vous écrire. Adieu. J'ai trop d'affaires pour parler, ni de vous, n de moi.

# LETTRE CXXVI

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 6 août.

Adame de Narton vous a tout appris, ma chere & tendre sour. G'est dans le sein de cette excellente amie que j'ai déposé mes secrets. L'intérêt ssacre que votre aminé vous a toujours fair prendre à mon sort, me persuade que vous partagez des sentiments que l'honneur, la raison & la vertu avouent. J'embrasse votre maris Je conviens qu'il voyoir mieux que moi dans l'avenir. Je ne connoissos pas alors mademoiselle de Ferval.

Faites des vœux pour moi , ma chères fœur , ils avanceront mon bonheur.

## LETTRE CXXVII

De madame de Narson à madame de

A Varennes, 6 août-

Estime & l'amitié que je vous as vouées, Madame, m'ont fait accepter, avec le plus grand plaisir, la commission dont Mr. de Roselle m'a chargée. Sensible au mérite & aux graces de mademoiselle de Ferval, il m'a priée de vous exprimer quels seroit son bonheur s'il avoit des qualités capables d'inspirer des sentiments d'estimé à cette adorable fille, & s'il pouvoit obtenir l'honneur d'appartenir à la plusdigne des meses : ce sont ses paroles. re vous les rends sidelement: elles die fent tout. Son fort est dans vos maias." Du reste, il n'est pas question d'asrangement de fortune. Le Marquis est riche, & connoît le prix des versus. Sil avoit osé, il auroit demandé & mademoiselle de Perval un coeur biens précieux, avant que de vous deman-

(119) der sa main; son respect, aussi profond que son amour est tendre, l'ena empêché. Ils se connoissent : aucune cause ne peut retarder cette union; ainfi, Madame, fi vous daignez l'approuver, comme je l'espere, ce mariage se sera sans délai. Ce sont les vœux les plus ardents du Marquis : ce sont aussi les miens, parce que je crois que cet événement, en comblant les désirs de M. de Roselle ; rendra mademoiselle de Ferval trèsheureufe. Adieu . Madame ; j'attends votre réponse avec presqu'autant d'empressement que le Marquis.

### LETTRE CXXVIII.

De madame de Ferval à madame de Narron.

A Vercourt, 7 août

Est avec la plus vive reconnoisfance que je vous rends graces. Madame, de l'intérêt que vous prenez à ma fille; cet intérêt si tendre me sépondroit presque de son bonheux dans un mariage que vous auriez proposé. Mais pardonnez des craintes à

une mere. Je sais que cette alliance est beaucoup au-dessus de ce que j'aurois pu espérer pour elle; je sais qu'il n'est point de parents qui ne fussent à ma place comblés de joie. Mais, Madame, je ne recherche point pour ma fille un établissement honorable pour le rang, & avantageux du côté de l'intérêt : tout cela n'est pas le bonheur. Les bonnes qualités mêmes, jointes à la considération & à la fortune, ne rendent pas toujours une femme heureuse. Il y a des époux qui s'estiment, & qui se rendent malheureux l'un l'autre. M. le Marquis de Roselle est aimable, il est fait pour plaire : il a de l'esprit, des agréments, de l'honêteté; mais permettez-moi cette question: il s'agit du fort de ma fille. A-t-il cette vertu solide & ces principes sûrs, si nécessaires pour faire un bon mari? La passion qu'il a eue (& que je lui croyois encore, je vous l'avoue, car c'a été avec le plus grand étonnement que kai lu ce que vous m'avez écrit; ) cette malheureuse passion est-elle bien esfacée de fon cœur? Vons savez qu'il a revu Léonor à Bains. Si c'étoit par dépit, par colere contre cette misérable qu'il vînt offrir sa main à ma fille, songez, Madame 3

Digitized by Google

dame, songez quel malheur un tel mariage répandroit sur sa vie. Je crois qu'il faut, avant toute chose, nous assurer du cœur du Marquis. Si sa haine pour Léonor étoit violente & extrême, je me garderois bien de lui donner. ma fille; cette haine ne seroit qu'un amour terrible & déguisé. S'il la méprise de sang froid, s'il ne s'en occupe plus, s'il peut la voir sans émotion, enfin s'il n'a plus pour elle que de l'indifférence, j'en augurerai bien. Mais je voudrois savoir encore s'il connoît tout le prix de la véritable vertu. Ma fille a de la beauté, il peut en être séduit, & ne pas sentir ce que valent son cœur & son caractere. Avec la sensibilité & la délicatesse qu'elle a, elle seroit trèsmalheureuse d'avoir un époux qui ne sauroit pas distingner les qualités de son ame, & qui n'appercevroit en elle d'autres charmes que ceux de la figure ; & d'après les égarements du Marquis on peut craindre qu'il ne s'attache qu'à ceux là. Il faut à ma fille un époux tendre, vertueux, sage & touché du vrai mérite : un mari dont elle ait, avec l'amour, toute la confiance & toute l'amitié. Voilà, Madame, tout ce que je désire. Je connois votre discerne-II. Partie.

ment, votre sagesse & votre tendre bienveillance pour cette chere enfant, Vous êtes à portée de démêler les véritables sentiments du Marquis, je m'en rapporte à vous. Si vous m'en répondez, j'accepte avec la plus grande joie l'honneur qu'il veut nous faire; mais jusqu'à ce que j'aie de vous, Madame, une réponse sûre & satisfaisante, je ne parlerai de rien à ma fille. Si vous étiez assezbonne pour venir demain me voir. ( parce qu'il ne convient pas en pareille circonstance que j'aille chez vous; ) si vous vouliez donc bien venir demain à Ferval, où nous retournons aujourd'hui, fans amener ni le Marquis ni mon fils, je vous serois bien obligée; & d'après la conversation que nous aurions ensemble, nous résoudrions ce eu'il faut faire.....

Mon fils arrive dans le moment. Le Marquis lui a fait sa considence : j'en suis très fâchée. Je tremble qu'il ne révele ce secret à sa sœur. Je le lui ai expressément désendu. Il est transporté, & ne peut concevoir comment je balance...... Je vais vous le renvoyer tout de suite, asin qu'il ne me trahisse pas, & je cours pour empêcher qu'il ne puisse voir mademoiselle de Ferval

on particulier. Adieu, Madame; je ne cherche point d'expression à ma re-connoissance.

#### LETTRE CXXIX.

De Leonor au Marquis de Roselle.

A Bains, 8 août.

E vous ai tant de foistrompé, Monsieur, que la vérité même, en passant par ma bouche, peut vous être suspecte; mais comme cette vérité est humiliante pour moi, & que c'est l'état où je suis qui me l'arrache, je vous conjure de m'écouter, de me croire, & d'avoir pitié d'une malheureuse qui n'a plus d'espoir qu'en votre générouté. Mes vices sont punis. Ah! Monfieur, les méchants se détruisent les uns les autres; ils vengent les gens de bien. Un scélérat.... dispensez-moi d'un récit honteux & douloureux. vous en souffririez. Je crois que l'histoire du crime doit affliger les ames honnêtes. Il ne me restoit plus de ressources que dans les libéralités de Juliette, une mort terrible me l'a ravie; j'étois dès ce temps-là malade.

languissante, pauvre, & ne sachant quel parti prendre, quel cœur intéresser. l'allai implorer la compassion de M. de Valville, qui m'avoit autrefois aimée; mais j'y allai sans trop espérer de le trouver sensible. En effet, il me recut fort mal; il me fit les reproches les plus sanglants sur la violence de la passion que je vous avois inspirée; & il alloit finir par me chasser, lorsqu'ayant un moment réfléchi, il me dit : veux-tu me promettre de ne plus faire de pareils tours ? Je lui promis tout ce qu'il voulut. Hé bien, me ditil, je n'ai rien à te donner, mais je puis t'aider d'un bon conseil. Le Marquis est à Bains à prendre les eaux; il est devenu ridiculement amoureux dans ce pays-là d'une petite personne qu'il pourroit avoir la folie d'épouser : répare le mal que tu lui as fait, en l'arrachant à ce nouvel amour : tâche qu'il en reprenne pour toi : redeviens tout simplement sa maîtresse; il est généreux, il te paiera bien. Songe que si jamais tu lui inspirois le plus léger désir de t'épouser, je t'en serois punir sur l'heure. Mais je t'exhorte à lui faire toutes les caresses, toutes les agaceries que tu sauras propres à l'attirer. J'étois

révoltée de sa dureté; je le remerciai pourtant, & j'allai sur le champ vendre les nippes qui me restoient, afin d'avoir assez d'argent pour faire le voyage. Je ne gardai qu'une seule robe; je pris avec moi la mere de Juliette, que la mort de sa malheureuse fille a plongée dans la derniere indigence; nous sommes venues ici sur ce téméraire espoir. Hélas! c'étoit mon unique ressource; j'ai suivi les conseils de M. de Valville. Daignerez-vous me le pardonner? Je l'ai instruit de votre réssstance & de mon embarras. Il m'a répondu de ne le plus importuner; que l'étois devenue bien mal-adroite, & qu'il ne vouloit plus se mêler de mes affaires : ce sont les termes de sa lettre. Je vous l'envoie, Monsieur; ma sincérité a besoin de cette humiliante preuve. Le chagrin & la misere m'ont accablée. Il y a huit jours que j'hésite à vous écrire; & croyez qu'il faut que je sois dans l'état le plus horrible pour avoir recours à vos bienfaits. Mais je mui pas un sou; je dois ici ce que j'ai pris ponr vivre depuis mon arrivée. Je suis malade, & le Médecin qui a la bonté de me venir voir, pense que le mal sera long. C'est à la compassion de mes L 3

hôtes que je dois & le lit que j'occupe; & le peu de subfistance que je prends. Hélas! Monsieur, daignerez-vous jetter sur moi un œil de pitié? Le Curé de ce lieu m'a dit qu'il tâcheroit de me procurer une place dans un de ces afyles de l'indigence & de la douleur. Quelle humiliation! Est-il possible! ... Ah! je mourrai plutôt que d'accepter ce service. Sui-je assez malheureuse ? Suis-je affez punie !... Si vons pouviez oublier mes crimes! Si vous ne considériez que mon affreuse situation!...C'est une infortunée, accablée de maux, qui implore vos bontés. C'est Léonor, c'est une coupable, mais déchirée de remords, muis punie, mais tontes en larmes, à vos pieds, mourante. Homme généreux, qui avez. voulu faire pour moi tant de sacrifices ... ne ferez-vous pas celui d'un juste resfentiment; il n'expose point à un repentir, ce sacrifice-là; & peut-être vous. devez-vous à vous même de m'assistor, après m'avoir aimée, quelqu'ou-Mage que vous avez reçu de moi. Mais je connois votre ame; elle n'a pas besoin de motifs personnels pour faire le bien. J'espere & je n'espere qu'en vous. La femme qui vous remettra ce billet, (127)

est une semme sure. Infortunée que je suis! c'est de vous, Monsieur, c'est de vous que je recevrai des secours! Je succombe sous la douleur.

## LETTRE CXXX.

Du Marquis à Léonor.

A Varennes, 8 août.

D'Ourquoi ne m'avez-vous pas informé plutôt de votre état? Je vous avois offert mes secours. Voilà vingtcinq louis, c'est tout ce que je puis faire à présent pour vous. Je vous sais gré de m'avoir dit la vérité sur le motif de votre voyage.

Votre sort me sait pitié; mais quel instant vous avez pris pour recourir à mes biensaits!.... N'importe, c'est à moi seul

que je dois imputer mes malheurs.

### LETTRE CXXXI.

De madame de Narton au Marquis.

A Ferval, 8 août.

J E vous avois promis de retourner ce foir, cher Marquis : je reste ; mais L 4 madame de Ferval vous prie de nous venir trouver. Je vous laisse tirer de cette invitation les conséquences qu'il vous plaira.

## LETTRE CXXXII.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Ferval, 8 août, à minuit.

H! ma chere Comtesse, que n'êtes-L vous ici à partager notre joie! Il ne manque que vous à notre bonheur. C'est chez madame de Ferval que nous sommes réunis, & c'est assez vous dire que vos vœux vont être comblés. Après avoir expliqué à cette respectable mere la conduite du Marquis, & hui avoir peint dans toute la vérité son ame & son cœur, j'ai eu la satisfaction de voir briller le plaisir dans ses yeux. Elfe m'a quittée pour aller trouver sa fille; elle lui a appris son sort: & au bout d'une demi-heure elles sont venues me rejoindre. La mere étoit dans cet état délicieux où la joie ne se montre que par des larmes. La fille rougiffoit, pleuroit, embrassoit sa mere, & ne pou-

voit parler. Au bout de quelque temps j'ai songé à notre Marquis, & j'ai dit que j'allois partir pour lui annoncer son bonheur. Madame de Ferval a regardé sa fille, qui baissoit les yeux. Eh! mais, m'a dit la mere, pourquoi vous en aller? Il me paroît plus simple que le Marquis vienne...... Ah! maman! s'est écriée mademoiselle de Ferval, en cachant fon visage dans le sein de sa mere. Oui, mon enfant, qu'il vienne, que nous soyons témoins d'une joie qui fait notre félicité. J'ai envoyé fur le champ chercher votre frere : il est arrivé sur les ailes de l'amour. Je ne vous peindrai point les différents mouvements que j'ai remarqués sur le visage de mademoiselle de Ferval pendant que nous l'attendions; cela ne peut se rendre. La joie perçoit à travers la pudeur & l'emotion. Mais lorsqu'en regardant au bout de l'avenne nous l'avons apperçu, il a pris à cette aimable fille un battement de cœur si violent qu'elle s'est laissée tomber dans un fauteuil, ou elle a pensé s'évanouir. Nous étions auprès d'elle occupées à lui donner nos soins. Le Marquis approchoit; je suis sortie pour l'aller recevoir. Il étoit presqu'aussi ému qu'elle; il n'entendoit pas

( 130 ) . nor de ce que je lui disois. Pendarre ce temps madame de Ferval, qui fonge à tout, & qui a pense que cette prémiere entrevue pourroit faire tropy d'impression sur de jeunes personnes, a fait retirer fes deux filles cadettes. qui ne savoient pas encore de quoi it s'agissoit. Enfin le Marquis est entré dans le sallon. Il a voulu faire, en balbutiant. un compliment à madame de Ferval; elle l'a interrompu pour l'embrasser & lui présenter sa fille. La pudeur d'un côté, le respect de l'autre, notre présence, tout cela a mis nos amants dansun état de gêne qui m'a attendrie. J'aiproposé la promenade : nos deux petites y sont venues. Le Marquis atloit offrir son bras à madame de Ferval. quand elle l'a prié de le donner à sa fille, qui l'a accepté en rougissant. Alors nous nous sommes un peu séparées d'eux, fans affectation. Je ne fais ce qu'ils se sont dit; mais la promenade a duré jusqu'à la nuit : nous avons été obligées de les avertir de rentrer. Hs avoient un maintien content & plus tranquille. Le Marquis, en donnant le bras à mademoiselle de Ferval, lui serroit tendrement la main. Enfin ils ont à présent Rair fort à leur aise. Ferval, qui étoit à

[ 13r ) la chasse quand j'ai envoyé chercher le Marquis, vient d'arriver; il est dans le ravissement. Il vouloit tout de suite instruire de cet événement toute la maison; sa mere l'en a empêché, en le priant d'avoir pour sa fille les plus grands ménagements. Mais nous venons d'apprendre aux deux cadettes le destin de Leur sœur. Elles ont été dans une joie si pure & si tendre, qu'il n'auroit pas été possible de n'en être point touché. Hélene a seusement dit : hélas ! nous allons donc la perdre! Henriette en à pleuré, & puis toutes deux font revenues à dire : \* elle va être heureuse. » ne lui parlons pas de nos regrets; il m ne lui faut rien laisser voir qui la puisse » affliger. « J'ai trouvé ce sentiment bien délicat & admirable dans ces jeunes personnes. Voilà, ma chere, l'amitié pure.

Le Marquis vient de me prier de l'excuser auprès de vous, s'il ne vous écrit pas. Les instants lui sont précieux : il vous supplie, & M. de Saint Sever, de faire remplir promptement les formalités nécessaires pour son mariage; le contrat sera figné demain. Adieu, chere-Comtesse: nous vous chérissons & em-

brassons tous.

#### LETTRE CXXXIII.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Ferval, to août.

N Otre contrat fut signé hier, ma chere amie. Je dis notre, car il me semble que c'est moi qu'on marie. Je n'ai de ma vie eu tant de joie. Qu'il est doux de voir des heureux! La tendresse maternelle, filiale & fraternelle, l'amour tendre & vertueux, tout cela forme un spectacle fi touchant ! Mon cœur en est pénétré. Après la signature des articles, le Marquis demanda à mademoiselle de Ferval si elle vouloit qu'il sit apporter ici les bijoux & diamants qu'il lui destine, ou si elle aimoit mieux les choisir elle-même lorsqu'elle seroit à Paris. Cette chere enfant, qui n'y avoit pas même fongé, lui dit de ne point s'en embarrasser. Il insista; & madame de Ferval prenant la parole, le pria d'attendre, parce qu'il seroit plus à portée à Paris de faire cette emplette. Hé bien, dit-il, nous attendrons; mais ces Demoiselles, en

parlant d'Hélence & d'Henriette, veulent-elles bien attendre aussi? Comment, dit la mere, mais elles ne se marient pas elles. Je ne puis, repartit le Marquis en souriant, les épouser toutes trois; mais du moins elles deviennent mes sœurs: je les prie d'accepter un foible gage de mon amitié, & de me dire tout naturellement ce qu'elles aiment le mieux. Henriette répondit avec sa vivacité ordinaire, nous aimerons tout ce qui viendra de vous, Monfieur, parce que nous vous aimons de tout notre cœur. Hélene le remercia avec beaucoup de reconnoissance, & le pria de mettre des bornes à sa générosité. Enfin mon avis, que le Marquis me demanda, fut qu'il leur donnât à chacune une paire de boucles d'oreilles. En ce cas, dit madame de Ferval, je vous prie de n'en acheter qu'une paire, parce que ma fille ainée en a d'assez belles, qu'este donnera à une de ses sœurs. A ce mot mademoiselle de Ferval rougit. Madame de Ferval ne put dissimuler sa surprise. Henriette fe leva étourdiment pour embrasser sa sœur, & lui dit : ma chere fœur, gardez-les fi elles vous font plaisir, nous serions au désespoir de vous priver de quelque chose qui pût vous

(134) plaire. Ferval regardoit sa sœur, & puis Daissoit les yeux. Je vous avoue que je ne sus que penser : je ne reconnoissois point là mademoiselle de Ferval. Enfin son frere se leva, & malgré tous les signes qu'elle lui faisoit de ne rien dire, il nous expliqua le mystere. Cette digne fille avoit vendu ses boucles pour payer les trois cens louis que Ferval avoit donnés à Marton & à la femme de chambre de Juliette pour avoir les lettres de Léonor. Rien de plus noble & de plus délicat que le sentiment qui lui avoit fait faire ce facrifice. Son frere nour montra la lettre qu'elle lui écrivit en lui donnant ses diamants. Je vousen envoie la copie. Jugez, ma chere, quelle impression cet aveu de Ferval fit fur chacun de nous. Madame de Ferval fit à sa fille de tendres reproches de ne lui avoir pas fait une confidence si honorable pour elle. Pardonnez-lemoi, dit-elle, ma chere maman: je connois votre ame, & je savois que vousm'auriez applaudie; mais je ne voulois point vous engager par cette confidence à me rendre ce que j'avois donné. Je comptois bien vous le dire un jour ;

Nota. On a placé cette lettre en son rang. Voyez L. Partie, pag: 178.

(135)

mais depuis que j'ai connu M. le Marquis, ce secret m'est devenu plus important, & je ne voulois point vous rappeller, ni à lui-même, un pareil souvenir. Le pauvre Marquis, plus attendri qu'humilié, immobile & muet pendant cette explication, ne répondit à ces derniers mots qu'en se jettant aux pieds de cette adorable fille. Il avoit le visage collé sur ses mains. Mademoiselle de Ferval le força de se relever. Je ne croyois pas, lui dit-il, pouvoir vous aimer & vous respecter davantage; mais ce dernier trait où votre cœur est peint, me prouwe qu'avec vous on ne peut donner des bornes à l'amour & au respect. Et toi, dit-il en embrassant Ferval, vertueux & tendre ami, toi dont le sang a coulé pour moi & par mes mains, grand Dieu! falloit - il encore joindre à ta sublime générosité celle de ta sœur? Comment puis je jamais reconnoître sant de bienfaits? Que de souvenirs amers se mêlent à ma joie? Oublierezvous, Mademoiselle, oublieras-tu. cher ami, que je fus si foible lorsque vous étiez si grands ? Ses pleurs l'interrompirent; il ne dit plus que des mots entre-' coupés par ses sanglots. Mademoiselle de Ferval chercha plusieurs fois à tourner

(136) la conversation sur d'autres objets, mais cela ne fut pas possible. Ces discours nous conduifirent à parler de Léonor. Le Marquis saisst cette occasion de répéter ce que j'avois dit à madame de Ferval. Il nous a montré de plus une: lettre qu'il reçut de cette fille le jourmême que j'étois seule ici & qu'il étoitsi troublé. Cette lettre nous apprit l'état où elle est réduite, malade à Bains, fans secours, sans ressources. C'est par le conseil de Valville qu'elle est venue pour séduire de nouveau le Marquis, & empêcher son mariage. Il nous a dit sa réponse : elle est seche; mais il lui a envoyé 25 louis. Mademoiselle de Ferval a eu pitié de cette malheureuse : elle a dit à votre frere qu'elle trouvoit la réponse trop dure. Ah! Ciel, a-t-il dit, dans l'état où j'étois, pouvois-je lui parler antrement? Elle l'a prié d'envoyer à Bains savoir des nouvelles de Léonor. Elle a voulu absolument qu'on engageât les gens chez qui elle loge à ne point souffrir qu'elle partît d'ici avant huit jours. Je ne sais quel est son projet; mais il ne peut être que bon. Elle s'est informée ensuite de ce que c'étoit que ce M. de Valville. C'est, a dit le Marquis, une ancienne

cienne connoissance; car il ne mérite pas le nom d'ami; je l'ai pourtant beaucoup aimé, & j'avoue que je l'ai cru pendant long-temps un conseil excellent pour vivre dans le monde : son air ailé m'avoit ébloui. Il nous a conté tout ce que je savois de cet homme; mais j'ai obtenu, à force d'instances, qu'il nous lût quelques-unes de ses lettres; j'avois une curiosité extrême de les voir. Elles sont en vérité originales. Je ne crois pas qu'on puisse avoir le cœur plus gâté & l'ame plus petite. Il a tout l'esprit qu'il faut pour soutenir le ton du jour, & pour embellir le vice. Mademoiselle de Ferval, après avoir entendu tout ce détail avec le plus grand étonnement, dit au Marquis: quoique je n'aie encore aucun titre, Monsieur, pour obtenir que vous me fassiez des graces, j'oserois cependant vous demander celle de renoncer à tout commerce avec un homme aussi profondément vicieux; car il faut l'être, ce me semble, au dernier degré, pour se faire l'apôtre du vice. Du reste, a-t-elle ajouté en souriant, ce n'est pas vengeance de ma part : ce M. de Valville ne me connoît pas, & je me flatte que vous ne me croyez pas ja-1 I. Partie.

(138)

louse de son suffrage. Il a peut être empour vous toute l'amitié dont son cœurest susceptible, je lui en fais gré. Mais on est en droit de juger de nous par nosamis, & vous ne voudrez pas qu'un homme de ce caractère passe pour être le vôtre. Je n'aurai jamais d'ami, lui a répondu le Marquis, qui ne le soit de ma femme.

Adieu, ma chere Comtesse; votrefrere vous prie de tout préparer pourrecevoir madame de Ferval & toute safamille, qui accompagneront à Parisles jeunes époux. Nous n'attendons plusqu'après ce que vous nous devez envoyer fans doute toutes ces formalités, sont remplies. J'ai presqu'autant d'empressement que le Marquis de voir cette union formée. Jugez d'après cela si je l'aime. Pour vous, ma chere, je ne vousparle plus de ma tendre aminé.

# LETTRE CXXXIV.

De madame de Saint-Sever an Marquin

A.Paris, 18 août.

S Oyez heureux, mon cher frere, tous mes vœnxíont accomplis. Uné

( 139 )

femme vertueuse & charmante est se plus grand des biens. Je rends graces au Ciel de vous avoir réservé un destin si fortuné. Je ne réponds aujourd'hui à madame de Narton qu'en lui envoyant tous les actes nécessaires pour achever cet ouvrage au gré de sa vive amitié. Mon mari vous embrasse. Nous sommes bien sachés l'un & l'autre de n'être pas témoins de votre bonheur; mais nous aurons bientôt ce plaisir. Je le souhaire ardemment, & je vais tout saire préparer pour votre arrivée.

## EETTRE CXXXV.

Du Marquis à madame de Saint - Sever.

A Ferval, 26 août,

J'Arrive de l'Antel: je suis le plus fortuné de rous les hommes. Madame de Narton se charge de vous faire les détails. Mademoiselle de Fer... Que dis-je? ma chere semme vous embrasse. Adieu. Je ne sais ce que j'écris ; mais je vous aime de tout mon cœur.

## LETTRE CXXXVI.

De madame de Narton à madame de Saint - Sever.

A Ferval, 27 août.

Her, ma chere Comtesse, sut le beau jour qui rendit heureux votre frere: nous reçûmes la veille votre paquet; tout étoit prêt. Madame de Ferval eut avec sa fille un entretien si tendre, si raisonnable, que je crois devoir vous en faire part. Vous le préférerez, je crois, aux détails de la noce, où d'ailleurs la magnificence n'a point régné; mais, ce qui vaut bien mieux, la joie pure de l'innocence.

Vous allez entrer dans un état nouveau, ma chare fille, dit à mademoifelle de Ferval sa digne mere. L'attachement qu'a pour vous le Marquis, ses vertus, son caractere bannissent de mon esprit toute frayeur: vous serez heureuse; mais apprenez les moyens de conserver son amour & vous bonheur. Vous ne m'avez jamais quittée, ma fille, vous êtes accoutumée à une vie tranquille & douce. Mes caresses ont fait

jusques ici votre félicité; vous les méritiez. Vous avez rempli vos devoirs; mais ces devoirs étoient simples & faciles. Votre bonheur ne dépendoit que de vous; & après avoir fait tout ce que vous deviez, vous n'aviez plus d'inquiétude. Vous n'avez jamais eu à combattre l'humeur, l'entêtement, les passions vives dans les personnes avec lesquelles vous avez vécu. Vous saviez que j'observois tout, & que j'applaudissois à tout ce qui étoit bien : cet encouragement est flatteur. Une mere tendre ne vit & ne respire que pour ses enfants : elle voit avec enthousiasme leurs bonnes qualités, & envisage leurs défauts avec indulgence. Un époux, ma fille, n'a souvent pas les mêmes yeux, il faut vivre pour lui. Notre partage, sur-tout dans le mariage, c'est la douceur, la complaisance, les atsentions tendres, & tout ce qui peut attirer la confiance & l'attachement. Tu trouveras au fond de ton cœur tous ces moyens: mais, ma chere, en saurois-tu faire usage dans des circonstan-ces accablantes à Comment soutien-drois-tu le dégoût, la colere, les mépris de ton mari? Une femme tendre, vertueuse & saisonnable, qui, malen

( 142 )

tous ses efforts, se voit en bute à la mauvaise humeur d'un époux, qui n'a jamais la douceur de s'entendre applaudir sur les meilleures actions, qui même est obligée de les cacher-, & de paroître avoir des torts pour se faire supporter; qui dérobe son maiheur à tous les yeux; qui, faisant sans cesse le facrifice de sa volonté. cherche encore à faire tomber fur elle les fautes qu'elle n'a pu empêeher; une femme qui, ne prenant des loix que de la vertu & de la raison, ne peut parvenir à faire aimer cette vertu. à faire entendre cette raison. Malgréses soins & sa donceur persuasive, qui miche au moins de sauver les dehors & de faire paroître son mari vertueux & raisonnable; qu'une telle semme est grande! qu'elle est estimable! mais qu'elle est malheureuse! Aurois-tu ce courage ?

Ah! ma mere, dit la fille, je n'eprouverai jamais un fort si cruel. Je le sais, dit madame de Ferval; je te l'air déjà dit : le bon esprit, l'attachement du Marquis de Roselle & ses vertus m'en répondent; mais que la comparaifon que tu seras à portée de faire de tonsort avec celui de tant de semmes qui méritoient d'en avoir un ausa heureux.

Digitized by Google

(143)

Merve à te faire sentir toute la douceur du tien, & à te mettre en garde contre tout ce qui pourroit altérer un sigrand bonheur. Mon dessein n'est pas de t'effrayer ni de t'attrister; ce seroit une cruauté sans objet; mais, ma chère, les esprits changent quelquesois; le meilleur caractere peut, par des événements qu'on ne prévoit pas, s'altérer & devenir difficile: l'amour ne dure pastoujours, il faut se préparer à tout. Je ne connois d'autres reffources à une femme estimable que la patience & le courage. Si tu t'appercevois que ton époux fût moins tendre pour toi, qu'il te retirât fa confiance, qu'il la donnât même à quelqu'autre, redouble alors de soins & d'attentions; ne prodigue pas des caresses qui pourroient être importunes; laisse-lui entrevoir une douleur tendre z mais sur tout, dans quelque circonstance que ce puisse être, il n'en faut jamais. venir aux reproches; quelque polis; quelque tendres qu'ils foient, ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne se referment point. Si par un malheur dont je ne puis supporter l'idée, & qui n'arrivera point assurément, ton mari s'attachoit à quelqu'autre femme.... Ah I ma mere, répondit-

elle vivement, j'en mourrois peut-être de douleur; mais comme je l'aimerois toujours, je n'emploierois avec lui que ma tendresse; je tâcherois de regagner toute son affection, & je ferois mon possible pour lui laisser croire que j'ignore mon malheur. Ces sentimens sont très-bons, répondit la mere; il est cependant des circonstances où l'on ne peut dissimuler : qu'une tristesse douce, sans plaintes, sans aigreur, sied bien alors! Un air de dédain, de gaieté, est très-déplacé dans ces conjonctures : il marque un détachement très-grand, ou beaucoup d'orgueil. Une épouse vertueuse & tendre est affligée & se trouve humiliée d'un tel malheur. Ces sentiments si naturels sont obligeants pour son mari : qu'elle les lui laisse voir, c'est assez. Qu'il ne lui échappe jamais en présence de cet époux rien d'aigre, rien d'ironique, ni sur son compre, ni sur celui de l'objet qu'il aime : le mieux est de n'en point parler. La coquetterie est une ressource affreuse; quelques semmes l'emploient : elles esperent ramener leurs maris par la jalousse; elles avoient perdu leur amour, elles perdent leur estime, & alors il n'y a plus d'espoir.

Est-il rien de plus cruel encore que le fort

(145)
fort d'une personne vertueuse unie à un homme jaloux? Qu'elle se retire du monde, qu'elle s'arme de douceur & de patience, & sur-tout qu'elle ne se plaigne pas. Cette fituation est terrible: tu ne l'éprouveras pas; mais, ma fille, que lque heureuse que soit une union, il n'est pas possible qu'il ne s'éleve quelquesois de petits nuages, parce qu'on ne peut sur tons les points être du même avis. Alors, quand la vertu n'est point blessée par les choses qu'un mari exige, quand elles ne sont point directement opposées à la raison, il faut céder, & sacrifier son opinion à la paix & à la soumission pour laquelle nous sommes nées. Il est horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles deviennent leurs maîtresses en se mariant; elles contractent au contraire la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dépendance douce, & d'en former le lien de leur union. Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances; mais nous l'avons ce droit. Il faut savoir en user. Quand une fois on possede la confiance de son mari, & qu'on la mérite, on est hien puissante. Céder gaiement dans les petites choses qui n'intéressent que soi, réserver le pouvoir qu'on a sur lui pour II. Partie.

les occasions importantes dans lesquelles il prendroit un travers nuisible; tâcher, sans avoir l'air de vouloir le convaincre, de l'en faire revenir par la perfuasion qui naît de la raison présentée avec les graces de l'amour & de la douceur ; voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre; em pire dont il ne faut jamais se prévaloir, niau dedans, niau dehors. Dans l'administration domestique, qui est de notre resfort, nous pouvons user plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari, comme toutes les affaires d'éclat, y eussions-nous la plus grande part, nous devons en laisser tout l'honneur à nos époux. Il est des cas particuliers que je ne puis prévoir. & que j'excepte.

En un mot, mon enfant, le mariage est un état de soins & de sacrifices; & sans le sentiment qui rend tout aisé, il est bien difficile d'en remplir les devoirs, même avec de la vertu. Les obligations sont sans doute réciproques; mais nous sommes appellées à des soins particuliers. La nature, en nous donnant plus de graces, plus d'aménité, plus de délicatese, nous apprend que c'est à hous à mettre les attentions, les complaisan-

(147) ces, les égards dans ce commerce, d'où nous retirons en échange les fruits de la protection & des travaux plus importants des hommes. La force est leur partage, la douceur est le nôtre; & la force ne résiste point à la douceur. Obéissons pour régner; assujettissons - nous aux petites choses, pour jouir des grandes: ne nous affligeons pas si les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions: ils n'en font pas susceptibles; s'ils l'étoient, nous n'aurions plus aucun avantage sur eux. Des soins importants les occupent; le soin de plaire, que l'on remplit par les attentions délicates. doit être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie; elle est méprisable vis à vis de tout le monde : elle est indécente à l'égard d'un mari. D'ailleurs je n'ai garde de blâmer un art innocent qui n'a pour but que d'entretenir son amour; an contraire, j'invite les femmes à ne jamais le négliger, il est nécessaire jusques dans le plaisir. Mais, mon enfant, je ne puis te donner là-dessus que des idées générales & vagues. Croyez, maman, a dit mademoiselle de Ferval, que dans toutes les circonstances j'aurai recours à vos conseils & j'obéirai à vos ordres.... Mes ordres! N 2

Tu n'auras à en recevoir que de ton mari. Du jour où tu vas te marier, mon autorité cesse..... Quoi ! ma chere maman!...... Ne t'afflige point, ma fille. ta mere ne sera plus que ton amie. mais une amie tendre, consolante, utile peut-être. C'est un bonheur pour toi que je connoisse les bornes de mon pouvoir. Si j'exigeois de toi une chose contraire à la volonté de ton mari, ne balance point, c'est à lui que tu devrois obéir, à moins que l'honneur & la vertu ne te le défendissent. Accoutumesoi, ma fille, à cette idée d'obéissance. Elle soutient l'ame dans les occasions où un mari prendroit le ton impérieux. Quand elle t'engageroit à faire plus que ton devoir n'exige, il n'en résulteroit qu'un bien. Le Marquis a trop d'esprit, trop de politesse, trop d'affection & d'estime pour toi, pour prendre jamais le ton de maître; mais tu devras lui en tenir compte, ce sera un motif de plus à ta reconnoissance.

Le Marquis vint nous interrompre. Je lui dis en riant qu'il devoit des remerciements à madame de Ferval sur les leçons qu'elle venoit de donner à sa fille. Est-ce que mademoiselle de Ferval en a besoin, a-t-il dit? Ce seroit à moi

(149)

à en demander, is l'amour seul n'étoit le meilleur des maîtres: mais, ajouta-t-il, en regardant avec un air de finesse & de douceur cette charmante personne, ce séroit présumer trop d'espérer que cet amour pût être aussi fort dans son cœur

que dans le mien.

Quoi! dit madame de Ferval, vous en pouvez douter? je vais bientôt vous en donner la plus forte preuve; & au même instant elle remit au Marquis une lettre adorable que sa fille lui écrivit chez moi. Avant qu'il nous eût déclaré sa passion, elle avoit appris la sienne à sa mere. Il regne dans cet aveu une candeur, une vertu, une tendresse qui nous émut tous. Votre frere étoit dans un transport de joie difficile à exprimer. Vous devinez combien, après cela, notre soupé sut gai.

Hier, jour du mariage, tous les payfans de nos hameaux vinrent ici. Les filles parées de fleurs, les hommes avec des fusils, des tambours, des violons, nous escorterent pour conduire nos amants à l'Autel. Le Prêtre, les témoins, tous pleuroient de joie pendant la cérémonie. Nous revînmes avec le même cortege. Madame de Ferval distribua de l'argent aux pauvres, des rubans à tous,

& fit servir tout le monde à différentes. tables, sous des arbres, dans la cour du château. Cette Dame est adorée ici pour les biens qu'elle fait. Quand un des habitants de sa terre est pauvre, & qu'il a plus de quatre enfants, elle se charge des autres; elle les fait nourrir, habiller & instruire à ses frais: elle étend encore sa bienfaisance sur beaucoup d'autres objets; les vieillards, les malades recoivent secrétement ses secours. Sa fille la secondoit habilement dans toutes ces œuvres. Aussi ces pauvres gens ne cessoient-ils de demander au Ciel ses plus précieuses bénédictions pour nos époux. Le plaisir & la gaieté ne sont pas des mots synonymes, ma chere; la tendresse n'est point gaie. Hier nous ne songeâmes à aucuns divertissements. J'eus presque toujours des larmes dans les yeux, & je puis vous jurer que ce jour fut un des plus doux de ma vie. Nous fommes encore tous dans ce ravissement: partagez-le, chere Comtesse. Voilà une lettre d'une longueur ex-

Voilà une lettre d'une longueur extrême; mais elle ne vous peut ennuyer. Je connois votre cœur; eh! sans cela,

vous aimerois-je comme je fais.

### LETTRE CXXXVIL

De madame la Marquise de Roselle à Léonor.

A Ferval, 28 août.

E n'est guere que de ce jour, 🖊 Mademoiselle , que l'intérêt que je prends à votre état peut vous être de quelque utilité. Je ne perds point de temps: les moments sont longs quand ils sont douloureux. Que la qualité d'épouse du Marquis de Roselle ne me rende point à vos yeux un objet de haine ou d'effroi. Mon premier soin est d'adoucir l'horreur de votre situation. Dites-moi ce que je dois faire pour vous. Si vous vouliez me confier votre fort, je vous procurerois une vie douce. honnête & aisée; mais pour la goûter il faudroit que le Ciel vous fit des graces particulieres, qu'il n'accorde pas toujours. Je serois au désespoir de vous gêner: je sais que faire du bien à quelqu'un malgré lui, ce n'est point lui en faire. Si le genre de vie que je vous propose, & pour lequel il faut autant de tranquillité & d'amour pour la vertu, que de pu-

reté dans les mœurs; si ce genre de vie peut vous être agréable, je vous assurerai le sort le plus doux. Si le Ciel n'a point encore touché votre cœur, si vous sentez des dégoûts insurmontables pour la retraite, je ne vous forcerai point d'aller vous y ensevelir, en vous menaçant de ne rien faire pour vous. Non. Si vous voulez rentrer dans le monde. l'aurai soin de votre retour à Paris, & de vous y procurer des secours. Mais si vous acceptiez ma premiere proposition, tout mon désir seroit de vous rendre heureuse, & de vous faire goûter les avantages de la vertu. Il est toujours temps d'y recourir, Mademoiselle. Il est des soiblesses que les hommes, même ceux qui les ont fait naître, ne pardonnent point; mais Dieu, plus indulgent, accorde au repentir sincere un généreux pardon. Jettez-vous dans ses bras, c'est tout ce que je souhaite. Répondez-moi, je vous prie, après une sérieuse réflexion. Je vous laisse huit jours pour vous décider. Je désire bien sincérement de contribuer à votre bonheur.

#### LETTRE CXXXVIII.

De Léonor à madame la Marquise de Roselle.

A Bains, 29 août.

LT Élas! Madame, puis-je le croire? C'est vous qui daignez vous intéresser à mon sort, vons abaisser à écrire à une malheureuse...... Mes pleurs baignent mon visage.... L'aurois-je jamais pensé, que ce seroit vous qui me tendriez une main secourable? Ma reconnoissance est si grande, que mon cœur n'y peut trouver d'expressions. Ma misere & vos secours ne sont pas ce que ie sens le plus vivement, c'est votre bonté qui me touche jusqu'au fond de l'ame. Ah! quel cœur seroit affez vicieux pour ne pas adorer la vertu, quand vous la présentez? Vous l'avouerai-je, Madame ? je m'en étois fait une idée terrible de cette vertu. Hélas! on ne me l'avoit montrée que dure, hautaine, inexorable; c'est la vôtre que j'aime: c'est à cette vertu douce & compatissante que mon cœur se rend; ce n'est que devant vous, Madame, que j'ose en pro(154)

noncer le nom... Ah! quelle différence de vos tendres discours à ceux qu'on m'a toujours tenus! Est-il besoin de réfléchir pour vous répondre, Madame? il ne faut que sentir. Je me jette à vos pieds, je remets ma destinée entre vos mains, & ne craignez point d'hypocrisie de ma part; je renonce d'avance à vos bienfaits, si je puis m'en rendre indigne: mais si l'avenir peut à vos yeux esfacer le passé.... Madame, je connois bien mat encore cette vertu que vous me faites adorer; mais l'envie de justifier vos bontés me rendra tout possible. Hélas! je ne vois encore que vous, Madame; mon cœur n'est pénétré que de reconnoissance : vous avez devancé les faveurs du Ciel; mais je les mériterai pent être en me rendant digne des vôtres. J'ai l'honneur d'être, avec un trèsprofond respect, &c.



## LETTRE CXXXIX.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

Ferval, 9 septembre-

Avez-vous, Madame, quel est le D premier objet dont madame de Roselle s'est occupée après son mariage, quelle grace elle a demandée à son mari, quel bien elle a fait ? C'a été de retirer Léonor de la misere & du vice, de lui faire assurer une pension de 15000 liv. pour vivre dans un couvent de Nancy, de l'y faire conduire, avec des circonstances qui toutes sont de nouveaux bienfaits. Le Marquis a fait éclater un plaisir vif à satisfaire, le désir de sa femme. Ferval, qui ne peut oublier la conduite & le caractere de Léonor. en louant la bienfaitance, blâmoit le bienfait, comme un encouragement au vice, & comme une sorte de vol fait aux honnêtes malheureux. Madame de Roselle a dit qu'elle ne prétendoit pas

donner cette action pour modele, & qu'elle avouoit que dans cette générosité elle avoit un peu cherché sa satisfaction particuliere; qu'il falloit lui pardonner ce retour sur elle; que les circonstances déterminoient les bienfaits, & que s'il y avoit un honnête homme à secourir, elle trouveroit peut-être encore fur qui reprendre les secours qu'elle lui auroit dérobés pour Léonor; que si cet exemple, fait pour être ignoré, pouvoit encourager au vice quelqu'ame déjà décidée sans doute à l'embrasser, c'étoit du moins un bien certain que de retirer quelqu'un du crime, & que tout avoit ses inconvénients; qu'elle avoit annoncé au couvent Léonor sur un ton honnête. pour que bonne réputation l'encourageât à une bonne conduite; que d'ailleurs elle n'étoit point juge ; qu'elle n'avoit été que solliciteuse, & qu'on l'avoir exaucée. Cependant Ferval, à qui nous nous joignimes, gagna que la pension cesseroit si Léonor quittoit le couvent sans le consentement du Marquis. Cette fille a été conduite à Nancy: elle n'a fait que pleurer d'attendrissement pendant toute la route.

Voilà, ma chere amie, l'usage que

( 157 )

votre belle-sœur fait de ses nouveaux avantages. Elle brûle d'impatience de vous embrasser & de mériter votre amitié. Vous la verrez bientôt avec toute sa famille; & moi je resterai ici seule, avec les plus délicieux souvenirs. Mes affaires ne me permettront de retourner à Paris qu'au commencement de l'année, j'y retrouverai madame de Ferval, & je partagerai votre joie. J'ai joui, il est bien juste que vous jouissiez à votre tour. Nous ne serons ensuite qu'une famille, quand je serai délivrée de mes embarras.



### LETTRE CXL.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, zer novembre.

E n'est pas assez, chere amie, que je vous aie fait savoir l'heureuse arrivée de nos voyageurs, & que vous sovez informée de la santé de tous ; il faut à mon cœur quelque choie de plus. Malgré les embarras & les plaisirs où je suis livrée, je ne puis résister au désir de vous remercier plus tendrement que iamais du présent inestimable que nous avons reçu de vos mains. Ma bellesœur est adorable; elle a assez d'art pour pouvoir le disputer aux plus belles, & assez de vertu pour pouvoir se passer de beauté. Je l'examine à tous les instants, dans toutes les ci-constances, & je découvre toujours en elle quelques nouveaux trais de mérite. Elle me semble réunir toutes les fortes d'esprits. Chacun peut croire qu'elle a le sien, tant elle sait se mettre à l'unisson. Ce n'est point un effer de l'art, sa bonté seule lui donne ce talent. Avec moi, par exemple, elle est ten-

dre & carressante : avec monfieur de Saint-Sever elle est gaie, elle rit, elle badine, elle se prête de bonne grace à la plaisanterie. Personne ne saisit com-'me elle l'à-propos du moment. Depuis près d'un mois qu'elle est ici, elle a toujours pris le ton qu'il faut avec toures les personnes qu'elle a vues. Elle a l'air timide; mais c'est une timidité charmante, qui ne prend rien sur l'agrément, & qui sait l'augmenter; cet air - intéresse, & ne dépare point. Quoique timide, elle ne se déconcerte jamais. Toute aimable qu'elle est, elle n'a point de prétention; elle cherche à plaire, & point du tout à briller. Comme elle ne craint point d'avoir l'air provincial, elle ne l'a point. Voilà l'avantage de cet air naturel que tout le monde aime, & que si peu de femmes conservent ici. Madame de Ferval, que je respecte de tout mon cœur, est à Paris comme vous me l'avez peinte au fond de son château. Ses deux autres filles sont le modele des jeunes personnes: elles égaient, elles animent notre société. Jamais de caprices, jamais d'humeur, toujours l'air content. Reconnoissantes & charmées des moindres attentions qu'on a pour elles, elles n'en

(160) exigent point, & ne s'imaginent pas qu'on doive les compter pour quelque chose. Cela est d'autant plus estimable en elles, que leur mere ne les oublie pas un instant : mais elle leur a sans doute appris qu'on peut les oublier, & qu'elles ne s'en devroient point étonner.

Voilà monsieur de Saint-Sever qui lit pardessus mon épaule, & qui me prie de lui céder la plume. Je retourne auprès de ces Dames, & je vous laisse mon mari.

Adieu, ma chere.

\* Vraiment, Madame, je suis amoureux, moi, de ma belle-fœur, de sa mere, de ses sœurs & de toute la famille. Ces petites filles, par exemple, elles ne sont ni contraintes ni embarrassantes dans la fociété; & vous auriez vraiment du plaisir à voir comme je joue de bon cœur avec elles. Madame de Ferval, voilà une femme; elle a un air tout-à-la-fois noble & simple; je ne sais pas comment elle fait, mais elle en impose & on l'aime. Je crois bien que nos élégantes, avec leurs afféteries & leurs grimaces; ont trouvé des défauts à nos Provinciales :

<sup>\*</sup> Le reste de cette Lettre est de monsieur de Saint-Sever.

( 161 ) les; mais elles n'ont pas osé le dire: elles n'ont fait que louer. Et Valville... l'Agréable s'est présenté trois fois à la porte du Marquis; mais on y avoit mis bon ordre. Il auroit volontiers force la garde, car il mouroit d'envie de voir madame de Roselle. Enfin il s'est battu en retraite, & il s'est contenté d'aller lorgner notre mariée à l'Opéra. Il l'a trouvée jolie, d'honneur jolie, & après être adroitement parvenuà faire passer, par d'autres mains, à madame de Roselle l'hommage qu'il rend à sa beauté, il a tenté de nouveau sa porte; mais toujours le même succès. L'est dommage; car elle est bien, mais très-bien. Je n'en augurois pas mal. On l'auroit façonnée. Il y a là l'étoff. d'une femme à la mode. Mais la pauvre petite femme! De Roselle est jaloux, je la plains, il va chaffer de chez lui la bonne compagnie; il enterrera sa femme avec sa sœur. La pauvre enfant! Ce sera une vertu, une madame de Saint-Sever : voyez la belle chose! Vous savez, Madame, combien nous sommes offensés de ces injures. Madame de Roselle a exigé de son mari qu'il mépriseroit toutes les épigrammes de ce joli Monfieur. C'est une femme singuliere. Croiriez-vous que je n'ai vu ni entenda, ni Marchan-II. Partie.

\_( 162 )

des de modes, ni Marchands, ni Bijoutiers, ni tout cet attirail qui fait le bonheur des jeunes mariées, & le tourment de ceux qui les environnent? Les emplettes se sont faites comme un mauvais coup, le matin, à la fourdine, sans que je m'en sois apperçu : voilà qui est charmant; qu'en pensez-vous? On dit que madame de Roselle trouvoit tout toujours trop beau pour elle, & jamais afsez lorsqu'elle achetoit pour les autres. Oh, Madame, on en fait peu de ces femmes-là, sur-tout dans ce pays-ci! En vérité, j'imagine que nos femmes ne se croiroient pas bien mariées, à l'être avec si peu de fracas & d'appareil. Enfinil ne paroît qu'il y ait eu des noces, qu'à la joie qui brille sur tons les visages. Nous fommes tous d'un contentement, d'une alégresse comme si nous venions de renaître. Je vous en rends, Madame, les actions de graces les plus vives. Vous nous avez fait un présent inestimable; & je ne puis vous offrir en revanche que l'attachement, la reconnoissance, & le respect avec lequel, &c.

# LETTRE CXLI.

De madame de Narton à monsieur & à ma lame de Saint-Sever.

A Varennes, 15 novembre.

Ue vos sentiments pour madame de Roselle & pour sa famille me donnent de joie, mes chers amis! Qu'ils m'affectent vivement, quelque préparée que j'y fusse! Je suis fiere d'avoir eu quelque part à cet événement. Je ne veux pas vous distraire de vos plaisirs par le détail des miseres qui m'ocupent ici. Les moments sont précieux, quand ils sont agréables, comme les vôtres le sont à présent. Je me flatte d'être bientôt en état d'aller m'entretenir avec mes bons amis, qui me tiennent lieu de famille. Voilà une lettre de Léonor au Marquis, qu'est-ce qu'elle contient ? J'en suis curieuse. La conduite de cette fille est aujourd'hui très-décente, & son changement paroît sincere. La misere, la souffrance, l'aspect de la mort-l'avoient rendue plus sage : la générosité de madame de Roselle l'a disposée à de( 164 ).

venir vertueuse, tant est puissant l'empire de la vertu bienfaisante! le Ciel fera le reste. Mille & mille tendres compliments. Je prie M. de S. Sever de vouloir bien s'en charger auprès de ces Dames.

## LETTRE CXLII.

Du Marquis de Roselle à madame de Narton

A Paris, 20 novembre.

Adame, your connoissez mon cœur, & le prix du bienfait que j'ai reçu de vous ; je n'ai pas besoin de vous exprimer ma reconnoissance; mon amour & le sentiment de mon bonheur lui communiquent leur enthousiasme. Croiriez vous, Madame, que j'ai encore une grace à vous demander à l'égard de ma divine femme? Elle me dé-. sespere par son air de réferve & de soumission qui m'humilie. Vous la connoisfez, Madame, & je me connois; n'estcepas à moi à fuivre en tout ses conseils & ses volontés? Ya t il des hommes afsez barbares pour ne pas sentir que la supériorité des talents, de l'esprit, de le

raison & des vertus, donne aux semmes qui l'ont reçue du Ciel, des droits qu'ils réclament si souvent avec autant de dureté que d'injustice? Agréez les tendres hommages des heureux que vous avez saits; & de tous ceux qui s'intéressent à leur bonheur. Fai l'honneur de vous envoyer la lettre de Léonor, c'est un beau triomphe pour ma semme. Nous attendons impatiemment le jour où votre présence comblera notre joie.

## LETTRE CXLIIL

De Léanor au Marquis.

A Nancy, 13 novembres

Os bienfaits, Monsieur, me dons nent le droit de vous présenter mes hommages. Daignez recevoir les expressions de ma reconnoissance; elle est vive, elle sera éternelle. Je connois votre cœur, & je me persuade que vous apprendrez avec plaisir l'esset qu'ont produit sur le mien vos bomés, & celles de madame la Marquise de Roselle.

C'est à ses généreux soins que je dois la révolution qui s'est faite dans mon

ame. Dès l'instant qu'elle daigna s'intéresser à mon sort ela grandeur de ses ver-; tus me pénétra; je sentis le regret de me trouver indigne de ses bienfaits. Son indulgente bonté me fit voir, avec plus d'horreur que les plus amers reproches n'auroient pule faire, l'ignominie de ma conduite passée; mais cette horreur n'é-.. toit pas du désespoir. Je me jettai dans les bras de votre digne épouse; je la regardai comme un ange descendu du ciel. Ses attentions, pour me procurer, dans le séjour que l'habite, le sort le plus doux, ont achevé de me dessiller les yeux, & B de me montrer la vraie vertu dans tout fon éclat. Je vous avoue que ce qui m'a le plus touchée, c'a été de voir que par fes soins bienfailants je jouis dans cet asyle respectable d'une considération qu'on ne m'accorde, hélas! que parce qu'on ne m'y connoît point. Ma plus grande crainte étoit d'y essuyer des més pris que j'ai tant mérités ; mais les égards qu'on a pour moi deviennent auffi mon supplice. Le contraste des vertus que je vois pratiquer, avec les vices où j'étois plongée; à fait naître dans mon cœur des mouvements que je ne puis vous peindre. Le souvenir affreux de la mort terrible de Juliette, s'est joint à tant de

( 167 ) motifs de repentir. L'effroi, la terreur ont d'abord accablé mon ame : des senratiments plus doux ont succédé à ceux là. Enfin, Monsieur, le Ciel m'a fait la grace de me donner assez de tranquillité pour sentir l'étendue de ses faveurs, & pour en espérer de plus grandes encore; c'est à les obtenir que je vais employer le reste de ma vie. Ma langueur, qui continue, malgré les remedes, me fait penser que mes fautes ont abrégé mes jours : trop heureuse que le Ciel

daigne agréer cette expiation!

C'étoit à madame de Roselle que je devois rendre compte de l'effet de ses soins. Mes efforts pour entrer dans les fentiers de la vertu, sont des succès pour elle. Mais, Monsieur, des raitons plus fortes m'engagent à vous adresser directement mes actions de graces. Je vous dois des aveux, que, tout honteux qu'ils font, l'honneur m'ordonne de vous faire. Mon premier devoir est de me montrer à vos yeux telle que j'ai été, & de vous apprendre quelle étoit celle dont vous avez voulu devenir l'époux. Si jamais vos enfants étoient assez malheureux pour se laisser séduire par mes semblables, lifez-leur ma lettre. Qu'ils y voient que l'intérêt seul me dictoit ce

que je vous disois de plus tendre : que je ne vous aimois point : que m'étant vendue à la débauche dès mes plus jeunes années, mon cœur n'étoit succeptible d'aucun sentiment délicat : que je vous aurois trahi à chaque occasion pour un homme ou plus riche ou plus prodigue: qu'après avoir séduit une fonle de jeunes gens par les attraits de la volupté, après avoir corrompu leurs mœurs, & consumé leur fortune, je méditai de conquérir la vôtre : qu'attentive aux progrès de votre passion, j'eus recours aux maneges de l'intrigue, à l'hypocrisie de vertu 3 & vous amenai au point de vous avilir jusqu'à vouloir m'époufer publiquement. Voilà ma plus grande noirceur : noirceur horrible , dont plufieurs exemples m'avoient donné l'idée. & contre laquelle l'autorité devroit sévir! Quelami vous avez dans M. de Ferval! Il m'a démasquée. Il a exposé sa vie pour empêcher la honte & le malheur de la vôtre! Il périffoit !... mais de tels événements m'affectoient peu. J'étois accoutumée à ces horreurs. Je ne voyois dans le sang versé pour moi qu'un nouvel hommage rendu à mes charmes : des amis devenus rivaux s'égorgeant à mon fujet, ne me sembloient qu'un triamphe

de plus. Si je n'avois craint les regards de la Justice, j'aurois été ravie de l'éclat qu'un duel répandoit sur moi, & ce sentiment fut toujours le seul qui m'occupât dans ces circonstances affreuses, que mes artifices ont rendues fréquentes. Un caprice, une fantaisse, pouvoient m'attacher par hazard à un être aussi vil que moi, avec qui j'aurois pu en liberté montrer toute ma bassesse; ce Bizac en est bien la breuve! mais jamais je n'aurois eu cette fantaisse, ni pour vous, Monsieur, ni pour tout honnête homme. Un cœur vertueux, une belle ame n'étoient point faits pour me toucher. L'amant aimé n'est jamais celui qui donne: loin de vous tenir compte de votre tendresse, vous ne me paroissiez que foible, & fait pour être dupe. C'étoit à l'ambition seule de devenir votre femme que je sacrifiois mon avarice en refulant vos présents. Oui, tous les traits de défintéressement, de générosité, de reconnoissance que j'étalois à vos regards, n'étoient que des ressorts bas, inventés par le vice, pour contresaire & séduire la vertu. Voilà, voilà, Monsieur, quelle étoit l'ame de cette indigne créature à qui vous vouliez tout sacrifier.

Je dois vous avouer encore que tous II. Partie H

(170)
mes regrets, après notre rupture, ont été de n'avoir pas suivi la route la plus sûre pour fixer une ame telle que la vôtre. Ŝi vous m'aviez rendue mere, s'il avoit existé un gage de votre passion, avec quelle adresse n'en aurois-je pas su profiter? Immoler votre gloire à l'amour paternel, ne vous auroit plus semblé un déshonneur. Sans m'estimer. n'ayant plus même pour moi de passion forte, vous n'auriez pu résister aux caresses d'un enfant qui vous auroit demandé de lui donner un pere. Cet enfant formé par mes soins, adroitement tendre, auroit tout obtenu de vous. C'en étoit fait, vous assuriez son état, en remplissant les vues ambitieuses de sa coupable mere. Eh! de quel œil les témoins de mon ignominie vous auroient-ils vu? De quel front auriezvous pu foutenir leurs regards & ceux de votre famille? Méprifé le reste de votre vie, obligé de vous dérober à la fociété, ou d'y essuyer chaque jour de nouvelles humiliations, le cœur plein de honte & de regrets, la mort seule eût pu finir vos amertumes. Tremblez à la vue du précipice où je vous aurois plongé!

Voilà, Monsieur, ce que mes remords, ma reconnoissance, la vertu

dont vous m'avez frayé la route; voilà tout ce que ces sentiments réunis m'ont forcé de vous déclarer. Jouissez du bonheur pur qui vous a été réservé. Félicitez-vous sans cesse de vous voir arraché à mes dangereux liens, & d'avoir mérité la plus aimable & la plus vertueuse des femmes. Le cœur plein de vos bienfaits & de mes fautes; si j'ose, après tant de crimes, invoquer le Ciel pour d'autres que pour moi, je ne cesserai de lui demander pour vous, Monsieur, & pour madame la Marquise de Roselle, ses plus grandes faveurs; & ce sera l'emploi le plus doux du reste d'une vie prête à s'éteindre.

FIN.





